



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Eur.

511

5

1759, 12

nr.

Mercur

511³ - 1759, 12



MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
DECEMBRE. 1759.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A P A R I S,

Chez {
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JORRY, vis à-vis la Comédie Française.
PISSOT, quai de Conti.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure est chez M. LUTTON, Avocat, Greffier Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. MARMONTEL, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols pièce.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poste, payeront pour seize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adresse ci-dessus.

A ij

On supplie les personnes des Provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le payement en soit fait d'avance au Bureau.

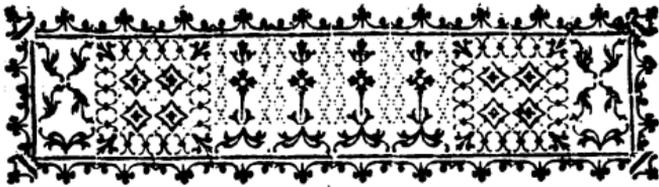
Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musique à annoncer, d'en marquer le prix.

On peut se procurer par la voie du Mercure le Journal Encyclopédique & celui de Musique, de Liège, ainsi que les autres Journaux, Estampes, Livres & Musique qu'ils annoncent.

Le Nouveau Choix de Pièces tirées des Mercurès & autres Journaux, par M. Marmontel, se trouve aussi au Bureau du Mercure. Le format, le nombre de volumes & les conditions sont les mêmes pour une année.

Il prie Messieurs les Abonnés du Mercure de vouloir bien prendre cette qualité en signant les Avis & les Pièces qu'ils lui envoient.



MERCURE

DE FRANCE.

DECEMBRE. 1759.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES

EN VERS ET EN PROSE.

LA BEAUTÉ ET LA MODESTIE,

F A B L E.

*A Madame de S*** qui m'en a donné
le titre.*

BEAUTÉ, dit-on, & Modestie

Vont rarement de compagnie ;

C'est votre faute aussi, Messieurs les Amoureux :

Que vous empoisonnez de naturels heureux !

Pour peu qu'une femme vous plaise,

A ij

6 MERCURE DE FRANCE.

Oh ! la voilà Déesse , & Déesse bien aise !

Son regard triomphant tombe à peine sur nous ;

Il ne faut plus lui parler qu'à genoux.

Avec plus d'appas que vos reines

Cloris, qui d'un coup d'œil range tout sous ses loix ;

N'a point les manières si vaines.

Dans cette Fable de son choix

Elle sera la seule à ne pas croire

Que j'aurai conté son histoire.

A se mirer la Beauté s'amusoit ,

Grande fille elle se faisoit :

Une troupe d'Amours assiégeoit sa toilette ;

Ils la servoient en la nommant tout haut

L'un divine , l'autre parfaite :

Les petits scélérats la disoient sans défaut ;

Ils n'eussent pas manqué de la rendre coquette !

Mais un Amour plein de raison ,

Un Amour , qui d'Amour n'avoit rien que le nom ;

Sçut écarter cette troupe indiscrete.

Dès - lors on ne prit le Miroir

Que par besoin , non pour se voir ;

La Beauté trouva préférable

Le plaisir secret d'être aimable ,

A la publique vanité

D'un triomphe douteux & toujours disputé.

Elle en devint plus séduisante :

Près d'elle de nouveaux Amours

Vole un nombreux essain qui circule & s'augmente.

Pruderie offre ses secours

Pour modérer l'effor de ce dangereux monde ;
Pruderie est un monstre en qui l'humeur abonde ;

On la refuse, elle & ce qui la suit.

Modestie à son tour arrive à petit bruit

Parlant très-peu, baissant la vue,

Rougissant, même sans sujet.

La Beauté dit: Voici mon fait.

A bras ouverts Modestie est reçue,

Et la défend bien mieux par son humble douceur

Que n'eût fait Pruderie avec sa sombre humeur.

E N V O I.

D'UNE sagesse aisée, ô vous modèle aimable!

Si cet événement assez mal raconté

Pour mille autres est une fable,

Pour vous, jeune Cloris, c'est une vérité.

Par M. GUICHARD.

LE TEMPLE DES DESIRS.

*A Madame la Marquise de M.****

O miseris hominum mentes ! o pectora caeca !

LUCRET. de rerum natura. Lib. I. r.

DANS un vallon riant, délicieux,

Séjour aimable où se plaît la nature,

A iv

8. MERCURE DE FRANCE.

Est un palais dont la riche structure

Étonne, fixe, éblouit tous les yeux.

Il est, dit-on, aussi vieux que le monde :

C'est là que Dieu, pour calmer nos douleurs,

Et les chagrins dont cette vie abonde,

A réuni la troupe vagabonde

Des ris, des jeux, des songes enchanteurs.

Là le prestige & l'aimable chimère,

L'illusion, l'espérance & l'amour,

Ces dieux charmans, trop certains de nous
plaire,

De leurs bienfaits nous comblent tour-à-tour.

Non loin du temple, une onde toujours pure

Coule, serpente, arrête les desirs.

On s'y contemple, on y boit sans mesure

La soif des biens & celle des plaisirs.

On ne fera point étonné, Madame
de ce que j'ai fait un petit pèlerinage au
temple des desirs, puisque j'ai l'honneur
de vous connoître. On devrait l'être des
prodiges qui s'y opèrent journellement.
Toutes les races d'hommes qui peuplent
notre globe s'assemblent paisiblement au
temple des desirs. Peu sont surpris de
cette réunion & de cette paix miraculeu-
se, parce que peu d'hommes réfléchissent
sur l'antipathie naturelle qu'inspire la dif-
férence des mœurs, des usages, des cou-

DECEMBRE. 1759. 9
tumes, des gouvernemens, & surtout des
Religions.

Là de Foë le sectateur profane,
De Mahomet l'absurde adorateur,
Le Talapoin, le Guèbre, le Brachmane,
Tristes jouets d'imposture & d'erreur;
Là ces Hurons, ces Iroquois sauvages,
Vils animaux que l'on appelle humains,
Viennent porter des vœux & des hommages,
Souvent rayés au Livre des destins.

Là ce Derviche, organe d'imposture,
Gras & dodu des sottises d'autrui,
Prie humblement que l'humaine nature
N'aime, n'entende, & n'adore que lui.
Un vieux Bramine, à l'œil sombre & sévère,
Entend le vœu de ce saint pénitent:
Il en frémit, il desire, il espere
Confondre un jour son fatal concurrent.
Non loin du couple ignorant, fanatique,
Brille Lais aux attraits enchanteurs,
Lais, objet de la flamme publique,
Lais enfin reine de tous les cœurs:
Mes deux béats se glissent auprès d'elle
D'un air contrit & d'un pas concerté,
Et tour-à-tour vont offrir à la belle
Les revenus de la stupidité.

Soit que mes yeux, fixés sur la multi-
tude qui assiégeoit le temple, se portassent

Av

10 MERCURE DE FRANCE.

sent plus naturellement sur les hommes
de mon pays, soit qu'en effet la France
fournisse seule au temple des desirs plus
d'adorateurs que tout le reste du monde
ensemble,

Je vis surtout ma nation brillante
Toujours en proie aux plus contraires vœux,
Toujours volage, inquiète, inconstante,
A flots pressés inonder ces beaux lieux.
Là cordons bleus, & sceptres & houlette,
Plumets, mortiers, & mitres & chapeaux,
Se coudoyoient, marchoient à pas égaux.
Les yeux mouillés, timide, humble, discrète,
La pauvreté, couverte de lambeaux,
Y contemploit la superbe richesse;
Et plus d'un sot dans la stupide yvresse,
Plus d'un Midas s'empressoit, accouroit,
Prenoit sa place auprès de la sagesse,
La regardoit, bâilloit & s'endormoit.
Un jeune fat charmé de sa figure,
Fendoit la presse & marchoit aux Autels;
Il crioit: Place au roi de la nature;
Regardez-moi, méprisables mortels;
Etonnez-vous de cet air de noblesse;
Remarquez bien ce coupé merveilleux;
Que ces coulés sont faits avec souplesse.
Marcel lui-même en seroit envieux.
Voyez surtout, insectes de la terre,

Voyez ce front de myrthe couronné.
 J'ai de l'esprit, de grands biens, l'art de plaire ?
 Que désirer ? Le Ciel m'a tout donné.

Cet original dont la copie est moins rare qu'on ne pense, me fit faire quelques réflexions sur l'immense étendue de la sottise humaine ; elles furent interrompues par un bruit qui se fit entendre tout-à-coup.

C'étoit un char de nouvelle manière ;
 Doré, brillant & verni par Martin.
 Le char s'arrête : on ouvre la portière.
 Un éventail & son sac à la main
 Je vois sortir l'agréable Glicère
 Qui va sans cesse & revient sans dessein ;
 Et tous les jours se lasse à ne rien faire.
 De perroquets un innombrable essain
 Volé bientôt & répète autour d'elle
 Ces lieux communs de cour & de ruelle ;
 Jargon frivole, obscur & précieux.
 Glicère chante une chanson nouvelle ;
 Sourit à tous, minaude & fait des nœuds.
 Ce bruit confus fatiguoit mon oreille,
 Quand tout-à-coup entre d'un air vainqueur
 Un beau Marquis, des Marquis la merveille,
 Damis qui sçait tous nos Romans par cœur :
 Il s'approcha d'un air de confiance :

A. vi.

12 MERCURE DE FRANCE.

L'esprit frappé d'un pompon tout nouveau ;

Profondément & d'un ton d'importance

Il discourut sur un sujet si beau.

Aux moindres riens, aux nouveautés en proie ;

Glicere écoute avec avidité ;

Bientôt son cœur en liberté déploie

Le vif transport dont il est agité.

Le desir presse ; il faut le satisfaire.

Glicere sort. L'ennui, l'oisiveté

L'avoient conduite au temple ; une misère

Promene ailleurs son inutilité.

Pendant que Glicere s'impatientoit, en attendant son carosse, une femme d'un âge plus que raisonnable, la regardoit en dessous : j'examinois cette femme avec attention ; un homme qui étoit auprès de moi pénétra le motif de ma curiosité ; il m'apprit fort charitablement que cette femme jadis galante avoit saisi une ressource réservée aux vieilles coquettes ; qu'elle s'étoit faite prude, & que fière d'une vertu que personne n'attaquoit, elle passoit sa vie à gémit sur des plaisirs dont elle ne pouvoit prendre sa part. Je remerciai ce galant homme ; & la bonne Dame prit soin elle-même de confirmer par ces mots la justesse de ce Portrait.

Ah ! que le monde est aveugle & frivole !

Que les amans sont dangereux & vains !
 Que je les hais ! que cette femme est folle
 De les aimer ! hélas ! que je la plains !
 Elle est jolie ; on le dit. A tout prendre
 Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout :
 Plus je la vois , & moins je peux comprendre
 De tout Paris la folie & le goût.
 C'est un minois de pure fantaisie.
 Convenez - en , fides adulateurs.
 Puissai-je , hélas ! sur sa coquetterie
 Ouvrir vos yeux , & détromper vos cœurs !
 Vous adorez une fleur méprisable
 Qu'un même instant voit éclore & mourir ;
 De la vertu l'éclat seul est durable ;
 Le tems , la mort , rien ne peut le flétrir.
 Humble vertu quel est donc ton partage ?
 Avec cet air indécent & volage
 Glicere plaît ; on la cherche , on la suit ;
 Et moi qui suis si discrète & si sage
 On me délaisse , & le monde me fuit.

Cette vieille folle accompagna ces
 derniers mots d'un profond soupir qui
 fit éclater de rire tous les jeunes gens qui
 étoient dans le temple. Pour moi , je
 compris alors plus que jamais que ce qui
 est pour les uns un sujet de plaisanterie ,
 pouvoit être pour d'autres une source de
 réflexions. J'aperçus dans un coin le

Y 4. MERCURE DE FRANCE.

vieux Timon, ce misanthrope, ce Stoïcien farouche qui outre jusqu'à la vertu. Eh quoi, m'écriai-je, en approchant de lui ! Timon lui-même au temple des desirs ! » J'y suis venu, repliqua-t-il sans » me regarder, pour m'affermir s'il est » possible dans ma haine contre le genre » humain. Je me doutois que l'homme » étoit ici plus fou, plus inconséquent, » plus ridicule que partout ailleurs; grace » au Ciel, il l'est plus que je n'avois osé » m'en flatter; & je sors bien persuadé » qu'en calculant exactement toutes les » sottises qui régnerent d'un pôle à l'autre, il seroit difficile de décider quel » est le plus fou du François ou de » l'Hottentot, du Nègre ou de l'Italien, » de l'Anglois ou de l'habitant de l'Isle » Formose. Adieu, je vais travailler à ce » calcul immense.

Je finirai, Madame, par cette singulière conversation l'histoire de mon voyage au temple des desirs. Celle de Timon formera sans doute un in-folio. Pour moi, j'ai appris de l'Auteur admirable du Temple du goût & de celui de l'amitié, que

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

DECEMBRE. 1759.

13

E N V O I.

Dans une triste indifférence
J'avois vécu jusqu'à ce jour :
Mon jeune cœur, aimable Hortense,
Connoissoit à peine l'amour :
Je le connois & je l'adore ;
Il a tous mes vœux, mes soupirs ;
Mais las ! je ne l'encense encore
Que dans le temple des desirs.

Par M. l'Abbé De L. T...

PORTRAIT DE CYCLADE.

C'est fort bien fait, belle Cyclade,
D'aller prudemment en amour.
Sitôt qu'on vous a fait la cour
Par un cadeau, par une aubade ;
Si vous aviez, par des faveurs,
Marqué trop de reconnoissance,
Peut-être eussiez-vous sur les cœurs
Mal affermi votre puissance.
Il est bon d'aller par degrés
En matière si délicate :
La résistance d'une ingrater
Rend ses triomphes assurés.
Ce n'est pas assez de la gloire

16. MERCURE DE FRANCE.

De soumettre aisément les cœurs :
C'est à conserver la victoire
Que consiste l'art des vainqueurs.
Dès que l'aurore du bel âge
Fit briller vos appas naissans ,
A vous en apprendre l'usage
L'amour consacra ses accens.
Vous fites bien d'être rebelle
Aux premiers vœux qu'on vous offrit
Par le seul titre de cruelle
La beauté forme son crédit.
Une ardeur mille fois jurée
S'affoiblit faute de soupirs :
La facilité des plaisirs
En assure mal la durée.
On doit craindre de s'engager
Par des aveux trop favorables :
Pour faire un heureux sans danger,
Il faut faire cent misérables.
Mais la nature & la raison
A ces loix ont mis des limites ;
On passeroit hors de saison
Les bornes qu'elles ont prescrites.
Vous avez assez combattu ,
Cyclade ; il est temps de vous rendre.
On perd le fruit de sa vertu
Quand on veut toujours la défendre.
Par les supplices de l'amour

On peut troubler mille cervelles ;
 C'est un jeu qu'on permet aux belles ;
 Mais ce jeu doit finir un jour.
 Quand le Ciel vous fit adorable ,
 Ce fut moins pour lui que pour nous :
 Si tout l'Univers meurt pour vous ,
 Le Ciel peut vous trouver coupable.
 Songez-vous que l'Amour fâché
 De n'avoir pû vaincre votre ame,
 Peut vous embraser de la flamme
 Qu'il fit ressentir à Pſiché ?
 Vous avez sa noble origine ,
 Votre sang vaut celui des dieux :
 Vous avez sa taille divine ,
 Elle n'eut pas de si beaux yeux.
 Elle eut, dit-on, la main plus belle ;
 Mais ne vous en affligez pas :
 L'augure des secrets appas
 Est chez vous plus sûr que chez elle.
 Elle n'eut point ce pied charmant ,
 Le pied façonné par les Graces,
 Qui par son moindre mouvement,
 Fait voler les cœurs sur vos traces.
 Peut-être elle eut votre beauté ,
 C'est l'attribut d'une déesse :
 Mais sans son immortalité
 Vous avez plus de gentillesse.
 Ses discours passés jusqu'à nous ,

18. **MERCURE DE FRANCE.**

Soit dans la Fable, ou dans l'Histoire ;
N'en déplaise à l'amour, font croire
Qu'elle avoit moins d'esprit que vous.
Jamais elle n'eut ce langage
Qui parle au cœur éloquemment ;
Et qui du simple badinage
Mène au plus tendre sentiment.
Vous l'avez, aimable Cyclade ;
Et pour en être un sûr témoin,
Je ne crois pas qu'il soit besoin
D'être sept ans en embuscade.
Or si vous raisonnez un peu,
Vous devez comprendre sans peine
Que c'est jouer assez gros jeu
Que d'être toujours inhumaine.
L'Amour enfin n'est pas un Job ;
Il perd quelquefois patience ;
Et s'il ordonne la constance,
Ce n'est pas celle de Jacob.
Que ce Dieu vienne à reconnoître
Certains traits dont il fut touché,
Il vous fera voir qu'il est maître
Comme il le fit voir à Psyché.
Déjà de sa juste colere
Vous sentez les avant-coureurs ;
Par l'entremise de son frere
Il vous punit de vos rigneurs.
Cet hymen, qui par bienveillance

Vous offrant la foi de Plutus*,
 Essuyé, pour sa récompense,
 Et des mépris & des refus.
 Cet hymen vous tient dans ses chaînes,
 Les dehors en sont assez bien:
 Mais tous ces dehors ne sont rien,
 Il ne font que masquer vos peines.
 Tremblez que l'amour en courroux,
 Las de ménager qui l'offense,
 Ne fasse éclater contre vous
 Une plus funeste vengeance.
 Que feriez-vous de ce marmot,
 S'il vous prenoit pour sa maîtresse?
 Il est enfant, aveugle & sot.
 Quel objet pour votre tendresse!
 Pour briller sur plus d'un autel,
 On peut prendre un amant céleste:
 Mais, croyez-moi pour tout le reste,
 Un amant doit être un mortel.
 Au lieu d'un vous en voyez mille
 Prêts à se ranger sous vos loix,
 Apaisez l'amour par un choix,
 Rien de mieux; rien de plus facile.
 Si vous aimez le beau Lycas,
 Avouez-lui votre défaite.
 Si son discours ne vous plaît pas,
 Pourquoi l'écouter en coquette?

* Cyclade a refusé d'épouser un homme aimable & très-riche.

16 **MERCURE DE FRANCE.**

Pour vous conter les faits d'amour ,
Lysandre vous fuit à la pitié ;
S'il vous séduit , craignez qu'un jour
Vous ne vous trouviez sur sa liste.

Ni beau muet , ni vain conteur ,
J'aspire au bonheur de vous plaire ;
Je sçai parler de mon ardeur ,
Sur les faveurs je sçai me taire.
Je n'aime point le changement ,
Mais, quand mon cœur seroit volage ,
Vous l'enchaînez trop puissamment
Pour craindre qu'il ne se dégage.
Mon goût , sur ma fidélité
Doit bannir toutes vos allarmes :
Mon ame adore en vous des charmes
Plus touchants que votre beauté.
Quand le temps, qui détruit les Rois,
Détruiroit aussi son empire ,
Il vous resteroit bien des droits
Qui ne peuvent jamais prescrire.
Lorsqu'on n'a qu'une folle ardeur
On peut aimer en hirondelle :
Mais on est sûr d'être fidelle
Quand l'esprit approuve le cœur.
Je vous ai dit ce que je pense :
Si vous daignez sur mes rivaux
M'accorder quelque préférence ,
Vous apprendrez ce que je vaux.

LA MAUVAISE MERE,

CONTE MORAL.

PARMI les productions monstrueuses de la Nature, on peut compter le cœur d'une Mere qui aime l'un de ses enfans, à l'exclusion de tous les autres. Je ne parle point d'une tendresse éclairée qui distingue entre ces jeunes plantes qu'elle cultive, celle qui répond le mieux à ses premiers soins; je parle d'une tendresse aveugle, souvent exclusive, quelquefois jalouse, qui se choisit une idole & des victimes parmi ces petits innocents qu'on a mis au monde, & pour qui l'on est également obligé d'adoucir le fardeau de la vie. C'est de cet égarement si commun, & si honteux pour l'humanité, que je vais donner un exemple.

Dans l'une de nos Provinces maritimes, un Intendant qui s'étoit rendu recommandable par sa sévérité à réprimer les vexations de toute espèce, ayant pour principe d'appliquer la faveur au foible, & la rigueur au fort; cet homme de bien, appelé M. de Carandon, mourut pauvre & presqu'insolvable. Il avoit laissé une

22 MERCURE DE FRANCE.

filie que personne n'épousoit , parce qu'elle avoit beaucoup d'orgueil , peu d'agrément , & point de fortune. Un riche & honnête Négociant la rechercha par considération pour la mémoire de son pere. Il nous a fait tant de bien , disoit le bon homme Corée ! (c'étoit le nom du Négociant) il est bien juste que quelqu'un de nous le rende à sa fille. Corée le proposa donc humblement , & Mademoiselle de Carandon , avec beaucoup de répugnance , consentit à lui donner la main , bien entendu qu'elle auroit dans sa maison une autorité absolue. Le respect du bon-homme pour la mémoire du pere s'étendoit jusques sur la fille : il la consultoit comme son oracle ; & si quelquefois il lui arrivoit d'avoir un avis différent du sien , elle n'avoit qu'à préférer ces paroles imposantes : feu M. de Carandon mon pere... Corée n'attendoit pas qu'elle achevât , pour avouer qu'il avoit tort.

Il mourut assez jeune , & lui laissa deux enfans , dont elle avoit bien voulu lui permettre d'être le pere : en mourant il croyoit devoir régler le partage de ses biens ; mais M. de Carandon avoit pour maxime , lui dit-elle , qu'afin de retenir les enfans sous la dépendance d'une

mere, il falloit la rendre dispensatrice des biens qui leur étoient destinés. Cette loi fut la regle du Testament de Corée, & son héritage fut mis en dépôt dans les mains de sa femme, avec le droit fatal de le distribuer à ses enfans comme bon lui sembleroit. De ces deux enfans l'aîné faisoit ses délices; non qu'il fût plus beau, plus heureusement né que le cadet, mais elle avoit couru le danger de la vie en le mettant au monde; il lui avoit fait éprouver le premier les douleurs & la joie de l'enfantement; il s'étoit emparé de sa tendresse qu'il sembloit avoir épuisée; elle avoit enfin, pour l'aimer uniquement, toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mere.

Le petit Jacquaut étoit l'enfant de rebut: sa mere ne daignoit presque pas le voir, & ne lui parloit que pour le gronder: cet enfant intimidé n'osoit lever les yeux devant elle, & ne lui répondoit qu'en tremblant. Il avoit, disoit-elle, le naturel de son pere, une ame du peuple, & ce qu'on appelle l'air de ces gens-là.

Pour l'aîné, qu'on avoit pris soin de rendre aussi volontaire, aussi mutin, aussi capricieux qu'il étoit possible, c'étoit la gentillesse même: son indocilité s'appelloit hauteur de caractère, son humeur

24 MERCURE DE FRANCE.

excès de sensibilité. On s'applaudissoit de voir qu'il ne cédoit jamais quand il avoit raison ; or il faut sçavoir qu'il n'avoit jamais tort : on ne cessoit de dire qu'il sentoit son bien , & qu'il avoit l'honneur de ressembler à Madame sa mere. Cet aîné, appelé M. de l'Etang (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laisser le nom de Corée) cet aîné, dis-je , eut des Maîtres de toute espèce : les leçons étoient pour lui seul , & le petit Jacquaut en recueilloit le fruit ; de maniere qu'au bout de quelques années Jacquaut sçavoit tout ce qu'on avoit enseigné à M. de l'Etang , qui en revanche ne sçavoit rien.

Les bonnes , qui sont dans l'usage d'attribuer aux enfans tout le peu d'esprit qu'elles ont , & qui rêvent tout le matin aux gentilleses qu'ils doivent dire dans la journée ; les bonnes avoient fait croire à Madame , dont elles connoissoient le foible , que son aîné étoit un prodige : les Maîtres moins complaisans , ou plus mal adroits , en se plaignant de l'indocilité, de l'inattention de cet enfant chéri, ne tarissoient point sur les louanges de Jacquaut : ils ne disoient pas précisément que M. de l'Etang fût un sot , mais ils disoient que le petit Jacquaut avoit de l'esprit comme un ange : la vanité de la
mere

mere en fut blessée , & par une injustice qu'on ne croiroit pas être dans la Nature , si ce vice des meres étoit moins à la mode , elle redoubla d'aversion pour ce petit malheureux , devint jalouse de ses progrès , & résolut d'ôter à son enfant gâté l'humiliation du parallèle .

Une aventure bien touchante réveilla cependant en elle les sentimens de la Nature ; mais ce retour sur elle-même l'humilia sans la corriger. Jacquaut avoit dix ans , de l'Etang en avoit près de quinze , lorsqu'elle tomba sérieusement malade : l'aîné s'occupoit de ses plaisirs , & fort peu de la santé de sa mere. C'est la punition des meres folles d'aimer les enfans dénaturés. Cependant on commençoit à s'inquiéter ; Jacquaut s'en apperçut , & voilà son petit cœur saisi de douleur & de crainte ; l'impatience de voir sa mere ne lui permet plus de se cacher. On l'avoit accoutumé à ne paroître que lorsqu'il étoit appelé ; mais enfin sa tendresse lui donna du courage : il saisit l'instant où la porte de la chambre est entr'ouverte , il entre sans bruit & à pas tremblans , il s'approche du lit de sa mere. Est-ce vous, mon fils , demanda-t-elle ? *Non ma mere , c'est Jacquaut.* Cette réponse naïve & accablante péné-

20 MERCURE DE FRANCE.

tra de honte & de douleur l'ame de cette femme injuste ; mais quelques caresses de son mauvais fils lui rendirent bientôt tout son ascendant ; & Jacquaut n'en fut dans la suite ni mieux aimé ni moins digne de l'être.

A peine Madame Corée fut-elle rétablie qu'elle reprit le dessein de l'éloigner de la maison : son prétexte fut que , de l'Etang naturellement vif , étoit trop susceptible de dissipation pour avoir un compagnon d'étude , & que les impertinentes prédilections des Maîtres pour l'enfant qui étoit le plus humble ou le plus caressant avec eux , pouvoient fort bien décourager celui dont le caractère plus haut & moins flexible , exigeoit plus de ménagement : elle voulut donc que de l'Etang fût l'unique objet de leurs soins , & se défit du malheureux Jacquaut en l'exilant dans un Collège.

A seize ans l'Etang quitta ses Maîtres de Mathématique , de Physique , de Musique &c. comme il les avoit pris ; Il commença ses exercices , qu'il fit à-peu-près comme ses études ; & à vingt ans il parut dans le monde avec la suffisance d'un sot qui a entendu parler de tout , & qui n'a réfléchi sur rien.

De son côté Jacquaut avoit fini ses hu-

manités , & sa mere , ennuyée des éloges qu'on lui donnoit , Hé bien , dit - elle , puisqu'il est si sage, il réussira dans l'Eglise. Il n'a qu'à prendre ce parti.

Par malheur Jacquaut n'avoit aucune inclination pour l'état ecclésiastique ; il vint supplier sa mere de l'en dispenser. Vous croyez donc , lui dit-elle avec une hauteur froide & sévère , que j'ai de quoi vous soutenir dans le monde ? Je vous déclare qu'il n'en est rien. La fortune de votre pere n'étoit pas aussi considérable qu'on l'imagine ; à peine suffira-t-elle à l'établissement de votre aîné. Pour vous , Monsieur , vous n'avez qu'à voir si vous voulez courir la carrière des bénéfices ou celle des armes , vous faire tonsurer ou casser la tête , accepter en un mot un petit collet ou une Lieutenance d'Infanterie ; c'est tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit avec respect qu'il y avoit des partis moins violents à prendre pour le fils d'un Négociant. A ces mots Mademoiselle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils si peu digne d'elle , & lui défendit de paroître à ses yeux. Le jeune Corée désolé d'avoir encouru l'indignation de sa mere , se retira en soupirant , & résolut de tenter si la fortune lui seroit

28 MERCURE DE FRANCE.

moins cruelle que la Nature. Il apprit qu'un vaisseau étoit sur le point de faire voile pour les Antilles, où il avoit dessein de se rendre. Il écrivit à sa mere pour lui demander son aveu, sa bénédiction, & une pacotille. Les deux premiers articles lui furent amplement accordés; mais le dernier avec économie.

Sa mere, trop heureuse d'en être délivrée, voulut le voir avant son départ, & en l'embrassant lui donna quelques larmes. Son frere eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux voyage: c'étoient les premières caresses qu'il avoit reçues de ses parens; son cœur sensible en fut pénétré: cependant il n'osa leur demander de lui écrire; mais il avoit un camarade de collègue dont il étoit tendrement aimé: il le conjura en partant de lui donner quelquefois des nouvelles de sa mere.

Celle-ci ne fut plus occupée que du soin d'établir son enfant chéri. Il se déclara pour la robe: on lui obtint des dispenses d'étude; & bientôt il fut admis dans le sanctuaire des loix. Il ne falloit plus qu'un mariage avantageux: on proposa une riche héritière; mais on exigea de la veuve la donation des biens. Elle eut la foiblesse d'y consentir, en se résér-

vant à peine de quoi vivre décemment ; bien assurée que la fortune de son fils seroit toujours en sa disposition.

A l'âge de vingt-cinq ans M. de l'Etang se trouva donc un petit Conseiller tout rond , négligeant sa femme autant que sa mere , ayant grand soin de sa personne , & fort peu de souci des affaires du Palais. Comme il étoit du bon air qu'un mari eût quelqu'un qui ne fût pas sa femme ; l'Etang crut se devoir à lui-même de s'afficher pour homme à bonne fortune. Une jeune personne qu'il lorgna au Spectacle répondit à ses agaceries , le reçut chez elle avec beaucoup de politesse , l'assura qu'il étoit charmant , ce qu'il n'eut pas de peine à croire , & dans peu de temps le débarrassa d'un portefeuille de dix mille écus. Mais comme il n'y a point d'amours éternelles , cette beauté parjure le quitta au bout de trois mois pour un jeune Lord Anglois aussi sot & plus magnifique. L'Etang qui ne concevoit pas comment on renvoyoit un homme comme lui , résolut de s'en venger en prenant une Maîtresse plus fameuse encore , & en la comblant de bienfaits. Sa nouvelle conquête lui faisoit mille jaloux ; & quand il se comparoit à cette foule d'adorateurs qui soupiroient en vain pour elle, il avoit le plaisir

30 MERCURE DE FRANCE.

de se croire plus aimable, comme il se trouvoit plus heureux. Cependant s'étant apperçue qu'il n'étoit pas sans inquiétude, elle voulut lui prouver qu'il n'étoit rien au monde qu'elle ne fût résolue à quitter pour lui, & proposa pour fuir les importuns de venir ensemble à Paris oublier tout l'Univers, & vivre uniquement l'un pour l'autre. L'Etang fut transporté de cette marque de tendresse. Tout se prépare pour le voyage ; ils partent, ils arrivent, & choisissent leur retraite aux environs du Palais royal. Fatime, (c'étoit le nom de cette beauté) demanda & obtint sans peine un carosse pour prendre l'air. L'Etang fut surpris du nombre d'amis qu'il trouva dans la bonne ville. Ces amis ne l'avoient jamais vû ; mais son mérite les attiroit en foule. Fatime ne recevoit chez elle que la société de l'Etang, & il étoit bien sûr de ses amis & d'elle. Cette femme charmante avoit cependant une foiblesse : elle croyoit aux songes. Une nuit elle en avoit fait un qui ne pouvoit, disoit-elle, s'effacer de son esprit. L'Etang voulut sçavoir quel étoit ce songe qui l'occupoit si sérieusement. J'ai rêvé, lui dit-elle, que j'étois dans un appartement délicieux : c'étoit un lit de damas de trois couleurs, une tapisserie &

des sofas assortis à ce lit superbe ; des trumeaux éblouissans de dorure , des cabinets de boule , des porcelaines du Japon , des magots de la Chine les plus jolis du monde ; mais tout cela n'est rien. Une toilette étoit dressée , je m'approche ; qu'ai-je apperçu ! le cœur m'en palpite : un écrin de diamans ; & quels diamans encore ! l'aigrette la mieux dessinée , les boucles d'oreille les plus brillantes , le plus bel esclavage , & une riviere qui ne finissoit pas. Oui, Monsieur, je vous le dis ; il m'arrivera quelque chose de singulier. Ce songe m'a trop vivement frappée , & mes songes ne me trompent jamais.

M. de l'Etang eut beau employer toute son éloquence à lui persuader que les songes ne signifioient rien ; elle lui soutint que celui-là devoit signifier quelque chose ; & il finit par craindre que quelqu'un de ses rivaux ne proposât de l'effectuer. Il fallut donc capituler , & à quelques circonstances près , se résoudre à l'accomplir lui-même. L'on juge bien que cette épreuve ne la guérit pas de l'habitude de songer : elle y prit goût , & songea tant que la fortune du bonhomme Corée n'étoit presque plus elle-même qu'un songe. La jeune épouse de M. de

32 MERCURE DE FRANCE.

l'Etang, à qui ce voyage avoit déplu, demanda d'être séparée de biens d'un mari qui l'abandonnoit ; & sa dot, qu'il fallut rendre, le mit encore plus mal à son aise.

Le jeu est une ressource. L'Etang prétendoit exceller au picquet ; ses amis, qui faisoient bourse commune, parioient tous pour lui, tandis que l'un d'eux jouoit contre. A chaque fois qu'il écartoit : ma foi, disoit l'un des parieurs, c'est bien jouer ! on ne joue pas mieux, disoit l'autre. Enfin M. de l'Etang jouoit le mieux du monde, mais il n'avoit jamais les as. Tandis qu'on l'expédioit insensiblement, la fidelle Fatime qui s'aperçut de sa décadence, rêva une nuit qu'elle le quittoit, & le quitta le lendemain : cependant comme il est humiliant de déchoir, il se piqua d'honneur, & ne voulut rien rabattre de son faste, en sorte que dans quelques années il se trouva qu'il étoit ruiné.

Il en étoit aux expédiens lorsque Madame sa mere, qui n'avoit pas mieux ménagé sa réserve, lui écrivit pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il étoit désespéré ; mais que loin de pouvoir lui envoyer des secours, il en avoit besoin lui-même. Déjà l'allarme s'étoit répandue parmi leurs créanciers,

& c'étoit à qui se saisiroit le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait ! disoit cette mere défolée : je me suis dépouillée de tout pour un fils qui a tout dissipé.

Cependant qu'étoit devenu l'infortuné Jacquaut ? Jacquaut avec de l'esprit, la meilleure ame, la plus jolie figure du monde, & sa petite pacotille, étoit arrivé heureusement à Saint-Domingue. On sait combien un François de bonnes mœurs & de bonne mine trouve aisément à s'établir dans les Isles. Le nom de Corée, son intelligence & sa sagesse, lui acquirent bientôt la confiance des habitans. Avec les secours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva, la rendit florissante. Le commerce, qui étoit en vigueur, l'enrichit en peu de temps ; & dans l'espace de cinq ans, il étoit devenu l'objet de la jalousie des veuves & des filles les plus belles & les plus riches de la Colonie. Mais hélas ! son camarade de collège, qui jusques-là ne lui avoit donné que des nouvelles satisfaisantes, lui écrivit que son frere étoit ruiné, & que sa mere, abandonnée de tout le monde, étoit réduite aux plus affreuses extrêmités. Cette Lettre fatale fut arrosée de larmes. Ah, ma pauvre

B v.

mere ! s'écria-t-il ; j'irai , j'irai vous secourir. Il ne voulut s'en fier à personne. Un accident , une infidélité , la négligence ou la lenteur d'une main étrangère , pouvoient la priver des secours de son fils , & la laisser mourir dans l'indigence & le désespoir. Rien ne doit retenir un fils , se disoit-il à lui-même , quand il y va de l'honneur & de la vie d'une mere.

Avec de tels sentimens , Corée ne fut plus occupé que du soin de rendre ses richesses portatives. Il vendit tout ce qu'il possédoit , & ce sacrifice ne couta rien à son cœur ; mais il ne put refuser des regrets à un trésor plus précieux qu'il laissoit en Amérique. Lucelle , jeune veuve d'un vieux Colon , qui lui avoit laissé des biens immenses , avoit jetté sur Corée un de ces regards qui semblent devoir pénétrer jusqu'au fond de l'ame & en démêler le caractère ; l'un de ces regards qui décident l'opinion , qui déterminent le penchant , & dont l'effet subit & confus est pris le plus souvent pour un mouvement sympathique. Elle avoit cru voir dans ce jeune homme tout ce qui peut rendre heureuse une femme honnête & sensible ; & son amour pour lui n'avoit pas attendu la réflexion pour

naître & se développer. Corée de son côté l'avoit distinguée entre ses rivales comme la plus digne de captiver le cœur d'un homme sage & vertueux. Lucelle, avec la figure la plus noble & la plus intéressante, l'air le plus animé, & cependant le plus modeste, un tein brun, mais plus frais que les roses, des cheveux d'un noir d'ébène, & des dents d'une blancheur & d'un émail à éblouir, la taille & la démarche des Nymphes de Diane, le sourire & le regard des compagnes de Vénus; Lucelle avec tous ces charmes étoit douée de ce courage d'esprit, de cette élévation de caractère, de cette justesse dans les idées, de cette droiture dans les sentimens, qui nous font dire assez mal-à-propos qu'une femme a l'ame d'un homme. Il n'étoit pas dans les principes de Lucelle de rougir d'une inclination vertueuse. A peine Corée lui eut-il avoué le choix de son cœur, qu'il obtint d'elle sans détour un pareil aveu pour réponse; & leur inclination mutuelle devenue plus tendre à mesure qu'elle étoit plus réfléchie, n'aspiroit plus qu'au moment d'être consacrée au pied des autels. Quelques démêlés sur l'héritage de l'époux de Lucelle avoient retardé leur bonheur; ces démêlés al-

loient finir lorsque la lettre de l'ami de Corée vint l'arracher tout à-coup à ce qu'il avoit de plus cher au monde, après sa mere. Il se rendit chez la belle veuve, lui montra la lettre de son ami & lui demanda conseil. Je me flatte, lui dit-elle, que vous n'en avez pas besoin. Fondez votre bien en effets commercables, allez au secours de votre mere; faites honneur à tout, & revenez: ma fortune vous attend. Si je meurs, mon testament vous l'assurera; si je vis, au lieu d'un testament, vous sçavez quels seront vos titres. Corée pénétré de reconnoissance & d'admiration, saisit les mains de cette femme généreuse, & les arrosa de ses pleurs; mais comme il se répandoit en éloges, Allez, lui dit-elle, vous êtes un enfant: n'ayez donc pas les préjugés de l'Europe. Dès qu'une femme fait quelque chose de passablement honnête, on crie au prodige, comme si la Nature ne nous avoit pas donné une ame. A ma place seriez-vous bien flatté de me voir dans l'étonnement, regarder en vous comme un phénomène le pur mouvement d'un bon cœur? Pardon, lui dit Corée, je devois m'y attendre; mais vos principes, vos sentimens, l'aissance, le naturel de vos vertus, m'enchantent: je les admire

sans en être surpris. Va, mon enfant, lui dit-elle en le baisant sur les deux joues, je suis à toi telle que Dieu m'a faite. Remplis tes devoirs, & reviens au plutôt.

Il s'embarque, & avec lui il embarque toute sa fortune. Le trajet fut assez heureux jusques vers les Canaries; mais là leur vaisseau poursuivi par un Corsaire de Maroc, fut obligé de chercher son salut dans ses voiles. Le Corsaire qui le chassoit étoit sur le point de le joindre; & le Capitaine effrayé du danger de l'abordage, alloit se livrer au pirate. Ah! ma pauvre mere! s'écria Corée en embrassant la cassette où étoit renfermée toute son espérance; & puis s'arrachant les cheveux de douleur & de rage, non, dit-il, ce damné de Maroquin me mangera plutôt le cœur. Alors s'adressant au Capitaine, à l'équipage, & aux passagers consternés, Eh quoi, mes amis, leur dit-il, nous rendrons-nous lâchement? Souffrirons-nous que ce brigand nous mène à Maroc chargé de fers, & nous y vende comme des bêtes? Sommes-nous désarmés? Ces barbares sont-ils invulnérables, ou sont-ils plus braves que nous? Ils veulent aborder, qu'ils abordent; hé bien, nous nous verrons de près. Sa réso-

38 MERCURE DE FRANCE.

lution ranima les esprits, & le Capitaine en l'embrassant le loua d'avoir donné l'exemple.

Déjà tout est disposé pour la défense; le Corsaire aborde, les Vaisseaux se heurtent; des deux cotés on voit voler la mort: bientôt les deux Navires sont enveloppés dans un tourbillon de fumée & de flamme: le feu cesse, le jour renaît, & le fer choisit ses victimes. Corée, le sabre à la main, faisoit un carnage effroyable, dès qu'il voyoit un Maroquin se jeter sur son bord, il couroit à lui, le fendoit en deux, en s'écriant, ah, ma pauvre mere! sa fureur étoit celle d'une lionne qui défend ses petits; c'étoit le dernier effort de la Nature au désespoir; & l'ame la plus douce, la plus sensible qui fût jamais, étoit devenue en ce moment la plus violente & la plus sanguinaire. Le Capitaine le trouvoit partout l'œil en feu & le bras sanglant. Ce n'est pas un homme, disoient ses compagnons, c'est un Dieu qui combat pour nous: son exemple enflammoit leur courage. Il se trouve enfin corps-à-corps avec le chef de ces barbares. Mon Dieu, s'écria-t-il, ayez pitié de ma mere; & à ces mots, d'un coup de revers, il ouvre au brigand les entrailles. Dès ce moment

la victoire fut décidée : le peu qui restoit de l'équipage Maroquin demanda la vie & fut mis dans les fers. Le vaisseau de Corée avec sa proie aborde enfin sur les côtes de France , & ce digne fils sans se permettre une nuit de repos , se rend avec son trésor auprès de sa malheureuse mere. Il la trouve aux bords du tombeau , & dans un état pour elle plus affreux que la mort même , dénuée de tout secours , & livrée aux soins d'un domestique , qui, rebuté de souffrir l'indigence où elle étoit reduite , lui rendoit à regret les derniers soins d'une pitié humiliante : la honte de sa situation lui avoit fait défendre à ce domestique de recevoir personne que le Prêtre & le Médecin charitable qui la visitoient quelquefois : Corée demande à la voir , on le refuse.

Annoncez-moi, dit-il au domestique... Et quel est votre nom?.. Jacquaut. Le domestique s'approche du lit. Un étranger , dit-il, demande à voir Madame.. Hélas , & quel est cet étranger?.. Il dit qu'il s'appelle Jacquaut. A ce nom ses entrailles furent si violemment émues qu'elle faillit à expirer. Ah, mon fils ! dit elle d'une voix éteinte , & en levant sur lui sa mourante paupiere , Ah mon fils ! dans quel moment venez-vous revoir

40 MERCURE DE FRANCE.

voire mere ; voire main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant si pieux & si tendre , de voir cette mere qu'il avoit laissée au sein du luxe & de l'opulence , de la voir dans un lit entouré de lambeaux , & dont l'image soulèveroit le cœur , s'il m'étoit permis de la rendre : ô ma mere ! s'écria-t-il , en se précipitant sur ce lit de douleurs : ses sanglots étoufferent sa voix , & les ruisseaux de larmes dont il inondoit le sein de sa mere expirante furent longtems la seule expression de sa douleur & de son amour. Le Ciel me punit , reprit-elle , d'avoir trop aimé un fils dénaturé ; d'avoir... Il l'interrompit : tout est réparé , ma mere , lui dit ce vertueux jeune homme : vivez. La fortune m'a comblé de biens , je viens les répandre au sein de la Nature : c'est pour vous qu'ils me sont donnés. Vivez , j'ai de quoi vous faire aimer la vie. Ah ! mon cher enfant , si je desire de vivre , c'est pour expier mon injustice , c'est pour aimer un fils dont je n'étois pas digne , un fils que j'ai deshérité. A ces mots elle se couvroit le visage comme indigne de voir le jour. Ah , Madame ! s'écria-t-il en la pressant dans ses bras , ne me dérobez point la vue de ma mere. Je viens à travers les mers la chercher & la secourir.

Dans ce moment le Prêtre & le Médecin arrivent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les seules consolations que le Ciel m'a laissées; sans leur charité, je ne serois plus. Corée les embrasse en fondant en larmes. Mes amis! leur dit-il, mes bienfaiteurs! que ne vous dois-je pas? Sans vous je n'aurois plus de mere: achevez de la rappeler à la vie. Je suis riche, je viens la rendre heureuse. Redoublez vos soins, vos consolations, vos secours; rendez-la-moi. Le Médecin vit prudemment que cette situation étoit trop violente pour la malade. Allez, Monsieur, dit-il à Corée, reposez-vous sur notre zèle, & n'ayez plus d'autre soin que de faire préparer un logement commode & sain. Ce soir, Madame y sera transportée.

Le changement d'air, la bonne nourriture; ou plutôt la révolution qu'avoit faite la joie, & le calme qui lui succéda, ranimèrent insensiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avoit créé le principe du mal; la consolation en fut le remède. Corée apprit que son malheureux frere venoit de périr misérablement. Je tire le rideau sur le tableau effrayant de cette mort trop méritée. On en déroba la connoissance à une mere sensible, & trop foible encore pour sou-

21 MERCURE DE FRANCE.

tenir sans expirer un nouvel accès de douleur. Elle l'apprit enfin lorsque sa santé fut plus affermie. Toutes les plaies de son cœur s'ouvrirent, & les larmes maternelles coulèrent de ses yeux. Mais le Ciel, en lui ôtant un fils indigne de sa tendresse, lui en rendoit un qui l'avoit méritée partout ce que la Nature a de plus sensible, & la vertu de plus touchant. Il lui confia les desirs de son ame : c'étoit de pouvoir réunir dans ses bras sa mere & son épouse. Madame Corée saisit avec joie le projet de passer ensemble en Amérique. Une ville remplie de ses folies & de ses malheurs étoit pour elle un séjour odieux ; & l'instant où elle s'embarqua lui rendit une nouvelle vie. Le Ciel qui protège la piété leur accorda des vents favorables. Lucelle reçut la mere de son amant comme elle auroit reçu sa mere. L'hymen fit de ces amans les époux les plus fortunés, & leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaisirs purs & sereins qui sont le partage de la vertu.



V E R S

A Madame la Comtesse de CARCADO:

QU'EL projet ambitieux !
 Peu faite au grand art de plaire ,
 Une Muse téméraire
 Vouloit célébrer les Dieux !
 Sans consulter sa foiblesse ,
 Aux sons touchans des hauts-bois ,
 Elle alloit mêler sa voix
 En faveur d'une Déesse.

Mais en voyant de plus près
 Tant de graces , tant d'attraits ,
 Cette douceur séduisante
 Qui vous gagne tous les cœurs ,
 Cette ame compatissante
 Qui partage nos malheurs ,
 Ces traits charmans , cet heureux caractere ,
 Ce tour d'esprit qui plaît dans *Sévigné* ,
 Ah ! dit ma Muse , *Appelle* eût crayonné ,
 Mais moi j'admire & ne sçais que me taire.

Par M. L. T. Capitaine au Régiment de Bresse.



*A L'INCONNU qui me donne des
aubades.*

SOUVENT un réveil enchanteur
 Charme l'ennui de ma retraite :
 J'en ignorois encor l'Auteur ,
 Et je croyois entendre la Mufette
 Du dieu berger, dans la forêt d'Admettre :
 Quelquefois je songeois être au sacré vallon.
 Mais j'apperçus l'Amour, qu'il étoit beau sans
 armes !
 Il avoit dérobé la lyre d'Apollon ;
 Avoit-il besoin d'autres charmes ?

*Par Madame G.****

*PORTRAIT de Madame D***,
pour le jour de sa fête.*

JOINDRE la gentillesse à la vivacité ,
 Avoir des yeux où régne le sourire ,
 N'ouvrir la bouche que pour dire
 Ce que la politesse ou le cœur a dicté ;
 Porter une aimable figure ,
 Et ne devoir qu'à la Nature
 La fraîcheur & l'éclat d'un teint

Où le lys brille & la rose se peint :
 D'un port majestueux & d'un noble corsage
 Faire admirer en soi l'élégant assemblage :
 Par un air de douceur , par un ton de bonté ,
 D'un abord imposant tempérer la fierté ;
 Des doux plaisirs suivre la trace ,
 Sans s'écarter de son devoir :
 De ses regards ignorer le pouvoir :
 Posséder sans orgueil les talens & les graces
 Gagner les cœurs sans le vouloir :
 Dans ses propos que le sel assaisonne ,
 Montrer l'esprit & cacher le sçavoir ,
 Voilà le Portrait de D.***

E N V O I.

L I S E T T E , je ne suis ni galant , ni coquet :
 Que d'autres aujourd'hui parent votre coëffure ,
 Et vous offrent rose ou muguet ;
 Moi , je m'en tiens à l'aimable figure
 Que d'après vous j'ai sçu crayonner trait pour trait ;
 Vous en présenter la Peinture ,
 Lisette , n'est-ce pas vous donner un bouquet ?



*VERS envoyés pour Bouquet à M. B***
 Curé de S. J***. de C***. par M.
 Panard.*

VÉRITÉ, mon cœur t'implore;
 Viens du céleste séjour
 Peindre celui que j'honore,
 Et que l'on fête en ce jour.
 Que des siècles l'ombre noire
 N'efface point la mémoire
 D'un fidèle & bon Pasteur,
 Dont le plaisir & la gloire
 N'ont qu'un but, notre bonheur :
 Dont la dévotion vraie
 Se consacre avec ardeur
 Au soin d'extirper l'ivraie
 De la moisson du Seigneur :
 Dont le zèle apostolique
 Confirmant par la pratique
 Les leçons de l'Orateur,
 Sçait puiser dans l'Évangile
 Cette éloquence fertile
 Qui va germer dans le cœur :
 Qui scrupuleux sans faiblesse,
 Bannissant des saintes mœurs,
 Une sauvage rudesse,

Couvre la vertu de fleurs,
Sçachant à la politesse
Joindre la sincérité,
L'agrément à la sagesse,
La décence à la gaité :
Que nul attrait mercenaire
N'enlèveroit aux desirs
De son troupeau qu'il préfère
A tous biens , à tous plaisirs :
Qui court avec zele & joie,
Mais sans éclat & sans bruit,
Où la Charité l'envoie,
Où l'Esprit-Saint le conduit ;
Qui loin de souiller sa vie
Par la fardide manie
D'ensouir de vains trésors,
Au Pauvre qui le réclame
Fournit les besoins de l'ame
Sans oublier ceux du corps :
Qui sur les pas des Saints Peres
Réglant tous ses mouvemens,
Fait aimer à tous ses freres
Son esprit par ses lumières ,
Son cœur par ses sentimens.



*JUGEMENS sur les principaux Auteurs
Anglois , extraits & traduits de l'His-
toire d'Angleterre , de M. Humæz*

A la naissance des Lettres dans la Grèce , le génie des Poètes & des Orateurs a dû naturellement se distinguer par une simplicité aimable qui , malgré la rudesse qu'elle conserve encore quelquefois , est si propre à peindre naïvement les traits de la Nature & les mouvemens des passions , que les ouvrages dans lesquels on retrouve cette simplicité seront toujours goûtés des esprits délicats. Les figures brillantes , les antithèses recherchées , les idées extraordinaires , les jeux de mots , tous les faux ornemens n'ont pû être employés par les premiers Écrivains ; non parce qu'ils les rejetoient , mais parce qu'ils se présentoient rarement à eux. Une imagination libre abondante & facile brille dans leur composition. Mais au milieu de la plus élégante simplicité de pensées & d'expressions , on est quelquefois étonné de rencontrer un jeu de mots ridicule qui s'est présenté de lui-même , & que l'Auteur n'a pu rejeter
faute

faute de principes & d'observations. (a)

Le mauvais goût saisit avec avidité ces beautés frivoles, & peut-être même aussi le bon goût, jusqu'à ce qu'il en soit rassasié. Elles se multiplient de plus en plus dans les ouvrages à la mode. On néglige la nature & le bon sens. On recherche & l'on admire les faux brillans de l'Art, & la décadence totale du style & de la langue, ramène insensiblement l'ignorance & la barbarie. De là le style Asiatique si fort éloigné de la simplicité & de la pureté Attique; de là ce clinquant & éloquence que l'on remarque dans plusieurs Auteurs Latins, dont Cicéron lui-même n'est pas tout-à-fait exempt, & qui domine surtout dans les ouvrages

(a) Le nom de *Polynices*, l'un des fils d'Œdipe, veut dire en Grec *très-querelleur*. Dans les altercations qui surviennent entre les deux frères, *Æschyle*, *Sophocle* & *Euripide*, ont joué sur ce mot. Il est étonnant que cette mauvaise pointe ait été employée par ces trois Poètes; si justement estimés par leur goût & leur simplicité. Qu'auroit fait de plus ridicule *Shakspéare*? *Térence* a dit aussi: *Inceptio est amentium, non amantium*. Les gens instruits trouveront beaucoup d'autres exemples de semblables jeux de mots. On sçait qu'*Aristote* a écrit sérieusement sur les pointes, qu'il les divise en différentes classes, & qu'il en recommande l'usage aux Orateurs.

C

50 MERCURE DE FRANCE.
d'Ovide, de Sénèque, de Lucain, de
Martial, & des deux Plines.

A la naissance des Lettres, le goût du Public étant encore brut & grossier, ce faux éclat dut éblouir les yeux, & exclure de la poésie & de l'éloquence les beautés durables du sentiment & de la raison. Le génie dominant étoit alors diamétralement opposé à celui qui devoit régner dans la première origine des Arts. Il est constant que les Écrivains Italiens, même les plus distingués, ne se sont point attachés à cette belle simplicité de pensées & de composition, & que Pétrarque, le Tasse, Guarini n'ont que trop souvent défiguré leurs poésies par un faux bel-esprit & des idées trop recherchées. Le période pendant lequel les Lettres fleurirent en Italie, fut trop court pour laisser aux Écrivains le temps de sentir & d'abandonner ce mauvais goût.

On peut faire le même reproche aux plus anciens Écrivains François. Voiture, Balzac, Corneille même, ont trop recherché ces ornemens ambitieux, dont les Italiens en général, & la partie la moins pure des Écrivains de l'Antiquité, nous ont laissé tant de modèles. C'est l'observation & la réflexion qui ont fait naître depuis un goût plus naturel & plus

sage dans les écrits de cette élégante Nation.

La même remarque peut s'appliquer également aux premiers Auteurs que l'Angleterre a produits , tels que ceux qui ont fleuri sous le règne d'Élisabeth & de Jacques I , & même longtemps après. La Littérature lors de sa renaissance dans notre Isle, s'y montra avec cette parure peu naturelle , qu'elle avoit prise dans le temps de sa décadence chez les Grecs & les Romains. On peut regarder comme un grand malheur que nos Ecrivains aient eu du génie avant que d'être éclairés par les premiers rayons du goût ; leur exemple a , pour ainsi dire , consacré ces tours forcés & ces idées entortillées qu'ils recherchoient. Leurs conceptions bizarres brillent d'une force d'esprit qui nous fait admirer l'imagination qui les a produites , lors même que nous condamnons le mauvais goût qui se les est permises.

Notre dessein n'est pas de porter un jugement détaillé sur tous les Écrivains de ce siècle , mais on nous sçaura gré de tracer en passant le caractère des Auteurs les plus distingués ; & nous en parlerons avec cette liberté que l'Histoire se permet envers les Rois & les Ministres. Les pré-

32 MERCURE DE FRANCE.

jugés nationaux qui dominant parmi nous, ne rendent peut-être pas cette hardiesse moins dangereuse pour un Auteur, dans le premier cas que dans le second.

Si l'on considère *Shakespeare* comme un homme né dans un siècle barbare & dans une condition vile & obscure, privé de tous les genres d'instruction que le monde ou les livres peuvent fournir, il sera regardé comme un prodige; si on le juge comme un Poète fait pour plaire à un Public éclairé & délicat, il faudra beaucoup rabattre de cet éloge. Nous regrettons, en voyant ses pièces, que les Scènes les plus vives & les plus passionnées y soient défigurées par des irrégularités monstrueuses, & souvent même par des absurdités; mais en même temps nous admirons peut-être d'autant plus ces beautés, qu'elles brillent avec plus d'éclat par le contraste des difformités qui les accompagnent. Il saisit souvent avec une justesse frappante, & comme par inspiration le ton qui convient à ses personnages; mais il ne soutient pas longtemps cette justesse dans les pensées. Ses expressions sont nerveuses & pittoresques, aussi bien que ses descriptions; mais on chercheroit en vain une pureté ou une simplicité continue dans son style.

Son ignorance absolue de toutes les règles de l'art dramatique, est un défaut essentiel ; mais comme elle affecte plus le Spectateur que le Lecteur, on l'excuse plus aisément que le défaut de goût qui domine dans ses productions, & qui ne laisse percer que par intervalles les rayons du génie. *Shakespeare* fut certainement doué d'un esprit élevé & fécond, & il posséda le génie comique comme le tragique. C'est un exemple qui sert à prouver combien il est dangereux de se reposer uniquement sur les dons de la Nature pour arriver à la perfection dans les plus beaux de tous les Arts. (a) On pourroit même soupçonner que nous exagérons la grandeur de son génie, par la même raison qu'un corps nous paroît d'autant plus gigantesque qu'il est plus disproportionné & plus difforme. Il mourut en 1617, âgé de 53 ans.

Johnson (b) avoit toutes les connois-

(a) *Invenire etiam Barbari solent, disponere & ornare non nisi eruditus.* Plin.

(b) *Benjamin Johnson*, Tragique médiocre, mais comique plaisant. Le jugement que M. Hume en porte a dû paroître bien sévère aux Anglois. On avoit accusé *Driden* d'une partialité injuste à l'égard de ce Poète, quoiqu'il le regardât comme le plus savant & le plus judicieux Auteur Dramatique qu'il y ait jamais eu. Que

54 MERCURE DE FRANCE.

fances qui manquoient à *Shakespeare* ; mais le génie de *Shakespeare* manquoit à *Johnson*. L'un & l'autre manquèrent également de goût & d'élégance, d'harmonie & de correction. Servile copiste des Anciens, *Johnson* traduisit en mauvais Anglois les plus beaux endroits des Auteurs Grecs & Romains, sans les approprier aux mœurs de son siècle & de son pays. Son mérite a été totalement éclipsé par celui de *Shakespeare* ; & le génie grossier de l'un l'a emporté sur l'art grossier de l'autre. Le Théâtre Anglois a conservé depuis une forte teinture de l'esprit & du caractère de *Shakespeare* : c'est ce qui nous a attiré de la part des étrangers le reproche de barbarie dont plusieurs excellens ouvrages dans d'autres parties de la Littérature devoient

dira-t-on de *M. Hume*, qui n'a garde de reconnoître *Johnson* pour le plus grand homme de son siècle, comme le même *Dryden* l'a écrit dans son *Essai sur la Poësie Dramatique* ? Mais *M. Hume* a toujours fait voir une rare intrépidité pour affronter les préjugés les plus généralement établis. Quelque portion de génie qu'on accorde à *Johnson*, on ne peut lui refuser le mérite d'avoir donné le premier une forme au Théâtre Anglois, & d'avoir donné dans ses Pièces l'exemple d'une régularité & d'une décence que les Auteurs Dramatiques de cette nation n'ont guère imité depuis.

garantir notre Nation. *Johnson* mourut en 1637, âgé de 63 ans.

Fairfax a traduit le Tasse avec une élégance, une facilité, & en même-temps une exactitude surprenante pour son siècle : chaque vers de l'original est fidèlement rendu par un autre vers dans la traduction. La traduction de l'Arioste par *Harrington* (a), n'est pas non plus sans mérite. C'est dommage que ces Poëtes ayent imité les Italiens dans leurs Stances, dont la prolixité & l'uniformité fatiguent & dégoutent dans de longs ouvrages : d'ailleurs ils ont beaucoup contribué, ainsi que *Spenser* (b), qui les avoit précédés,

(a) *Jean Harrington*, qu'il ne faut pas confondre avec *Jacques Harrington*, l'un des premiers Écrivains qui ayent traité en Philosophes des principes du gouvernement politique. Il est célèbre par son *Oceana*, qui est un modèle de République, dans lequel il prétend fixer le plus haut point de liberté où la constitution d'un Etat peut être portée. M. de Montesquieu dit de lui, qu'il n'a cherché cette liberté qu'après l'avoir méconnue, & qu'il a bâti *Chalcédoine*, ayant le rivage de *Byzance* devant les yeux. *Esprit des Loix*. Liv. XI. Chap. VI.

(b) Le plus grand Poëte du règne d'Elisabeth. Il excella dans plusieurs genres de Poësie. On trouve dans ses Ouvrages beaucoup de sentiment & d'entousiasme, l'imagination la plus féconde & la plus riante. Il vécut malheureux, & mourut

à polir & à épurer la versification angloise. On apperçoit dans les Satyres de *Danne* quelques traits d'esprit & de finesse; mais ils sont étouffés par une dureté & une bizarrerie de style dont on ne trouve d'exemple nulle part.

Si la poésie angloise fut si imparfaite dans ce siècle, on peut en conclure que la prose l'étoit encore davantage. Quoique la prose paroisse plus facile, puisqu'elle est la méthode la plus naturelle d'exprimer ses idées, l'expérience a cependant toujours fait voir qu'il étoit plus rare & plus difficile de bien écrire en prose qu'en vers. Et il n'y a peut-être pas un exemple que la prose ait devancé les progrès & la perfection de la poésie, dans quelque langue que ce soit. Dans les ouvrages de prose qui parurent sous le règne de Jacques I, les règles de la Grammaire sont continuellement violées; & l'on n'y trouve pas même le sentiment de l'élégance & de l'harmonie périodique. Nos Écrivains hérissés de sentences & de citations latines, vouloient encore imiter les inversions qui

de faim, dans la rigueur du terme. Le Comte d'Essex lui envoya vingt livres sterl. au moment qu'il alloit expirer : *Rempotez cet argent, dit Spenser, je n'aurois pas le temps de le dépenser.*

donnent de la force & de la grace aux langues anciennes , mais qui sont absolument contraires au génie de notre idiome. Je ne craindrai point d'affirmer que ces phrases & ces expressions barbares que l'on rencontre dans les livres anciens , appartiennent moins à l'imperfection de la langue qu'au mauvais goût de leurs Auteurs , & que le langage que l'on parloit à la Cour d'Elisabeth & de Jacques , n'étoit guères différent de celui que l'on parle aujourd'hui dans la bonne compagnie. Cette opinion n'auroit pas besoin d'autres preuves que les fragmens qui nous restent des Discours prononcés au Parlement , & dont le ton est si opposé à celui des compositions travaillées : d'ailleurs nous avons encore des ouvrages de ce siècle , qui n'étant pas écrits par des Auteurs de profession , ont une tournure très - naturelle , & peuvent nous donner une idée du langage que l'on parloit dans les conversations polies. J'en donnerai particulièrement pour exemple la *découverte de Sir John Davis*.

Le nom le plus glorieux de la Littérature Angloise , sous le règne de Jacques I, est celui du Chancelier *Bacon*. Il composa plusieurs de ses ouvrages en latin , quoiqu'il ne possédât ni l'élégance de cette

58 MERCURE DE FRANCE.

langue, ni celle de sa langue naturelle. Si nous considérons la variété des talens que réunissoit cet homme célèbre, comme orateur public, homme d'Etat, bel esprit, courtisan, auteur & philosophe, on ne sçauroit trop l'admirer; mais si nous le considérons par le seul côté qui nous intéresse aujourd'hui, c'est-à-dire comme auteur & philosophe, *Bacon*, quoique très-estimable, étoit cependant très-inférieur à son contemporain Galilée, peut-être même à Kepler. *Bacon* montra dans l'éloignement la route qui conduisoit à la vraie philosophie: (a) Galilée, en

(a) Le parallèle que M. Hume fait ici de *Bacon* & de *Galilée*, trouvera sans doute bien des contradicteurs, non seulement en Angleterre, mais dans toute l'Europe savante. Si M. Hume avoit dit seulement que *Galilée* avoit été plus utile aux progrès de la Philosophie que *Bacon*, son opinion seroit peu contestée; mais s'il regarde le premier comme un esprit d'un ordre supérieur au second, c'est ce qu'il est difficile d'accorder. *Galilée* étoit un esprit juste, lumineux & facile, dont les travaux sont immortels; mais *Bacon* est un Aigle qui semble s'être élevé au sommet de toutes les connoissances humaines pour en examiner l'ensemble & les rapports. Sa vue prodigieuse embrasse toutes les parties de la Philosophie, & les ramène à un même point: il a le premier saisi & fait sentir la dépendance & la liaison naturelle des sciences & des arts. Non seulement il recommande la méthode des expériences, mais il en

même tems qu'il la montrait aux autres,

indique un très-grand nombre de très-fines & de très-utiles, dont il devine souvent les résultats avec une sagacité incroyable : il réunit la profondeur à la clarté, la force à la finesse, les vues les plus sublimes aux plus petits détails : son style manque, il est vrai, de naturel, d'élégance & de simplicité; mais quelle énergie ! quelle précision ! quelle majesté ! Il avoit secoué tous les préjugés de la mauvaise Philosophie, & il a ouvert toutes les routes de la bonne. Plus on lit les ouvrages de ce grand Philosophe, plus on est persuadé, ce me semble, qu'il n'y a jamais eu de génie plus étendu & plus vigoureux, mais en même tems qu'il eût été peut-être plus utile à la Philosophie avec moins de génie. Il est à remarquer que M. Hume, pour fonder la supériorité de Galilée, le reconnoit pour le premier qui ait appliqué la Géométrie à la Philosophie naturelle. Presque tous les Philosophes, même parmi les Anglois, ont laissé cette gloire à Descartes : cependant on trouve dans le *Dictionnaire encyclopédique*, à l'Article *Application*, que c'est à Newton que l'on doit l'application de la Géométrie à la Physique. L'autorité de l'excellent Philosophe qui a donné cet Article, doit être du plus grand poids ; cependant la Physique de Descartes, & surtout sa Dioptrique, sont des exemples si frappans de cette *application*, qu'il est bien difficile d'ôter au Philosophe françois le mérite de l'avoir imaginée, ainsi que l'application de l'Algèbre à la Géométrie. Quant à Galilée, l'emploi qu'il a fait de la Géométrie dans quelques parties de la Physique, ne paroît pas un titre suffisant pour revendiquer en sa faveur l'idée sublime de cette *application*. Il seroit aussi juste de la faire remonter jusqu'à Archimède.

60 MERCURE DE FRANCE.

y avança lui même à grands pas. L'Anglois ignoroit la Géométrie ; le Florentin fit renaître cette science dans laquelle il excella , & il fut le premier qui l'appliqua avec les expériences à la philosophie naturelle : l'un rejetta avec le mépris le plus tranchant le systême de Copernic ; l'autre le fortifia de nouvelles preuves tirées de la raison & des sens : le style de *Bacon* est roide & guindé ; son esprit est quelquefois brillant : mais en général il manque de naturel & de facilité ; & je le regarde comme le modèle de ces comparaisons recherchées & de ces allégories forcées qui distinguent les Auteurs Anglois. *Galilée* est un Écrivain vif & agréable , quoiqu'un peu diffus. L'Italie n'étant pas réunie sous un même gouvernement , & dégoutée peut-être de cette gloire littéraire dont elle s'est rassasiée dans les temps anciens & modernes , a trop négligé l'honneur qu'elle recevoit d'avoir donné naissance à un aussi grand homme. L'esprit national qui anime les Anglois & qui est la source de leur bonheur , est cause de cet enthousiasme trop souvent outré & partial qu'ils témoignent pour leurs grands Écrivains. *Bacon* mourut en 1626, dans la 66^e année de son âge.

Si celui qui entreprendra de lire l'histoire de (a) *Raleigh*, veut avoir la patience de dévorer toute l'érudition Juive & Rabinique qui compose la moitié du volume, il se trouvera dédommagé de ses peines en arrivant à l'histoire Grecque & Romaine. *Raleigh* est le meilleur modèle de cet ancien style, que quelques Écrivains voudroient faire re-

(a) *Walter Raleigh*, Amiral Anglois, que son esprit, son courage, ses exploits & ses malheurs ont rendu célèbre dans l'Histoire d'Angleterre. C'étoit un génie élevé, au facieux & romanesque. Après avoir rendu les plus grands services à l'Etat, il fut accusé d'une conspiration contre Jacques I, & il fut condamné sur de simples présomptions à perdre la tête. L'exécution de l'Arrêt fut suspendue, & il resta trois ans dans les fers : enfin, ayant fait courir le bruit qu'il avoit découvert une mine d'or dans la Guyane, il obtint sa liberté, & on lui permit d'armer des vaisseaux pour aller tenter cette aventure. *Raleigh* partit, & au lieu d'aller chercher cette mine qui n'existoit pas, attaqua les Espagnols dans la Guyane, & s'empara d'une de leurs Villes. Au retour de son expédition, il fut sacrifié au ressentiment de l'Espagne, & il fut décapité en exécution de l'ancien Arrêt, qui n'avoit point été annullé. Cet homme extraordinaire, qui étoit né & qui avoit passé sa vie dans le tumulte des armes, & dans un siècle encore ignorant, étoit un des plus savans hommes de son temps : son *Histoire du Monde* dont parle M. Hume, fut l'amusement de sa captivité.

62 MERCURE DE FRANCE.

vivre aujourd'hui. Il fut décapité en 1618 âgé de 66 ans.

L'histoire de la Reine Elisabeth par *Cambden*, peut être regardée comme un bon ouvrage, & pour le style & pour le fond. Elle est écrite avec sincérité, & avec une simplicité d'expression très-rare pour le temps. On ne doit pas craindre d'affirmer que c'est une des meilleures productions historiques que nous ayons dans notre langue : on sçait que les Anglois n'ont pas excellé dans ce genre d'ouvrages. *Cambden* mourut en 1628, âgé de 67 ans.

Nous placerons le Roi lui-même après tous ces Écrivains ; & c'est là sa place si on le considère comme Auteur. Il n'est pas douteux que la médiocrité des talens de ce Prince, jointe au grand changement qui s'est fait dans le goût national, ne soit la principale cause du mépris qu'on conserve pour sa mémoire, & que les Écrivains de parti portent souvent à l'excès. C'est une chose remarquable que la différence de sentimens que l'on peut observer entre les Anciens & les Modernes par rapport à l'étude des Lettres. Des douze premiers Empereurs Romains, en comptant depuis César jusqu'à Sévère, plus de la moitié fu-

rent Auteurs ; & quoique très-peu d'entre eux paroissent avoir été des Écrivains supérieurs , on peut toujours dire à leur louange qu'ils ont encouragé la Littérature par leur exemple. Sans parler de Germanicus & d'Agrippine sa fille , qui tenoient de si près au trône, la plus grande partie des Ecrivains classiques , dont les ouvrages nous sont restés , étoient des hommes de la plus grande condition. Comme tous les avantages humains sont suivis de quelques inconvéniens, on pourroit attribuer la révolution qui s'est faite à cet égard dans les idées des hommes , à l'invention de l'Imprimerie , qui a rendu les Livres si communs , que les hommes de la fortune même la plus médiocre peuvent s'en procurer l'usage.

Jacques n'étoit qu'un médiocre Ecrivain , & non un Ecrivain méprisable. Ceux qui liront les deux derniers livres de son *Basilicon Doron* , la véritable Loi des monarchies libres , sa réponse au Cardinal du Perron , & la plus grande partie de ses discours & de ses messages au Parlement , ne le regarderont pas comme un homme sans talens : s'il a écrit sur les forciers & les apparitions , qui est ce qui ne croyoit pas de son temps la réalité de ces êtres chimériques ? S'il a

64. MERCURE DE FRANCE.

composé un commentaire sur les révélations, & prétendu prouver que le Pape étoit l'Antechrist, ne peut-on pas faire le même reproche au fameux Napier, & au grand Newton même, qui vivoient dans un temps où la Philosophie avoit fait bien des progrès depuis Jacques I? Nous pouvons bien juger de l'ignorance d'un siècle par la grossièreté des superstitions qui y régnoient; mais nous ne pouvons jamais juger de la sottise d'un homme sur la croyance qu'il donnoit à des opinions populaires, consacrées par une apparence de religion.

Telle est la prodigieuse supériorité de la carrière de la Littérature sur toutes les autres professions humaines, que celui même qui n'y a qu'un médiocre succès, mérite la préférence sur ceux qui excellent dans les professions ordinaires. L'Orateur de la chambre est communément un homme d'un talent distingué; cependant l'on trouve que les harangues du Roi sont toujours bien supérieures à celles de l'Orateur, dans tous les Parlemens qui se tinrent sous son règne.

On doit regarder toutes les sciences aussi bien que la littérature agréable, comme étant alors dans leur enfance. La Philosophie scholastique, & la Théolo-

logie polémique retardoient les progrès de la véritable science. *Sir Henri Saville*, dans le préambule de l'Acte par lequel il fixe des émolumens aux professeurs de Mathématiques & d'Astronomie de l'Université d'Oxford, dit que la Géométrie étoit presqu'entièrement abandonnée & ignorée en Angleterre. L'étude des Anciens étoit la partie de la littérature la mieux cultivée. *Casaubon*, très-célèbre parmi les érudits, fut appelé en Angleterre par Jacques I, qui lui donna une pension de trois cent livres sterling par an, & des bénéfices ecclésiastiques. Le fameux *Antonio de Dominis*, Archevêque de *Spalato*, qui n'étoit pas un Philosophe médiocre, abandonna la Communion Romaine, & vint aussi en Angleterre. Ce fut un grand sujet de triomphe pour la nation, toute glorieuse d'avoir fait une si brillante conquête sur les Papistes; mais la mortification suivit de près le triomphe. L'Archevêque, quoique élevé aux dignités ecclésiastiques, ne reçut pas apparemment des récompenses suffisantes pour satisfaire son ambition, & s'enfuit en Italie, où il mourut bientôt après dans la retraite.

La suite dans les Volumes suivans.

V E R S

*De Madame de * * *.*

A. M. B. * * *

AUSSITÔT qu'en Maître
 Parle le desir,
 Le cœur sans connoître,
 Souvent sans choisir,
 Cherche à se repaître;
 Il veut du plaisir.
 Du tendre langage
 Du Dieu des Amans
 Prodigant l'usage,
 Il fait étalage
 De faux sentimens:
 Le feu qui le guide
 Ne laisse qu'un vuide
 Qu'il se peut remplir:
 La raison hautaine,
 Sévere, inhumaine,
 Vient en vain s'offrir,
 Ce cœur la rejette,
 Bien loin de sentir
 Qu'alors il n'achette
 Qu'un long repentir.
 D'un bonheur frivole

DECEMBRE. 1759: 67

Faire son idole ,
Paroît une erreur.

Il faut à mon cœur
Un autre régime ;
Je veux de l'estime ,
J'en offre à mon tour ;
Et si cette clause
Paroît peu de chose
A qui de l'Amour
Veut suivre la loi ;
C'est beaucoup pour moi.

R E P O N S E

*De M. B***. A Madame de ***.*

ME donner pour Maître
Un brusque desir ,
C'est mal me connoître.
Mon cœur sçait choisir ,
Et non se repaître
Du premier plaisir.
Jamais du langage
Des trompeurs Amans
Je n'ai fait usage :
J'ai sans étalage
De vrais sentimens.
Mon penchant me guide :

68 MERCURE DE FRANCE.

 Votre cœur est vuide,
 Et pour le remplir,
Fussiez-vous hautaine,
Ingrate, inhumaine,
 J'ose enfin m'offrir.
Mon ame rejette
 L'espoir de sentir
Un bien qui s'achette
 Par le repentir.
Un amour frivole
N'est point mon idole.
 Mais c'est une erreur
 D'asservir un cœur
Au triste régime
D'une pure estime.
 Seule dans sa tour,
Danaé bien close,
Etoit peu de chose
 Avant son amour,
Son apothéose
 Vous fait une loi
 D'aimer comme moi.



E P I T R E

*A Mademoiselle * * *.*

L'AMOUR COMMODE.

CINQ mois entiers, Philis, que je soupire !
 Cinq mois entiers, Philis, que je desire !
 Grace à vos torts, je ne sens plus d'amour ;
 Je suis enfin insensible à mon tour.
 Quelque porté qu'on soit à la constance
 Le retour aide à la persévérance :
 Aimer en vain, c'est perdre son printemps.
 Je veux tâcher d'employer mieux mon temps,
 Sans me borner à plaire aux seules belles,
 Je vais donner mon cœur aux moins cruelles.
 C'est mon dessein : je ne suis que trop las
 De rendre hommage à d'orgueilleux appas.
 Vous adorer, & n'oser vous le dire !
 Loin de vos yeux, trembler de vous l'écrire !
 Eh ! nuit & jour j'étois dans les tourmens :
 Mais apprenez mon heureux changement.
 Le croirez-vous ? Je suis devenu sage.
 Comment cela ! Comment ! Je suis volage,
 Je vous aimai.... pour la dernière fois.
 Je vous l'ai dit : j'ai fait un autre choix.
 Dans mon Iris, ma nouvelle maîtresse,

70 MÉRURE DE FRANCE.

Brillent beauté , vivacité , jeunesse.

A parler vrai , le seul désœuvrement
Est le motif de notre attachement.

Quel sort heureux ! la triste jalousie
Ne trouble point notre riante vie ;

Et dans nos cœurs le fidèle desir
Précède & suit le volage plaisir ;

Amour , souvent les faveurs te détruisent ,
Le goût s'augmente , & les faveurs l'aiguisent.

Si , par malheur , le temps , qui finit tout ,
Portoit atteinte à ce paisible goût ,

Sans employer de reproches sévères ,
Sans recourir aux détours , aux mystères ,

Chacun de nous prompt à se dégager ,
Romproit le fil d'un lien si léger.

A se quitter il n'est point d'injustice ,
Puisque le goût est l'enfant du caprice.

L'ingratitude est de mésestimer

L'objet touchant qui nous a sçu charmer.

Du petit Dieu dont la Terre est l'empire

Libres sujets , nous goutons le délire ,

Certains qu'on doit , pour aimer prudemment ,

Ne desirer ni craindre un changement.

Par habitude il offre à ma pensée

Tous les transports de mon ardeur passée.

Pour me surprendre , amour me peinait Philis

Moins fière , en pleurs , sensible à mes mépris.

Oui , me dit-il , c'est ta Philis , c'est elle

Qui, par ma voix, se plaint & te rappelle.
 Philis t'attend pour couronner tes feux :
 Je prendrai soin de vous unir tous deux.
 Amour, je crains l'appas de ses promesses,
 Et le poison de ses douces caresses.
 A les genoux irois-je encor pleurer,
 Gémir sans cesse, & me désespérer ?
 Il est assez de maux inévitables,
 Sans, de plein gré, nous rendre misérables ;
 Si par hazard à présent vous m'aimez,
 A m'oublier vous vous appliqueriez ;
 Et votre cœur me fût-il moins contraire,
 De mes soupirs quel seroit le salaire ?
 Même rigueur ? Laissez-moi donc en paix ;
 Je vous conjure, & ne m'aimez jamais.

Ce 3 Janvier 1759. J. M. A.

LE LARCIN INUTILE.
 EPIGRAMME.

LE feu divin qu'aux Cieux déroba Prométhée ;
 Cette étincelle si vantée
 Ne fut, Iris, que la raison.
 Quelquefois elle nous éclaire ;
 Mais plus souvent nous laisse faire
 Mille choses hors de saison.
 Bien volé ne profite guère.

REFLEXIONS

DIVERSES.

I.

DORANTE aime ses chiens ; Célimène son serin : pourquoi n'aimerois-je pas les hommes ? Ils ont des vertus , ils pensent comme moi. Mais il y a des méchans ; je dois donc observer les mouvemens de tous ceux qui m'environnent , examiner les ressorts qui les ébranlent , les intérêts qui les divisent , étudier leurs systêmes , leurs goûts , leurs facultés ; enfin ne risquer aucune imprudence , aucun pas équivoque & dangereux.

II.

Ariste , vous avez sçu joindre à des talens distingués des principes de droiture & de vertu. Vous honrez votre siècle , & ce siècle vous honore. Voulez-vous mériter des sentimens plus flatteurs ? soyez homme comme nous & pour nous. Laissez-vous approcher. Prêtez-vous aux besoins de l'humanité. Vous choquez ouvertement des bienséances qui tiennent de près à des devoirs essentiels. Vous fraudez

dez des usages que l'utilité publique a consacrés ; vous passez de la haine du crime à la haine des hommes. Pour vous arracher à la société, vous vous enseveliriez volontiers dans l'horreur des forêts : vous seriez bien ingrat, Ariste ! Cette éloquence, cette raison, cet esprit philosophique qui vous élèvent au-dessus de nous, se seroient-ils développés, si vous n'aviez interrogé que des arbres & des ours ?

III.

On voit des hommes qui parlent à trente ans Jurisprudence, Histoire, Mécanique, Littérature &c. Mais ils ignorent l'origine, les progrès, les principes & les preuves de la religion. Ils se croient instruits sur ce dernier objet, parce qu'ils ont retenu quelques leçons de l'enfance qu'ils ne pouvoient entendre alors, & que depuis ils ne veulent point entendre. Leur foi ne tient à rien. Un éclair de Métaphysique les aveugle & les précipite dans l'incrédulité. Leur défection entraîne celle de plusieurs ; on ne s' imagine pas qu'avec tant de science ils puissent faire un mauvais choix. Ils seroient meilleurs s'ils ne sçavoient rien.

IV.

Il importe plus que jamais au Chrétien

D

74 **MERCURE DE FRANCE.**
de connoître les motifs de sa créance.
Les esprits-forts se multiplient tous les
jours. Quelques bluettes d'esprit , une
surface d'érudition, des dehors de sagesse,
enfin ce ton , cet air confiant qu'ils sça-
vent si bien prendre , c'en est assez pour
séduire une ame qui n'a déjà que trop de
ses passions à combattre.

V.

L'orgueil , l'imbécillité , l'amour des
plaisirs, la crainte des châtimens éternels,
voilà les sources de l'incrédulité. Adora-
teur de ses perfections , enyvré de son
excellence , l'orgueilleux ne veut pas être
confondu avec le stupide vulgaire. Il s'ou-
vre des routes inconnues , enfante des
systèmes , se fait une autre béatitude , un
autre Dieu. L'imbécille , pour se donner
un ton , jouer l'important sur la scène
du monde , adopte aveuglément les rê-
veries du Déiste. Le libertin ne s'accom-
mode pas d'une morale sévère ; il lui faut
un évangile de plaisirs. Il ne peut sou-
tenir l'idée d'un malheur infini. L'enfer
n'est donc qu'une chimère , un dogme
controuvé pour effrayer des femmes &
des enfans.

V I.

Une femme est-elle assez déraisonna-

ble pour se mêler de controverse? Croyez qu'elle l'est encore assez pour préférer le sentiment d'un fat dont elle s'amuse à celui de vingt Docteurs, même d'accord entre eux.

V I I.

Dans un cœur ouvert aux passions quel trouble ! quel désordre ! Il se répand sans cesse au dehors : il n'est plus à lui. La jouissance même irrite ses desirs ; & si ce cœur n'est échauffé, s'il n'est rempli de quelque objet, quelle inertie, quelle stupidité, quel dégoût ! Que faut-il donc pour être heureux ? Se rapprocher de sa fin, de l'Auteur de son être. Toute démarche qui ne s'y rapporte pas est violente, parce qu'elle n'est pas naturelle.

V I I I.

La modération dans les plaisirs n'est pas toujours une vertu : tel homme est en réputation de sagesse qui n'a que du flegme & de l'insensibilité.

I X.

On est vraiment sage, quand on l'est par des principes & des motifs supérieurs à l'opinion.

X.

Euristhène est ingrat ; vous avez tout

D ij

76 MERCURE DE FRANCE:

fait pour lui : il arme contre vous le crédit qu'il tient de vous seul : vous méditez'une vengeance éclatante. Accablez-le par de nouveaux bienfaits. Si la noblesse de votre procédé ne l'engage pas au repentir, il se couvre d'infamie, & vous êtes vengé.

X I.

Les loix répriment la violence, & donnent des tuteurs aux insensés ; pourquoi donc Ergaste refuse-t-il sa fille à Damon qu'elle aime, & dont elle est aimée, pour la donner au sexagénaire Lyfimon plus riche que son rival, il est vrai, mais avare, jaloux, emporté ?

X I I.

Cléante a des talens, de la facilité, mais il est frivole, superficiel ; il le sera toujours : il a des Mécènes, des imitateurs. Vrai papillon de la littérature, il voltige sans cesse, rien ne fixe sa légèreté. Il parle de tout, & n'épuise rien. Il lui faut des images saillantes, des gentillesses, de l'esprit. Mais un homme de bon sens veut du dessein, de l'intérêt, plus de sagesse que d'esprit dans la conduite d'un ouvrage, un coloris permanent, une expression pure & point entortillée ;

il veut des choses qui puissent être vues de près & longtemps.

XIII.

On paroît quelquefois sincère , & l'on n'est qu'un indiscret.

XIV.

Alidor , confondu dans la foule des laquais , servoit un grand Seigneur ; mais à force de souplesses il s'est élevé par degrés. Il commande à la troupe des valets autrefois ses égaux. Il s'est fait pour lui , pour sa famille , une maison décente & proprement arrangée. Sa table est régulièrement plus splendide que celle de son Maître. Celui-ci le sçait , mais il en rit ; il a raison. S'il s'en défaisoit , il le faudroit remplacer par un autre plus affamé. Alidor a fait sa fortune , il a placé ses enfans , ses neveux , & ne demande plus rien. Il eût craint , il y a vingt ans , d'aborder un homme un peu connu. Il craint aujourd'hui de s'oublier , s'il se montre ouvert & familier avec un homme qui n'a que du mérite. Je voudrois qu'Alidor eût assez de bon sens pour concevoir tout le ridicule du personnage qu'il a joué jusqu'à présent. Il souhaiteroit sans doute avoir été simple valet.

D iij

X V.

Je rencontre Théophile promenant dans les rues sa pesante inutilité. Je le salue profondément ; il a des titres , un rang , une fortune. Il se détourne du côté où je ne suis pas , & me cherche longtemps des yeux , comme si j'étois un atome imperceptible. Otez à cet illustre hébété sa fortune , ses distinctions , tout ce qui lui est étranger , il me verra de plus loin , & peut-être il me saluera le premier.

X V I.

Les places distinguées veulent des hommes habiles , on en convient : & l'on dit cependant que les places sont rares. Etonnante contradiction !

X V I I.

Je sçai dans une Province un mortel bienfaisant , tendre , généreux , juste , sincère , actif , modéré , d'un cœur assez bon pour se croire obligé lorsqu'il oblige , un pere du peuple , un ami de l'humanité. Il ne fait sentir sa grandeur que par la multitude de ses bienfaits. Pourquoi faut-il que de tels hommes aient si peu d'imitateurs ? On se plaît à copier les plus ridicules originaux , & souvent il en coute plus pour ressembler à ceux-ci.

XVIII.

On l'a supposé , mais il n'est point prouvé, que l'impie puisse se peindre avec le même succès que le sage. C'est un principe avoué dans la morale , que le dérèglement de la volonté affoiblit le jour de la raison. Un sçavant * Evêque a démontré depuis quelques années que l'incrédulité de l'esprit prend sa source dans la corruption du cœur.

XIX.

On avance encore que l'impie doit saisir pour se peindre avec plus de force l'instant même où son ame éprouve les sentimens qu'il veut rendre. Ce moment me paroît trop convulsif. Que peut-on penser d'un jugement formé dans l'agitation , dans le désordre ? En bonne Logique on doit s'en défier. Les traits éloquens , les coups de maître , partent du cœur. Oui , lorsque ce cœur est conduit par la raison. Mais il ne l'est point dans le cas présent. Je suppose un sauvage , un rustre qui n'a vu que des cavernes , des bois , un manoir gothique , sans décoration. Je tire cet homme de son tombeau , je le promène dans le Château de

* M. l'Evêque du Puis.

80 MERCURE DE FRANCE.

Verfailles. Seroit-il raifonnable d'exiger de lui au premier moment de fa furprife un détail exact des objets qui l'affecteroient ? Il dévore tout , il fent tout ; mais il ne fçait rien articuler. Il pourra vous dire , fi vous l'interrogez , qu'il voit des merveilles , des hommes d'une autre efpece. Il en diroit autant à l'Efcurial , au Palais du Grand-Seigneur.

XX.

Les Catulles , dit-on , les Tibulles , nos modernes Anacréons n'ont fi bien exprimé la volupté , les defirs , les impatiences , la frénésie de l'amour , qu'après en avoir éprouvé les plus vifs transports. Voici ma réponse. Virgile ne connoiffoit guères que Rome & Mantoüe , du moins il ne fut pas Soldat ; comment donc a-t-il pu rendre avec tant d'énergie & de vérité les horreurs de la guerre , l'impétuosité des guerriers , les fiéges , les combats , l'embrasement des Villes ? M. de Voltaire n'a point vû le fac de Paris , le massacre des Protestans. Desire-t-on quelque chose dans les portraits qu'il nous en a tracés ?

XXI.

Si l'impiété feule peut fe définir , &

qu'on en soit persuadé, Apôtres de la Religion, ne révélez plus la turpitude des vices ; nous en serions scandalisés.

XXII.

Un Peintre étranger ayant à représenter un François, se contenta d'étaler des étoffes à côté du portrait, pour marquer l'inconstance de la nation. L'impie est dans le cas du François ; il ne sçait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas. Il n'a point d'assiete.

EXTRAIT d'une Lettre de M. ADANSON, Drogman & Vice-Chancelier à Salonique ; écrite du 20 Juillet 1759, à M. son frere, de l'Académie Royale des Sciences.

NOTA. L'Histoire de nos jours présentera, soit dans le moral, soit dans le physique, un tableau bien effrayant ! voici encore un de ces événemens lamentables qui depuis quelques années se rassemblent comme autant de fléaux sur la surface de notre globe.

OUTRE la Peste, qui depuis plusieurs mois fait des ravages considérables dans

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

cette Ville, dont 400 maisons sont attaquées malgré la retraite des trois quarts des habitans, nous sommes encore affligés de tremblemens de terre.

Un vent furieux de Nord, des pluies extraordinaires, & des tonnerres affreux qui ont causé beaucoup de désastres, ont été les avant-coureurs du premier de ces tremblemens, qui est arrivé le 22 Juin dernier à une heure après-midi : il s'est fait sentir par une secousse des plus violentes qui a été suivie de deux autres, dans l'espace de trois heures.

Le lendemain 23 Juin, à dix heures & demie du matin, nous avons éprouvé une secousse très vive. Plusieurs autres lui ont succédé, pendant tout le reste de la journée.

Ce fléau, qui sembloit avoir cessé entièrement, a recommencé de nouveau le 23 Juillet à cinq heures trois quarts du soir par deux secousses successives si fortes que plusieurs maisons se sont écroulées, entr'autres un *camp* bâti en pierre & une muraille de la ville. La maison françoise a été beaucoup endommagée : les poutres sont sorties des murailles de plus de demi-pied. Il n'y a pas un bâtiment de la ville qui n'ait souffert.

Sur les sept heures du soir du même

jour se sont élevés des vents de Nord qui ont duré jusqu'au 6 Juillet , avec de grosses pluies.

Enfin les tremblemens de terre ont été si fréquens dans ce court intervalle , qu'au 6 Juillet au soir on en comptoit 54.

Nous autres François sommes dans la situation la plus triste , campés sous des tentes dans la cour de la maison Consulaire , exposés à des ouragans furieux , & à des torrens de pluie. La disposition du temps nous fait encore craindre des suites fâcheuses de ces tremblemens.

Au reste ce fléau paroît s'étendre sur plusieurs autres endroits. Philippolis , ville qui n'est pas bien éloignée de Salonique , selon les nouvelles qu'on nous en a données , a bien souffert de ces mêmes tremblemens : on dit que les trois quarts des maisons en ont été renversées.

Malgré l'embarras où nous jettent ces fâcheux évènements , j'ai cru devoir vous en donner des notions précises , parce que je sçai qu'ils intéressent vos recherches de Physique & d'Histoire naturelle. Je ne vous laisserai donc pas ignorer ce qui se passera de nouveau à cet égard. J'ai encore quelques autres remarques que je vous communiquerai dès que j'aurai plus de loisir.

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

Une seconde Lettre du 15 Septembre annonce la continuation de la peste & des tremblemens de terre à Salonique ; ce qui donne jusqu'alors trois mois de durée aux tremblemens de terre , & six mois à la peste.

LE mot de l'Enigme du Mercure précédent est *Exil*. Celui du Logogryphe François est *Veuve* , dans lequel , en y faisant le léger changement de l'*u* voyelle en *v* consonne , on trouve *Eve* & *Vue*. Le mot du Logogryphe Latin est *Morbus* , dans lequel en retranchant *m* , on trouve *orbus* , orphelin.

E N I G M E.

JE ne suis point la Nymphé amante de Narcisse,
Cependant quelquefois je ne suis que du son.

Je rends à la beauté le plus zélé service.

Amans , pour vous quelle leçon !

Ma récompense est un supplice.

Témoin des mystères secrets

Au coucher , au lever , sans moi point de toilette.

Faut-il mettre un ruban , monter une cornette ?

On me fait venir tout exprès.

La Bergere , & surtout la Bergere coquette ,
 Me quitte moins que sa houlette ;
 Et je la suis partout pour parer ses attraits.
 Mais chez la brune & chez la blonde ,
 Hélas , quel est le prix de tout ce que je fais !
 Les mains les plus belles du monde
 Percent mon sein de mille traits.

LOGOGYPHE.

C'EST par moi que Condé , Turenne & Catinat
 De l'Empire des lys rehaussèrent l'éclat.
 Je cache les Etats d'un Héros de la Grèce
 Connu par ses erreurs , fameux par sa sagesse ;
 Une beauté sans mœurs dont le cœur égaré
 Crut rompre impunément le nœud le plus sacré ;
 Un dépôt précieux que le Ciel nous confie ;
 Un sens du corps humain ; l'attribut de la Pie ;
 Ce que dans les Tournois portoient les combat-
 tans ;
 Un mot très-usité parmi les Commerçans ;
 Un passe-temps commun ; le synonyme à Ville ;
 Le pays de Platon , de Socrate & d'Eschyle ;
 Un grave Historien dont le style me plaît ;
 Ce qu'un Notaire écrit ; l'opposé d'inquiet ;
 Un terme équivalent à celui de barrique ;
 Un utile élément fatal à l'hydropique ;

86 MERCURE DE FRANCE.

Un ré luit ténébreux & propice aux présents
Que du Dieu deux fois né l'on reçoit tous les ans ;
Un Théâtre sanglant , où la mort assouvie
Semble ne s'occuper qu'à secourir la vie ;
Un meuble portatif ; la Déesse du mal ;
Ce que dans certains jeux devoit être un cheval ;
Les délices de Rome ; une Ville Normande ;
L'ennemi des vertus : & plus ne m'en demande ,
Cher Lecteur ; mais apprends que je suis un des
arts
Par qui Philopémen brilloit aux champs de Mars.

C H A N S O N .

DÉLICAT, discret & fidèle ,
Mon cœur est fait pour les amours.
S'il pouvoit toucher une belle
Je sens qu'il aimeroit toujours.
Vainement une autre Bergere
Se flatteroit de me charmer :
Hélas ! que n'ai-je l'art de plaire !
J'aurois si bien celui d'aimer.



Air.



*Délicat, discret et fidelle, Mon cœur est
fait pour les amours, S'il pouvoit tou =
= cher une belle Je sens qu'il l'aimeroit tou =
= jours: Vainement une autre bergere Se flatte =
= roit de me charmer, Hélas! que
n'ai-je l'art de plaire j'aurois si bien celui dai =
mer, j'aurois si bien ce . . . lui d'aimer.*

Gravé par M.^e Charpentier.

Imprimé par Tournelle.

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ŒUVRES philosophiques de M. HUME,
traduites de l'Anglois. A Amsterdam.
2 vol. in 12.

Tous les ouvrages qui portent le nom de M. Hume, sont faits pour mériter l'attention du Public. Cet Écrivain très-célèbre dans sa patrie commence à l'être parmi nous. Ses *Discours politiques* ont eu en France le succès qu'ils avoient eu en Angleterre. On a donné l'année dernière en Hollande, la traduction de ses *Discours philosophiques* dans lesquels on trouve une discussion très-fine, souvent profonde, mais quelquefois obscure, & toujours danegreuse. Il y a apparence que la traduction de ces nouvelles Œuvres philosophiques, nous vient de la même main : elles consistent en quatre Dissertations. La première nous offre une *Histoire naturelle de la Religion*. La seconde traite *des passions*. La troisième, *de la Tragédie* ;

38 MERCURE DE FRANCE.

& la quatrième de la règle du goût.

Avant que d'entrer dans aucun détail sur ces différens morceaux , je m'arrêterai un moment sur l'Epître dédicatoire qui mérite l'attention du Public , & surtout des gens de lettres. M. David Hume dédie les quatre Dissertations à un autre M. Hume son parent & son ami , & Auteur de quelques Tragédies qui ont eu du succès en Angleterre ; je vais en transcrire le commencement : j'avertis seulement que je ne me servirai pas toujours dans cet Extrait de la traduction que j'annonce ici. Je profiterai de celle qu'un homme de lettres m'a communiquée , & qui m'a paru en général plus élégante & plus claire

Voici une partie de l'Epître dédicatoire de M. Hume.

» Mon cher Monsieur , c'étoit la coutume des Anciens de ne dédier leurs
» ouvrages qu'à leurs amis & à leurs
» égaux. Une dédicace étoit un monument d'estime & d'affection , non de
» servitude & de flatterie. Elle honoroit
» la personne à qui on l'adressoit , sans
» dégrader son Auteur ; & si on y apercevoit quelque prévention , c'étoit au
» moins la prévention de l'amitié. Une
» autre sorte de liberté dont on ne trou-

» ve d'exemple que chez les Anciens ,
 » c'est cette liberté de penser qui per-
 » mettoit aux gens de lettres de différer
 » entr'eux sur des opinions abstraites ,
 » sans que leur amitié & leur estime mu-
 » tuelle en fût troublée ; l'opposition des
 » principes ne divisoit point ceux que le
 » rapport des inclinations & des mœurs
 » unissoit. La science étoit pour eux un
 » sujet de dispute , & jamais d'animosité.
 » Cicéron qui étoit Académicien adressoit
 » ses Traités philosophiques quelquefois
 » à Brutus , qui étoit Stoicien , & quel-
 » quefois à Atticus , qui étoit Epicurien.

L'Histoire naturelle de la Religion est un des systêmes des plus audacieux que l'incrédulité moderne ait osé produire. M. Hume se propose de remonter à l'origine de la Religion , & de rechercher quels sont ses principes dans la nature humaine ; il ne doute point que le spectacle de la nature ne soit une preuve très-sensible de l'existence d'un Dieu , pour tout homme éclairé qui voudra faire usage de sa raison. Mais il ne croit pas que ce motif soit entré pour beaucoup dans les idées de Religion que se sont formées les premiers Peuples : il avance pour premier principe que le polithéisme a été & a dû nécessairement être la pre-

mière de toutes les Religions, & que le théisme n'a été que le produit d'une raison plus perfectionnée, & d'une longue suite d'observations & de réflexions. Je ne suivrai point cet Écrivain dans le développement qu'il donne à ses principes, & dans les conséquences qu'il en tire. Ce seroit tendre un piège aux esprits foibles que d'exposer les paradoxes dangereux de M. Hume sans les réfuter; & pour réfuter cet ingénieux sophiste, il faudroit entrer dans des discussions plus longues & plus sérieuses que la nature & les bornes de ce Livre ne me le permettent.

On ne sçauroit trop blâmer l'abus que M. Hume fait dans cet ouvrage de ses talens & de ses lumières; mais on ne sçauroit disconvenir, qu'au milieu des opinions pernicieuses qui y sont répandues, on ne trouve des vues fines & profondes sur les Religions anciennes, sur les progrès & les variations de l'esprit humain, & sur l'influence de la superstition. L'érudition y est employée avec une sagacité singulière, & l'on ne peut pas adapter plus artificieusement les faits à la métaphysique.

On trouvera à la suite de l'Histoire naturelle de la Religion, un examen cri-

rique de cet ouvrage, que le Traducteur y a joint pour y servir d'antidote, & qui est plein de sagesse, de modération & de bonne Philosophie ; mais il me semble que l'Auteur a envisagé le système de M. Hume d'une manière trop vague & trop partielle. Il s'est moins attaché au tronc qu'aux branches ; & malgré la justesse de ses critiques, le fond du système subsiste encore.

La seconde dissertation traite de la nature des passions. M. Hume prouve que la production & le jeu des passions, sont assujettis à un mécanisme régulier qui est susceptible d'une analyse aussi exacte que les loix du mouvement, l'optique, l'hydrostatique, ou telle autre partie de la Physique.

Pour connoître la nature des passions, il les décompose, & les réduit à leurs élémens, c'est-à-dire aux idées simples & primitives dont elles sont composées. Par la structure primitive de nos organes il y a des objets qui produisent immédiatement sur nous des sensations agréables ou désagréables. Ces objets sont appelés des *biens* ou des *maux*. Il y en a d'autres qui ne nous affectent agréablement ou désagréablement que selon qu'ils sont conformes ou contraires à nos passions.

92 MERCURE DE FRANCE.

Le bien & le mal font naître différens sentimens selon le point de vue sous lequel on les envisage. La certitude ou la grande probabilité du bien ou du mal produit *la joie* ou *le chagrin* ; l'incertitude du bien ou du mal à venir fait naître *l'espérance* ou *la crainte*, selon le degré d'incertitude qui se trouve d'un côté ou de l'autre. Le bien & le mal considérés simplement & en eux-mêmes, font naître le *désir* & *l'aversion*. De toutes ces passions il n'y a que l'espérance ou la crainte dont l'examen puisse être intéressant pour nous. Ces passions étant mixtes parce qu'elles dérivent de la probabilité du bien & du mal, méritent toute notre attention. La probabilité est produite par une concurrence de hasards ou de causes contraires qui tiennent l'esprit en suspens : l'incertitude du bien ou du mal non seulement quant à son *existence*, mais encore quant à l'*espèce*, produit l'espérance ou la crainte. Si l'on vient annoncer à un pere qu'un de ses fils a été tué, le sentiment qu'il éprouve d'abord est une émotion vague & indéterminée, & ne devient une douleur fixe que lorsqu'il sçait lequel de ses enfans il a perdu.

Toutes les espèces d'incertitude ont

une connexion étroite avec la crainte, non par l'opposition des sentimens qu'elles excitent en nous, mais par les vues contraires qu'elles nous présentent. Une jeune fille n'entre pour la première fois dans le lit nuptial qu'avec un sentiment de crainte & de trouble, quoiqu'elle n'attende que du plaisir. La nouveauté d'une situation qu'elle ne connoît pas, ce mélange de desirs & de joie tiennent son ame en suspens sur le genre de sentiment auquel elle doit se fixer.

Outre ces passions qui résultent immédiatement de la recherche directe du bien, & de l'aversion du mal, il y en a d'autres d'une nature plus compliquée, & produites par plusieurs considérations : ainsi l'*orgueil* est un certain contentement de nous-mêmes occasionné par les perfections ou les avantages dont nous jouissons. L'*humilité* est un mécontentement de nous mêmes occasionné par des défauts ou des infirmités que nous apercevons en nous.

M. Hume, après avoir ainsi défini les différentes passions, analysé la nature, & pour ainsi dire la doze des idées simples qui entrent dans leur composition, cherche quelles en sont les causes efficientes. Pour procéder plus sur-

ment à l'examen de ces causes , il observe certaines propriétés de l'esprit humain qui ont la plus grande influence sur les opérations de l'ame & de l'entendement , & qui n'ont pas été assez approfondies par les Philosophes. La première de ces propriétés est l'association des idées ; c'est-à-dire , ce principe qui nous fait passer sans effort d'une idée à une autre , quelle que soit l'incertitude & la variabilité de nos pensées. Cette vicissitude est soumise à des règles ; notre esprit passe avec régularité d'un objet à un autre objet semblable , ou contigu ou produit par le premier. Lorsqu'une idée est présente à l'imagination , les idées qui tiennent à celle-là par l'un de ces trois rapports , la suivent naturellement , & s'y insinuent avec plus de facilité.

La seconde propriété que M. Hume observe dans l'esprit humain , est une semblable association des impressions ou des sentimens de l'ame. Toutes les impressions semblables sont liées ensemble , & dès que l'une paroît , les autres lui succèdent naturellement.

L'Auteur remarque ensuite que ces deux sortes d'association se réunissent souvent , & se prêtent mutuellement des forces. Lorsque les principes qui facili-

ent la succession des idées concourent avec ceux qui facilitent le passage des sentimens, leur action dirigée vers un même but donne alors une double impulsion à l'esprit.

C'est sur cette double association d'idées & de sentimens, que M. Hume a fondé toute sa théorie des passions : je ne la suivrai pas dans le développement peut-être trop métaphysique de ses idées ; le tissu de ce petit ouvrage est si serré, les transitions y sont si brusques, & le fond en est si abstrait, qu'il seroit difficile d'abrégier les idées de l'Auteur sans les obscurcir ; il n'y a pas trop de tout l'ouvrage pour les bien entendre, mais après les avoir étudiées, on sera tenté de demander quelle lumière il en résulte pour perfectionner la raison, ou apprendre à régler les passions humaines ?

M. Hume se propose, dans sa Dissertation sur la Tragédie, d'expliquer la nature du plaisir qu'on éprouve à une Tragédie. C'est un objet digne des recherches d'un Philosophe que le sentiment agréable qui naît de la terreur, de la tristesse & de la pitié, qui sont des sentimens désagréables en eux-mêmes. Plus nous sommes émus & affectés, plus une Tragédie nous enchante, & le plaisir finit

dès que le trouble cesse. M. l'Abbé Dubos dans ses réflexions critiques sur la Poësie & la Peinture, a cherché la cause de ce phénomène singulier, & en a donné une explication très-ingénieuse & très-philosophique. Il regarde comme un des premiers besoins de l'homme, celui d'avoir l'ame occupée & agitée. L'ennui qui suit bientôt l'inaction de l'ame est un état si douloureux & si insupportable, qu'il n'y a point de travaux si pénibles qu'on préfère à ce désœuvrement : les hommes ont recours aux affaires, au jeu, aux spectacles, aux exécutions, & à tout ce qui peut agiter leur ame, & la tirer hors d'elle-même. Quelque ingénieuse que cette solution paroisse à M. Hume, elle ne lui paroît pas suffisante pour répondre à toutes les difficultés ; car il est certain que le même objet funeste qui nous plaît dans une Tragédie, nous affecteroit très-douloureusement s'il se présentoit à nous en réalité : cependant ce seroit alors qu'il seroit plus propre à tirer notre ame de la langueur & de l'inaction. M. de Fontenelle, qui paroît avoir senti cette difficulté, a cherché à la résoudre, en ajoutant quelque chose à la théorie de l'Abbé Dubos.

» Le plaisir & la douleur », dit-il dans
ses

Les Réflexions sur la Poétique, §. xxxvi,
 » qui sont deux sentimens si différens,
 » ne différent pas beaucoup dans leur
 » cause. Il paroît par l'exemple du cha-
 » touillement, que le mouvement du
 » plaisir poussé un peu trop loin, devient
 » douleur, & que le mouvement de la
 » douleur un peu modéré, devient plaisir.
 » De là vient encore qu'il y a une tristesse
 » douce & agréable; c'est une douleur affoi-
 » blie & diminuée. Le cœur aime naturel-
 » lement à être remué; ainsi les objets
 » tristes lui conviennent, & même les
 » objets douloureux, pourvu que quel-
 » que chose les adoucisse. Il est certain
 » qu'au Théâtre la représentation fait
 » presque l'effet de la réalité; mais enfin
 » elle ne le fait pas entièrement: quel-
 » qu'entraîné que l'on soit par la force
 » du spectacle, quelque empire que l'ima-
 » gination & les sens prennent sur la rai-
 » son, il reste toujours au fond de l'es-
 » prit je ne sai quelle idée de la fausseté
 » de ce qu'on voit. Cette idée, quoique
 » foible & enveloppée, suffit pour dimi-
 » nuer la douleur de voir souffrir quel-
 » qu'un que l'on aime, & pour réduire
 » cette douleur au degré où elle com-
 » mence à se changer en plaisir. On
 » pleure les malheurs d'un héros à qui

E

» l'on s'est affectonné, & dans le même
 » moment on s'en console, parce qu'on
 » sçait que c'est une fiction; & c'est juste-
 » ment de ce mélange de sentimens que
 » se compose une douleur agréable, &
 » des larmes qui font plaisir. De plus,
 » comme cette affliction, qui est causée
 » par l'impression des objets sensibles &
 » extérieurs, est plus forte que la consola-
 » tion, qui ne part que d'une réflexion
 » intérieure, ce sont les effets & les mar-
 » ques de la douleur qui doivent domi-
 » ner dans ce composé. »

Cette explication répand un nouveau
 degré de lumière sur la question; mais
 elle ne satisfait pas encore à toutes les
 objections : il n'y a rien de si éloquent
 que les peroraisons de Cicéron, & jamais
 cet Orateur n'a été plus applaudi que lors-
 qu'il faisoit couler des larmes des yeux de
 ses Juges & de ses Auditeurs. La descrip-
 tion pathétique du massacre des Capitai-
 nes de Sicile, ordonné par Verrès, est
 un chef-d'œuvre en ce genre : mais peut-
 on croire que quelqu'un eût pris plaisir à
 être témoin de cette horrible scène ? On
 ne peut pas dire que l'horreur du tableau
 fût adoucie par la fiction; car les Audi-
 teurs étoient convaincus de la réalité de
 chaque circonstance. Qu'est-ce qui fai-
 soit donc naître ainsi un plaisir du sein

même de la peine, & un plaisir qui conserve tous les traits extérieurs de la plus vive douleur ?

M. Hume attribue cet effet extraordinaire aux charmes de l'éloquence même ; le génie qui peint les objets d'une manière si animée, l'art qui rassemble toutes les circonstances pathétiques, & le jugement qui les dispose ; enfin l'emploi de ces talens sublimes, joint à la force de l'expression & à l'harmonie des nombres oratoires, porte le plaisir dans l'ame des Auditeurs, & y excite les mouvemens les plus délicieux. Non seulement l'effet des sentimens tristes est détruit par l'action d'un sentiment plus fort, mais encore ces sentimens deviennent agréables, & augmentent le plaisir que l'éloquence produit en nous. Le sentiment du beau donne une nouvelle direction aux mouvemens de la terreur, de la pitié & de l'indignation. Comme il est le sentiment dominant, il s'empare de toute la capacité de l'ame, & change toutes les autres affections en sa propre nature, ou du moins leur en donne une teinture assez forte pour changer la leur. L'ame étant tout-à-la-fois transportée par la passion, & charmée par l'éloquence, n'éprouve plus qu'une impression générale du plaisir

600 MERCURE DE FRANCE.

le plus vif. Le même principe peut s'appliquer à la Tragédie, & l'on peut ajouter que la Tragédie est une imitation, & que l'imitation est toujours agréable par elle-même. Cette circonstance sert encore à adoucir les mouvemens violens des passions, & à convertir l'impression totale en un sentiment doux & uniforme.

M. Hume, pour confirmer sa théorie, rapporte plusieurs exemples qui prouvent que les passions subordonnées se confondent dans la passion dominante, & augmentent sa force, quoiqu'elles soient d'une nature différente, & souvent même contraire.

Peut-il y avoir des principes universels & invariables pour juger du beau dans tous les genres? Peut-il y avoir enfin une règle de goût pour tous les Peuples & pour tous les hommes? C'est ce que M. Hume discute dans sa dernière Dissertation, & il prétend que les objets du goût peuvent se réduire à des principes constants & appréciables. Il y a, selon cet Ecrivain, des formes ou des qualités particulières qui par leur nature sont faites pour plaire ou pour déplaire, lorsqu'elles ne produisent pas leur effet; cela vient de quelque défaut apparent dans l'organe qui en reçoit l'impression. Un homme

qui a la fièvre ne s'en rapportera pas à son goût pour juger des saveurs, & celui qui a la jaunisse ne prétendra pas au droit de décider des couleurs. Il y a pour tous les êtres un état de santé & un état de maladie, & ce n'est que dans le premier que l'on doit chercher les véritables principes du goût & du sentiment. L'idée de la beauté parfaite & universelle résulte de l'uniformité de sentimens parmi les hommes, dont les organes sont en bon état: de même que l'apparence sous laquelle les objets frappent au grand jour les yeux d'un homme dont la vue est saine, est ce qu'on appelle leur véritable couleur, quoique l'on sçache bien que les couleurs ne soient que des phénomènes des sens. Mais il se rencontre souvent dans nos organes intérieurs des défauts qui dérangent ou affoiblissent l'action de ces principes généraux, desquels dépend le sentiment de la beauté ou de la difformité. Quoiqu'il y ait des objets naturellement faits pour nous donner du plaisir, il ne faut pas croire que ce plaisir sera également senti par tous les individus. Il y a des incidens & des situations particulières qui présentent les objets sous un faux jour, & les empêchent de porter

502 MERCURE DE FRANCE:
à l'imagination le sentiment & la perception qui devroient en résulter.

Tels sont les principes de M. Hume sur cet objet; il faut en suivre les développemens dans l'ouvrage même, qui ne m'a paru ni lumineux ni agréable, quoique M. Hume mette partout de la finesse, de l'esprit & de la philosophie. On le trouvera très-inférieur dans ses morceaux de pure littérature, à ce qu'il s'est montré dans ceux de politique & de morale: & en général les Anglois paroissent encore très-peu avancés dans la critique en matière de goût.

INTRODUCTION à l'Histoire générale & politique de l'Univers, où l'on voit l'origine, les révolutions & la situation présente des différens Etats de l'Europe, de l'Afrique & de l'Amérique, commencée par le Baron de Pufendorff: Nouvelle édition considérablement augmentée, par M. de Grace. Tomes VII & VIII in-4°, de plus de 700 pages chacun. A Paris, chez Grangé, grand'salle du Palais, Mérigot, Hochereau, Robustel, quai des Augustins, 1759.

CES deux Volumes, qui terminent tout

Pouvrage , contiennent l'Histoire de Macédoine , celles des Royaumes de Syrie , d'Arménie , de Pont , de Cappadoce , de Pergame , de Bithynie , de Carie , de Thrace , du Bosphore Cimmérien , d'Épire , de l'Empire de Constantinople , des différens Peuples Tartares , de l'Histoire des Croisades , de l'Empire des Khalifs , de l'Empire Ottoman , des Sophis de Perse , des Grands Mogols , de la Côte de Malabar , de Golconde , de Pégu , de Siam , de Tonquin , de la Cochinchine , de la Chine , du Japon , de l'Afrique , & de ses différens Pays ; enfin de l'Amérique , dans laquelle on a donné les mœurs de ses anciens habitans , ainsi que celles des autres Peuples nommés ci-dessus.

On sçait que dans le sixième Volume de ce bel ouvrage M. de Grace a traité de la Religion des Grecs. Voici une Lettre qu'il a écrite à ce sujet , & dans laquelle il donne un précis de son nouveau système. Je me propose de donner dans la suite une idée plus étendue de ce corps d'Histoire universelle.



LETTRE de M. de GRACE à M.^{me} C***,
sur le système religieux des Grecs.

MADAME,

Le goût particulier que vous avez pour ce qu'on appelle *Histoire Poétique*, vous a fait bien vite remarquer dans les diverses annonces un *nouveau Dictionnaire Poétique*, par M. B.*** *Maître-ès-Arts en l'Université de Paris*, chez Saugrain & Savoye *Libraires à Paris*; volume in-8.^o. 1759. Vous me demandez si l'Auteur nous présente dans cet ouvrage quelque nouveau moyen d'expliquer la Fable. Pour satisfaire votre curiosité, je vous répondrai que ce Dictionnaire, considérablement plus étendu que celui de M. Chompré, & moindre que celui de M. l'Abbé de Claustre, présente le même système que vous avez lû tant de fois dans nos Mythologies modernes. C'est l'Evhémérisme tout pur; les anciens Dieux ne sont que des héros déifiés; les Divinités sont partagées comme dans les autres Mythologies en Dieux du Ciel, de la Terre, des Eaux & des Enfers: en

un mot , ce sont toujours les mêmes histoires rebattues suivant ce qu'on appelle le système reçu. C'est tout ce que je puis vous dire sur cet ouvrage , qui sera très-suffisant pour ceux qui s'obstineront à suivre les idées de nos Mythologues modernes.

Vous êtes impatiente , dites-vous , de retourner à Paris pour lire le sixième volume de mon *Introduction à l'Histoire Universelle, in-4°*, où j'ai traité à fond & d'une manière tout opposée l'Histoire de la Religion des Grecs. Je puis satisfaire votre impatience en vous envoyant dans cette lettre le précis de ce nouveau système, que j'ai puisé dans les écrits de quelques Sçavans du premier ordre.

Vous sçavez qu'il y a déjà eu bien des opinions sur cette matiere, & vous m'avez avoué qu'aucune ne vous avoit satisfaite. Je desire que celle que je vous présente obtienne votre suffrage. Vous verrez que je cherche à battre en ruine le système de ceux qui croient que les anciens Dieux de la Grèce étoient des hommes , ou qui s'imaginent trouver dans la Mythologie Grecque l'Histoire défigurée de l'Ancien Testament. Je ne me suis point amusé à réfuter les idées de D. Perneti , qui a voulu trouver le *grand-œuvre* voilé sous

E v

les allégories de la Fable. Ce système déjà ancien, qu'il a voulu renouveler, n'a trouvé aucun partisan.

Je commencerai, Madame, par vous exposer les raisons qui ont empêché de donner jusqu'à présent une bonne Mythologie ; je veux dire, une explication, au moins vraisemblable, du système religieux des Anciens.

Pour donner une véritable explication de la Mythologie, il faut avoir soin 1.^o de ne pas confondre la Religion des Grecs avec celle des Romains. La première a un système suivi, & la seconde ne paroît en avoir aucun, les Romains ayant indifféremment adopté le culte de toutes sortes de Divinités, & ayant reconnu des Génies qui présidoient à tous les êtres de raison, comme la maladie, la fièvre, la fureur, la jalousie &c. Les Grecs au contraire ne connoissoient point ces sortes de Divinités. Je dois cependant ajouter que la Religion primitive des Romains étoit tirée de celle des Etrusques, mais qu'elle n'avoit conservé sa pureté que dans le Collège des Pontifes.

2.^o Il ne faut pas confondre le premier système religieux des Grecs avec les imaginations postérieures des Poètes qui l'ont entièrement défiguré en surchar-

geant de fictions extravagantes la légende de chaque Divinité.

3.° On doit regarder l'Evhémérisme comme un système absolument faux ; je veux dire , qu'il ne faut pas croire avec nos Mytologues modernes, que les Dieux des Grecs ont été des hommes qu'on a divinifiés dans la suite.

Comme on n'a point encore fait ces sortes de distinctions , il n'est pas étonnant qu'on ne soit pas venu à bout de donner de bonnes Mythologies & d'expliquer les mystères cachés sous tant d'allégories. La division qu'on fait aujourd'hui des Divinités en quatre classes, savoir, en Dieux du Ciel, en Dieux de la Terre, en Dieux des Eaux, & en Dieux des Enfers, est totalement opposée au véritable système religieux des Grecs, & ne peut avoir lieu tout au plus que pour les Divinités Romaines. C'est en suivant la Théogonie d'Hésiode qu'on parviendra à jeter quelque jour sur une matière qui est encore enveloppée des plus épaisses ténèbres. La première Religion des Grecs n'étoit point encore altérée de son temps comme elle le fut dans la suite, & c'est sur ses ouvrages que nous devons fonder nos principes.

Les Grecs, dit Strabon, étoient dans

E vj

108 MERCURE DE FRANCE.

L'usage de proposer, sous l'enveloppe des fables & des allégories, les idées qu'ils avoient non seulement sur la Physique & sur les autres objets relatifs à la Nature & à la Philosophie, mais encore sur les faits de leur ancienne Histoire. Ce passage indique une différence essentielle entre les diverses espèces de fictions qui formoient le corps de la Fable. Il en résulte donc, que *les unes avoient rapport à la Physique générale ; que les autres exprimoient des idées métaphysiques par des images sensibles ; que plusieurs enfin conservoient quelques traces des premières traditions.*

Les fictions de cete troisième Classe sont les seules historiques, & ce sont les seules qu'il soit permis à la saine critique de lier avec les faits connus des temps postérieurs.

Pour venir à bout de développer les mystères de l'ancienne Religion Grecque, il paroît naturel de distinguer trois points essentiels.

1.^o Un fonds théologique relatif à une Cosmogonie religieuse, qui, sous de bizarres allégories, renfermoit une espèce de système sur l'origine du Monde, sur la matière, sur les différens ordres d'Intelligences qui avoient donné l'être & la

forme à l'Univers ; systême emprunté de l'Egypte ou de la Phénicie , mais défiguré par les additions des Poëtes Grecs , qui n'avoient pour lors qu'une connoissance imparfaite de la Physique.

2.° L'histoire de l'établissement des Dieux étrangers dans la Grece ; Histoire traduite en fables , dont les Auteurs prétendirent représenter en style figuré les facilités & les obstacles qu'avoient rencontré les Ministres des nouveaux Dieux , & donner leurs fictions pour des aventures arrivées aux Dieux mêmes.

3.° Une description allégorique des arts & des usages utiles , portés dans la Grece par les Ministres & les Propagateurs de ces nouveaux cultes , & qui se trouvoient en quelque façon liés avec ces cultes mêmes. Tels étoient l'art de fondre & de travailler les métaux , de tisser les étoffes , d'élever des troupeaux , de cultiver l'olivier , de tailler la vigne , de faire du vin &c. Comme les arts s'introduisirent dans la Grèce avec le culte des Dieux étrangers ; ces mêmes Dieux en furent regardés comme les inventeurs. Cérès devint la Déesse de l'agriculture parce que le vaisseau qui porta son culte dans l'Attique , y porta aussi du bled &

des laboureurs. Il en fut de même des autres Divinités.

On doit donc ramener à ces trois points tout ce qui se passoit dans les différens mystères, particuliers à certains temples fameux, où l'ancienne religion avoit à l'abri du secret préservé la simplicité primitive du mélange contagieux des idées populaires. Il faut aussi y rapporter tous les détails qui se lisent dans les anciens Poètes, je veux dire, Hésiode & Homère ; car ceux qui sont venus depuis, ont ajouté beaucoup de fables qu'on ne peut lier ni avec la tradition primordiale, ni avec les dogmes fondamentaux.

Le système de la religion a changé plusieurs fois dans la Grèce. Le culte des anciennes Divinités y fut comme aboli pour faire place à celui des nouveaux Dieux. L'histoire de ces changemens présentée sous des allégories, & chargée de circonstances poétiques, prit insensiblement la forme d'une histoire des Dieux eux-mêmes, considérés comme des Rois, ou comme des peronnages réels qui se seroient enlevé tour-à-tour l'Empire de l'Univers. Ce sentiment se trouve appuyé par un passage d'Hérodote. Cet Historien,

en nous assurant que les ouvrages attribués à des Poëtes plus anciens qu'Hésiode & Homere ont été composés dans des siècles postérieurs, établit un principe qui peut donner le dénouement d'une partie des difficultés qu'on rencontre dans l'histoire de la religion Grecque; c'est que le culte des différentes Divinités ne s'étant pas établi dans un seul & même temps chez les Grecs, on a pris dans la suite les diverses époques de ces établissemens successifs pour celles de la naissance de ces Divinités mêmes. En suivant un principe si naturel, qui fait tomber tout le merveilleux de la fable, la naissance des Dieux dans la Grece, & les combats qu'ils eurent à soutenir contre les Géans, ou même contre quelques Divinités, s'expliquera facilement par les obstacles que leurs Prêtres rencontrèrent en voulant les faire reconnoître aux dépens d'un autre Dieu.

Quelques détails dans lesquels je vais entrer acheveront de développer ce système, & convaincra peut-être que l'opinion d'Evhémère * est insoutenable &

* On ignore quelle étoit la véritable Patrie de ce Poëte Grec, mais on sçait qu'il vivoit sous Cassandre, Roi de Macédoine, qui étoit monté sur

TRIZ MERCURE DE FRANCE!

contraire aux vérités historiques.

On sçait que les anciens habitans de la Grèce étoient des sauvages qui vivoient sans aucune forme de gouvernement, & sans nulle société entr'eux. Ils avoient un système religieux, & ils reconnoissoient des Dieux Auteurs de l'arrangement des parties de l'Univers, & qui veilloient pour en maintenir l'ordre; mais ils ne les distinguoient par aucun nom, ni par aucun titre. Ils les invoquoient tous ensemble, & leur présentoient indistinctement toutes sortes d'offrandes. Ils n'avoient alors ni Temples ni Statues. L'arrivée des Colonies Egyptiennes & Phéniciennes fit changer la face de la Grèce, & les Sauvages civilisés par les Egyptiens & les Phéniciens, adoptèrent le culte des Divinités que ces aventuriers apportèrent avec eux.

Ces Colonies étrangères étoient au nombre de quatre, sçavoir,

Celle d'Inachus, qui arriva dans la Grèce l'an 1968, avant J. C.

le trône environ 300 ans avant J. C. Evhémère fut traité d'impie, ou plutôt d'athée, parce qu'il avoit osé publier que les Dieux honorés par les Grecs, avoient été autrefois des hommes, & que dans ses voyages il avoit trouvé le tombeau de Jupiter.

Celle de Cécrops , l'an 1655.

Celle de Cadmus , l'an 1592.

Et celle de Danaüs , l'an 1586.

La Colonie de Cadmus est la seule Phénicienne, & les trois autres sont Egyptiennes. Ainsi le plus grand nombre des Divinités Grecques , tire son origine de l'Egypte. Les Colonies qui policèrent les Grecs , étoient composées de Marchands , de Pirates, de Matelots , de Soldats, qui n'avoient eux-mêmes que des idées fausses & confuses de la religion de leur pays, & qui par conséquent n'étoient pas en état de dévoiler aux Grecs les véritables mystères du système religieux des Egyptiens.

Toutes ces Divinités ainsi transplantées perdirent non seulement le rang qu'elles avoient en Egypte, mais (a) elles changèrent encore de nom , & les Grecs leur en donnèrent dans leur langue conformément à l'idée qu'ils avoient conçue de la Divinité qu'on leur présentoit. (b) Chaque

(a) Pan , un des anciens Dieux d'Egypte, & un des huit qui formoient la première Classe , étoit un des derniers dans la Grèce, parce que son culte y avoit été apporté très tard.

(b) La Langue Grecque étoit dès le temps de Platon si différente de ce qu'elle avoit été bien avant lui , que ce Philosophe n'a pu nous donner une juste explication des noms de chaque Divinité ancienne.

114 MERCURE DE FRANCE.

Colonie apporta les Dieux pour lesquels elle avoit une plus grande vénération , & fit tous ses efforts pour les faire recevoir. Les nouveaux Dieux ne purent s'établir qu'en chassant les anciens , & ces révolutions occasionnèrent , comme je l'ai déjà dit , des changemens dans le système religieux des Grecs. Elles fournirent en même-temps matière aux Poëtes d'exercer leur génie , & de là naquirent les premières fables sur les Divinités.

Hésiode rassembla toutes les différentes traditions & forma un tout de tant de parties si diversifiées. Il en fit comme une Somme Théologique , où le véritable système religieux étoit renfermé. L'ordre généalogique qu'il adopte prouve que son dessein étoit de conserver l'ordre dans lequel s'introduisit le culte de chaque Divinité , & de donner l'histoire des révolutions que la Religion avoit déjà essuyées. On y voit clairement trois régnes des Dieux absolument distingués ; celui d'Ouranos ou du Ciel ; celui de Chronos ou Saturne ; & celui de Jupiter. Cette idée des trois régnes successifs est développée dans les *Euménides* & dans le *Prométhée* d'Eschyle.

Ces trois différens régnes ne signifient

autre chose, sinon que le culte du Ciel fut aboli par celui de Saturne, & que ce dernier disparut lorsqu'Hercule força par les armes les Grecs à recevoir le culte de Jupiter. Hésiode, pour s'accommoder à la manière de penser des hommes, imagina que Saturne avoit blessé le Ciel pour s'emparer de la souveraine autorité. Il feignit de même que Jupiter avoit détrôné Saturne, parce que les Grecs en adoptant le culte de Jupiter abandonnerent celui de Saturne.

Tout est allégorique dans la Théogonie d'Hésiode. Il la commence par la description de la formation de l'Univers, suivant les idées qu'on avoit alors. On y apperçoit aisément que les connoissances physiques des Grecs étoient très-imparfaites, puisqu'Hésiode n'avoit point parlé d'un premier principe intelligent, distingué de l'Univers sensible.

» Le Chaos, (dit Hésiode, en substance, dans sa Théogonie,) » fut avant toutes choses, ensuite la Terre, le ténébreux Tartare, & l'Amour. Du Chaos vinrent l'Erebe & la Nuit; de ceux-ci, l'Ether & le Jour.

» La nuit enfanta d'elle-même l'odieux Destin, la Parque noire, la Mort, le Sommeil, les Songes, Momus, la Mi-

116 MERCURE DE FRANCE

» fere, les Hespérides, Nemesis, la Frau-
» de, la Vieillesse, la Discorde &c.

» La Terre seule enfanta le Ciel égal
» à elle-même, pour la couvrir de toutes
» parts, les Montagnes & le Pont, ou
» la grande Mer.

» La Terre s'allia ensuite avec le Ciel
» & avec le Pont, & elle en eut un grand
» nombre d'enfans, sçavoir, l'Océan &
» Téthys, de qui naquirent Dioné, Méris,
» Styx, les Rivieres & les Fontaines.

» Cæus & Phébé, de qui vinrent La-
» tone & Astérie.

» Hypérion & Theïa, dont l'alliance
» produisit le Soleil, la Lune & l'Aurore.

» Japer pere d'Atlas, de Menætius, de
» Prométhée & d'Epiméthée.

» De l'alliance du Ciel & de la Terre
» naquirent encore Rhéa, Thémis, &
» Ménomofine. Saturne vint après eux,
» & ensuite les Cyclopes & les Héca-
» tonchires: ces derniers étoient Cot-
» tus, Briarée, & Guygès. Ils avoient cha-
» cun cinquante têtes & cent bras: le Ciel
» ne put en supporter la vue, & les cacha
» dans les sombres demeures de la terre.

» Celle-ci, indignée de les voir traiter
» ainsi, forgera une faux d'acier, & pro-
» posa à ses autres enfans de la venger:
» Saturne fut le seul qui osa l'entrepren-

» dre : il surprit le Ciel pendant la nuit, &
 » le blessa. D'une partie de son sang na-
 »quirent les Géans, les Furies ; & l'autre
 » étant jettée dans la Mer, donna naissan-
 » ce à Vénus.

» Le Ciel privé de sa souveraineté fit
 » des reproches à tous ses enfans & les ap-
 » pella Titans, parce qu'ils avoient ap-
 » prouvé la vengeance que la Terre avoit
 » excercée sur lui. Il leur prédit qu'ils s'en
 » repentiroient un jour.

» Saturne épousa Rhéa sa sœur, & en
 » eut Vesta, Cérés, Junon, Pluton, Nep-
 » tune & Jupiter. Saturne dévora tous ses
 » enfans dans la crainte qu'un d'entr'eux
 » ne le détrônât. La Terre le surprit un
 » jour, & le força de rendre ses enfans
 » avec la pierre qu'il avoit avalée à la
 » place de Jupiter, que Rhéa avoit fait
 » élever secrettement dans l'Isle de Crete.

» Jupiter devint Souverain de l'Univers
 » après la victoire qu'il remporta sur
 » Saturne, Les Cyclopes furent les pre-
 » miers qui se fournirent à lui, & ils lui
 » firent présent du tonnerre : ses autres
 » oncles lui déclarerent la guerre, & elle
 » ne fut terminée à l'avantage de Jupiter
 » que par la valeur des Hécatonchires
 » que le Dieu avoit délivrés de leur pri-
 » son.

118 MERCURE DE FRANCE.

» Jupiter époufa d'abord Métis , la plus
» ſçavante des Divinités , & la renferma
» au-dedans de lui-même lorsqu'il s'ap-
» perçut qu'elle étoit groſſe de Minerve :
» Il prit enfuite pour femmes Thémis , qui
» enfanta les Heures ; Eurynome fille de
» l'Océan mere des trois Graces ; Cérés ,
» dont il eut Proſerpine ; Menemoſyne
» qui le fit pere des Muſes ; Latone qui
» lui donna Apollon & Diane ; enfin
» Junon mere d'Hébé , de Mars , d'Ili-
» thye & de Vulcain. »

Tel eſt le précis d'une partie de la
Théogonie d'Héſiode. Je ne me ſuis atta-
ché qu'à ces endroits parce qu'ils me
paroiffent ſuffiſans pour appuyer mon
ſyſtème , & pour faire voir que nos My-
thologues modernes ont tort de s'écarter
d'une route qu'Héſiode leur a tracée :
ce ſont toutes ces différentes généalogies
qu'il faut ſuivre en cherchant à dévelop-
per le Myſtère caché ſous chaque allégo-
rie , à diſtinguer le Phyſique , le Méta-
phyſique & l'Hiſtorique , & ne confondant
pas ce premier ſyſtème avec les folles
imaginations des Poètes , qui ſont venus
depuis Héſiode & Homere. Le Jupiter
d'Héſiode a toutes les qualités d'un être
ſuprême , qualités déſignées par ſes fem-
mes & ſes enfans , qui ſont encore con-

noître d'une manière allégorique les opérations de la Providence à l'égard des hommes. Le Jupiter des autres Poëtes a tous les vices des mortels, & ne ressemble nullement à celui que les premiers Grecs regardèrent comme le Souverain des Dieux.

Suivons Hésiode dans quelques points de sa Théogonie, & essayons de déchirer le voile qui nous dérobe de si profonds mystères.

Le Poëte commence par une description allégorique de la formation de l'Univers, suivant les idées qu'on avoit de son temps. Le Chaos renfermoit toutes les substances, & à le considérer dans sa totalité, ce n'étoit ni esprit, ni matière, ni forme substancielle, mais c'étoit l'assemblage confus de tous les êtres, qui ayant d'abord existé ensemble, se développerent successivement, & se séparèrent les uns des autres pour former l'arrangement de l'Univers dans l'ordre corporel & spirituel : l'existence de la *Terre* & de l'*Amour* fait cesser le Cahos dans Hésiode, & ces deux Etres sont le principe de toutes choses ; la Terre est toute la matière, car c'est elle, suivant le même Poëte, qui produit le Ciel, la Mer & les Montagnes ; ce développement ne

peut se faire que par une puissance motrice, & cette puissance est l'Amour, c'est-à-dire cette chaleur qui excite la fermentation, principe du développement. Cette fermentation foible dans son origine, ne produit d'abord que des Intelligences sombres, tels que sont les enfans de la Nuit; mais aussitôt que la lumière eut commencé à éclairer le monde, l'amour d'Océan & de Thétis fit éclore d'autres Intelligences, qui, selon l'expression d'Hésiode, contribuerent à élever les hommes; & les amours de Jupiter en produisant les Heures, les Graces, Minerve &c. achevèrent de conduire à la perfection l'*Esprit* ou l'*Amour* qui avoit donné le mouvement à la matière.

Le Tartare, qui existe en même temps que la *Terre* & l'*Amour*, n'est autre chose que la masse, pour ainsi dire, des ténèbres qui étoient à l'extrémité de la terre, suivant l'opinion des Grecs, du temps d'Hésiode. L'extrémité de la terre selon eux étoit l'extrémité occidentale de l'Europe & de l'Afrique; & c'est ce qu'on peut aisément conjecturer par la description qu'Hésiode fait du Tartare, & par les différentes fictions imaginées sur Atlas & les Hespérides. Atlas dans Hésiode n'est autre chose que cette montagne

tagne élevée dans la Mauritanie, & qui s'étend jusqu'à l'Océan. Par ce nom il faut entendre avec les anciens Grecs les mers qui bordent les terres, car ils désignoient la grande mer par le nom de Pont. Comme ils s'imaginoient que le Soleil se couchoit vers le mont Atlas, ils feignirent qu'Atlas soutenoit le Ciel vis-à-vis du lieu où le Jour & la Nuit se rencontroient.

Hésiode, en plaçant le jardin des Hespérides au-delà de l'Océan, a voulu dire que l'Océan le séparoit du continent; & comme il ajoute que les Hespérides sont immortelles, on conçoit aisément qu'il a dessein de parler de quelques Isles voisines. Leur situation vis-à-vis le mont Atlas nous détermine à croire que le Poëte vouloit faire mention des Canaries. Les Hespérides ne sont Filles de la Nuit que parce qu'elles sont dans cette partie du monde où la Nuit, selon Hésiode, avoit son palais. Hésiode nous apprend que la Terre seule enfanta le Ciel égal à elle-même. Le Poëte a voulu faire entendre par cette fiction que le Ciel ne couvroit que l'espace de terre dont on avoit alors connoissance, & qu'il y avoit aux extrémités de l'un & de l'autre une profondeur

immense qui étoit un lieu de ténèbres & d'horreur.

Après ces différentes productions, le Poëte abandonne l'histoire de la Nature & passe à la description allégorique des deux premières Religions de la Grèce, qui y subsistoient avant que les Peuples de ce Pays eussent admis le culte de Jupiter, & celui d'un grand nombre de Divinités étrangères. Par cette raison il représente le Ciel & la Terre comme les deux premiers Souverains du Monde. Il leur fait contracter alliance pour joindre l'histoire de la Création du Monde à celle de la Religion Grecque, & donner allégoriquement l'histoire des divers établissemens de chaque Divinité.

La révolte de Saturne & le traitement qu'il fait au Ciel son pere, ne sont autre chose que l'histoire d'une révolution arrivée dans le culte religieux. Pour dépouiller le Ciel de sa souveraineté, il fallut lui ôter sa force; & comme l'imagination seule avoit produit les enfans du Ciel, on ne put se dispenser de faire rentrer dans le néant ceux d'entr'eux dont les autels étoient abandonnés. Le culte de Saturne étant devenu le plus célèbre, il ne fut pas difficile de feindre

DECEMBRE. 1759. 123
que lui seul s'étoit chargé de priver son
pere de l'empire du monde. Ainsi tout
indique ici une nouvelle Religion qui
subsista jusqu'à celle de Jupiter.

Hérodote nous apprend que le culte
de Saturne, qui avoit été apporté d'E-
gypte dans la Grèce, ne s'établit pas sans
opposition, & qu'il n'y fut reçu qu'après
que l'Oracle de Dodone eut déclaré
qu'on pouvoit admettre les Dieux étran-
gers. Ce passage est une nouvelle preuve
que la révolte de Saturne contre son
pere ne peut signifier que la levée des
obstacles qui s'opposoient à l'établisse-
ment de son culte, & l'abolition de la
première Religion. Cette première Reli-
gion n'étoit autre chose que le culte
rendu par les premiers Grecs aux Dieux
sans nom, & désignés en général par le
Ciel & par ses enfans.

Le culte de Saturne ne subsista pas
longtemps dans la Grèce, & à peine ce
Dieu y conserva-t-il quelques vieux au-
tels, sur lesquels il ne paroît pas même
qu'on lui eût offert des sacrifices. Il n'y
avoit qu'à Olympie où l'on trouvoit en-
core quelques vestiges de son culte. Hé-
siodé relègue Saturne dans le Tartare,
pour marquer que son culte fut entiere-

224 MERCURE DE FRANCE.

ment oublié. Les Poëtes postérieurs inventèrent la fable de la retraite de ce Dieu en Italie, parce que son culte y fut reçu après que les Grecs l'eurent abandonné.

Hésiode, avant que de passer à l'histoire de la troisième Religion, avoit préparé cette révolution par le récit de quelques événemens qui pouvoient la produire. Le Ciel est détrôné, parce que la terre est irritée du traitement qu'il a fait à plusieurs de ses enfans. Le ressentiment de la Déesse est juste, cependant Saturne ne devoit pas servir sa vengeance. Il ne le fit, dit le Poëte, que parce qu'il avoit toujours haï son pere. On a imaginé cette haine pour expliquer le tort que le culte de Saturne fit à celui des premiers Dieux de la Grèce lorsque le sien fut introduit dans quelques villes de ce Pays. On ne voulut pas donner la même idée de l'avenement de Jupiter au trône. Comme il ne devoit y avoir rien que de juste dans la conduite d'un Dieu à qui on donnoit la sagesse en partage & la justice pour compagnie, il falloit préparer d'une autre manière la nouvelle révolution. Cette idée déterminâ le Poëte à représenter Saturne comme un mauvais

pere qui dévorait ses enfans *, & à imaginer que Rhéa éleva en cachette le petit Jupiter. La Terre irritée ne peut souffrir que Saturne régné plus longtemps ; elle le surprend & le livre à Jupiter, qui en l'obligeant à rendre les enfans qu'il avoit dévorés, leur donne comme une nouvelle naissance, & devient ainsi leur aîné. Ce n'est pas lui qui détrône Saturne, c'est la Terre, & lorsque Saturne est détrôné, la souveraine puissance appartient de droit à Jupiter. Neptune & Pluton sont regardés comme ses freres, parce que leur culte fut admis avec le sien.

La guerre que les Titans firent pendant dix ans à Jupiter, désigne d'une manière bien claire que l'ancienne Religion se maintint encore longtemps en divers cantons de la Grèce, & que ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on vint à bout d'introduire la nouvelle. Enfin les Titans sont précipités dans le Tartare ; c'est-à-dire, qu'il ne resta plus de Dieux de la première Religion, mais on en

* Cette fiction peut encore s'expliquer ainsi : lorsque le culte de Saturne fut en vigueur, celui des autres Divinités qu'on avoit reçues avec lui fut abandonné, à l'exception du culte de Jupiter qu'on adoroit seulement en Crète, d'où il passa ensuite dans toute la Grèce.

326 MERCURE DE FRANCE.

conserva un très-grand nombre de la seconde ; ce que le Poëte fait entendre lorsqu'il dit que plusieurs Dieux abandonnerent le parti des Titans pour embrasser celui de Jupiter , qui leur avoit promis de les maintenir dans la jouissance de leurs anciennes prérogatives. Ce n'est point au hazard & sans choix qu'Hésiode a nommé les Divinités de la troisième Religion , & qu'il leur a fixé un rang. Les Divinités de la famille de Jupiter sont de deux espèces. Les unes sont allégoriques , & ce sont des *Facultés* , des *Intelligences* ; les autres sont des êtres subsistants.

Je termine ici mes réflexions que je pourrois suivre sur toutes les Divinités Grecques ; mais j'imagine que ce précis est suffisant pour faire voir qu'on peut avoir des vues nouvelles sur cette matière , & qu'en examinant en vrai critique le fond du système religieux des Grecs , on ne regardera plus leurs Dieux comme des Héros du premier âge de la Grèce. Une nouvelle preuve que les Dieux de la Grèce n'étoient point des hommes , c'est que les Grecs avoient un culte particulier pour les Héros , & qu'on appelloit *culte héroïque* ; tels étoient ceux d'Hercule , de Castor & de Pollux. H

étoit bien différent de celui qu'on rendoit aux Dieux, comme on peut s'en convaincre par la lecture des Auteurs qui ont parlé de la Religion des Grecs. Si ces peuples distinguoient les Dieux des Héros, il s'ensuivra nécessairement que les anciens Dieux des Grecs n'étoient point des hommes déifiés. Je ne parle toujours que de l'ancien système religieux.

On m'objectera peut-être que ces Dieux que je fais venir d'Egypte avoient été des hommes qu'on avoit déifiés; je commencerai par dire avec Hérodote, que les Prêtres Egyptiens assurèrent qu'ils n'avoient jamais mis aucun homme au rang des Dieux. J'ajouterai ensuite qu'en supposant que cela fût, il seroit toujours certain que les Dieux des Grecs ne seroient point d'anciens Héros de la Grèce, comme l'avoit prétendu Evhémère, dont le système a été suivi par nos Mythologues modernes.

Vous me direz peut-être, Madame, que tous ces raisonnemens ne feront pas changer d'opinion à ceux qui sont accoutumés à nos histoires poétiques dont on les a bercés dès leur enfance, & qu'habités à un système trop généralement reçu, ils ne pourront pas se défaire de leurs anciens préjugés; vous ajouterez

peut-être encore qu'il faudroit donc refondre tous les Livres faits sur cette matière, & par conséquent causer une révolution étrange dans cette partie de littérature. Je vous répondrai que je suis très-assuré qu'en effet on ne voudra faire aucun effort pour penser différemment, & j'ose encore prédire que le premier ouvrage qui paroîtra sur la Mythologie, fera une nouvelle copie de nos Mythologues modernes ; mais j'ai cru devoir malgré cela exposer des vues nouvelles sur une matière si obscure. Je termine enfin cette trop longue Lettre, en vous assurant, Madame, &c. DE GRACE.

LETTRE d'un ancien Professeur en Médecine de la Faculté de Paris, à M. Vandermonde Auteur du Journal de Médecine, Censeur royal &c. pour servir de réponse à la Lettre d'un Médecin de Province à un Médecin de Paris.

Cette Lettre fait la troisième pièce d'un écrit intitulé, Recueil de plusieurs pièces concernant le Traité des tumeurs & ulcères, &c. *A Amsterdam.* On en trouve quelques exemplaires *gratis* à Paris chez *Vincent*, Imprimeur-Libraire de Mgr. le Duc de Bourgogne, rue S. Severin.

Le Traité des tumeurs & ulcères, qui parut il y a quelques mois, excite aujourd'hui une guerre très-vive entre M. Astruc & M. Vandermonde, tous deux Médecins de la Faculté de Paris. M. Vandermonde, Auteur du Journal de Médecine, donna l'extrait de ce nouveau Livre, qui pour lors étoit anonyme, & il en fit une critique assez vive, mais qui n'offensoit point l'Auteur, que l'on ne connoissoit pas encore. M. Astruc s'est déclaré depuis l'Apologiste & l'Auteur du Traité des tumeurs, & il a cru devoir repousser les critiques qu'on en a faites dans une brochure qui a pour titre, *Recueil de quatre pièces concernant le Traité des Tumeurs & Ulcères*. Une de ces quatre Lettres concerne directement M. Vandermonde, & c'est la seule où M. Astruc réfute la censure de son Livre. C'est à cette nouvelle attaque que l'on répond dans la Lettre que j'annonce; l'Auteur y défend vivement M. Vandermonde. La réputation des deux Adversaires, l'objet intéressant qu'ils discutent, la chaleur avec laquelle ils s'attaquent & se défendent, peuvent piquer la curiosité du Public; mais c'est aux gens de l'Art à prononcer sur cette question.

130 MERCURE DE FRANCE:

LE Droit des Gens, ou Principes de la Loi naturelle, appliqués à la conduite & aux affaires des Nations & des Souverains. Par M. de Vattel. Ouvrage qui conduit à développer les véritables intérêts des Puissances: in 4.^o *A Leyde*, aux dépens de la Compagnie.

Cette édition, qui est de Hollande, est beaucoup plus belle que celle de Genève en 2 vol. in 4.^o, & celle de Paris en 3 vol. in 12. Son prix est de 8 liv. reliée en veau.

PRINCIPES sur les Droits & obligations des Gradués. Par M. de Jouy, Avocat au Parlement. *A Paris*, au Palais, chez *Knapen*, au troisième pillier, à l'É. couronnée; & en face du Pont Saint Michel, au Bon-Protecteur.

On trouve chez le même Libraire,
LA Coutume de Normandie, par M. Pefnelle, Avocat; troisième édition: avec les Observations de M. Roupnel, Conseiller au Baillage & Siège Présidial de Rouen. On a joint dans cette édition un Recueil d'Edits, Déclarations, Arrêts & Réglemens, & les Ordonnances sur le fait des Mariages; in 4.^o

DICTIONNAIRE portatif de santé, dans lequel tout le monde peut prendre

une connoissance suffisante de toutes les maladies, des différens signes qui les caractérisent chacune en particulier, des moyens les plus sûrs pour s'en préserver, ou des remèdes les plus efficaces pour se guérir, & enfin de toutes les instructions nécessaires pour être soi-même son propre Médecin. Le tout recueilli des ouvrages tant anciens que modernes, des Médecins les plus fameux; & augmenté d'une infinité de recettes particulières & de spécifiques pour toutes sortes de maladies. Par M. L***, ancien Médecin des Armées du Roi, & M. de B***, Médecin des Hôpitaux. 2 vol. in 12. *A Paris*, chez *Vincent*, rue S. Severin.

NOUVEAUX Elémens de l'Histoire de France, depuis l'origine de la Monarchie jusqu'à présent; composés pour l'instruction de la jeunesse. *A Paris*, chez *P. F. Didot*, le Jeune, Libraire, quai des Augustins, à la Bible d'or.

NOUVELLE construction de cheminée, qui garantit du feu & de la fumée, à l'épreuve des vents, du soleil, de la pluie, & des autres causes qui font fumer les cheminées ordinaires. Par M. Genneté, premier Physicien & Méchaniste de S. M. Impériale; avec le jugement de l'Académie

132 MERCURE DE FRANCE.
mie Royale des Sciences de Paris sur
cette nouvelle construction. *A Paris*, chez
Lambert, rue & à côté de la Comédie
Françoise.

LES progrès du Commerce. *A Amster-*
dam, & se trouve à *Paris* chez *Lottin*,
rue Saint Jacques, au Coq.

PRINCIPES sur l'Eglise, ou Préser-
vatif contre l'hérésie. Par M. Roussel,
Prêtre. 2 vol. petit in 12. *A Paris*, chez
Prault pere, quai de Gêvres, au Paradis.

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

LETTRE à M. ***,

SUR LE SALEP.

MONSIEUR,

Vous me demandez ce que c'est que
le Salep dont on commence à faire usa-
ge en cette ville, & que l'on vous a van-
té comme une ressource salutaire & de
beaucoup au-dessus de la femoule & du
vermichel, pour les Prysiques & tous ceux
que les maladies de la poitrine ou la foi-

blesse d'estomac mettent hors d'état d'user d'alimens solides. J'ai cherché des éclaircissemens sur l'origine, la nature, les propriétés de ce remède, & sur la manière de s'en servir partout où j'ai cru pouvoir en trouver. Je vais vous faire part du résultat de mes recherches.

Description du Salep.

Je ne connois que deux Auteurs qui aient donné quelque détail sur le Salep ; (que l'on appelle aussi Salab & Salob) *Albert Seba*, dans son *Trésor des choses naturelles* *, & *Jean Martin Degnerus*, dans son *Histoire médicale d'une dissenterie bilieuse* ** ; encore ce dernier n'a fait que copier la description donnée par Seba. Voici cette description.

» La plante appelée Salap croît sur les
 » confins de la Perse & de la Chine ; elle
 » a deux racines bulbeuses, oblongues &
 » fibreuses, qui au premier coup d'œil
 » paroissent unies & collées ensemble,
 » mais qui dans la réalité sont séparées.
 » Ces bulbes, de même que celles qui
 » naissent dans nos Pays, n'ont pas toutes
 » la même forme ; les unes sont rondes,
 » d'autres oblongues ; il y en a qui res-

* Tome II. Page 83 & suiv.

** Page 133 & suiv.

134 MERCURE DE FRANCE.

» semblent à une campanule ou clochette
» renversée, & il y en a qui ont la figure
» d'un cœur. De ces bulbes sort une feuille
» unique qui enveloppe la tige ; cette tige
» s'élève de l'entre-deux des bulbes ; elle
» porte à son sommet des fleurs d'une
» belle couleur purpurine, qui, avant
» d'être développées, représentent assez
» bien la figure d'un homme armé, sans
» mains & sans pieds. Dès qu'elles sont
» ouvertes cette figure disparoît. Quand
» les fleurs sont passées, les racines de-
» viennent granuleuses, & conservent tou-
» jours leur glutinosité, qui sert à les dé-
» fendre de la corruption. Si on les fait
» sécher, elles acquièrent la dureté de la
» pierre, parce que leur partie gélati-
» neuse est dépouillée des parties fluides
» qui l'amollissoient. »

Je conviens que cette description n'a point tout le mérite des descriptions détaillées que nos Botanistes donnent des plantes qu'ils ont sous leurs yeux ; elle nous laisse ignorer bien des particularités essentielles sur la tige, les feuilles, les fleurs, & les racines même : mais quelque imparfaite qu'elle soit, les détails qu'elle contient, la description d'autres Salaps de Perse, peu différens les uns des autres, qui suit cette première descrip-

tion, ont paru suffisans à l'illustre M. Geoffroi * pour décider l'espèce du Salep & pour le ranger dans la classe des *Orchys* ou saryrions, avec lesquels il a en effet une si grande affinité qu'on peut le regarder comme l'*Orchis* de la Perse.

Quelques personnes cependant ont prétendu que le Salep n'étoit point une racine, mais le fruit d'un arbre qui croît aux environs de Constantinople. *Degnertus* rapporte qu'on lui avoit écrit que ce fruit avoit la figure d'une figue, & qu'on le faisoit sécher avant que de s'en servir. La seule preuve que l'on ait donnée pour confirmer cette opinion, est tirée des pédoncules, qui, dit-on, ressemblent beaucoup à ceux des figues. Mais pour détruire cette foible induction, il suffit de jeter les yeux sur plusieurs de nos racines bulbeuses qui ont de semblables pédoncules.

Le R. P. Sericy, Jésuite Missionnaire, dans une lettre qu'il a écrite à M. Boire, Secrétaire de l'Hôtel de la Compagnie des Indes en 1755, appelle le Salep une gomme d'Arabie. La dureté, la transparence du Salep desséché, & la propriété singulière qu'a cette racine de se dissoudre dans la bouche de même que la gom-

* Voyez Mémoires de l'Académie. Année 1740.

me arabique , quoique plus difficilement , font sans doute la cause de la fausse dénomination que lui a donnée le P. Sericy.

Le Salep tel que je l'ai vu chez M. Andry , Marchand Epicier Droguiste , à la Tête noire , rue de la Harpe , est d'une couleur plus ou moins rousâtre , plus ou moins transparente. Les bulbes sont enfilées à une certaine distance les unes des autres. C'est ainsi que le vendent les Turcs qui en font un grand usage.

Quoique nous ne sachions pas au juste la manière dont ils le préparent , il est cependant plus que vraisemblable qu'après avoir tiré les bulbes de la terre , on les fait bouillir dans de l'eau , on les dépouille de leur peau , & on les enfile exactement séparées les unes des autres pour les faire sécher au soleil. Ce qui nous donne lieu de présumer que c'est ainsi que l'on prépare cette racine , c'est que telle qu'on l'envoie elle n'a jamais de peau , & est un peu transparente. Or l'ébullition dans l'eau , & l'exsiccation au soleil , dans un temps sec & chaud , sont des moyens sûrs pour dépouiller de leur peau les racines bulbeuses & les rendre transparentes.

Vertus du Salep.

Si ceux qui ont parlé du Salep sont

divisés de sentimens sur la classe à laquelle il appartient, ils sont tous parfaitement d'accord sur ses vertus médicinales & diurétiques.

» Le P. Sericy, dans la lettre déjà citée, dit que le riche Indien, More & Gentil se servent aussi efficacement & pour la même fin du Salep que le Chinois se sert de Gaczin; la bouillie que l'on fait avec sa poudre a une vertu efficace pour réparer les forces perdues ou par une longue maladie ou par un grand âge. Cette racine est très-stomachique, nourrissante: elle purifie le sang sans trop échauffer.

M. Geoffroi dit qu'il est fort en usage chez les Turcs pour rétablir les forces épuisées.

» Les Chinois & les Perses, dit *Alber*
Seba, font un très-grand cas de cette racine, à laquelle ils attribuent la vertu aphrodisiaque; ils lui attribuent encore d'autres vertus confirmées par l'expérience, c'est pourquoi lorsqu'ils entreprennent un long voyage ils en portent toujours avec eux comme un médicament spécifique contre toutes sortes de maladies & de langueurs: cet Auteur ajoute, nous l'avons aussi reconnu d'une utilité singulière contre

138 MERCURE DE FRANCE.

» les convulsions des nerfs, les épilep-
» ties des enfans & des adultes, contre
» les spasmes.

Degnerus assure que cette racine a plusieurs vertus médicinales, surtout celle d'amollir, de lubrifier, d'adoucir, de calmer, d'épaissir, de nourrir; vertus précieuses dans plusieurs maladies, dans les coliques, les diarrhées, dyssenteries, le cholera morbus &c. Il en fit un très-grand usage dans une dyssenterie bilieuse qui affligeoit son Pays, & les malades en ressentoient un soulagement si prompt & si marqué, » qu'ils croyoient ne devoir le
» rétablissement de leur santé qu'à ce seul
» remède.

M. Dubuiffon, Médecin, qui avoit été aux Indes Orientales, éprouva sur lui-même l'efficacité de ce remède, en ayant pris six semaines consécutives.

Il est aussi fort vanté pour les malades affectés de phtisie & de marasme.

Ces éloges donnés au Salep d'après les expériences heureuses que l'on en a faites, ne doivent point être confondus avec ceux que l'on donne si fastueusement à de prétendus spécifiques, qui souvent n'ont d'autre mérite que l'obscurité mystérieuse de leur origine, l'irrégularité de leur préparation, & surtout le mané-

ge & l'effronterie insigne de ceux qui les débitent. Ces spécifiques annoncés avec emphase comme souverains contre telle ou telle maladie, ne deviennent que trop souvent des poisons mortels pour les infortunés qui s'y livrent avec une confiance aveugle. Ce n'est pas que dans quelques sujets & dans quelques circonstances leur usage n'ait été suivi d'effets salutaires. Le remède alors se trouvoit heureusement proportionné au tempérament, à l'état actuel du malade, & aux circonstances où il se trouvoit; & ce n'est que dans cette juste proportion toujours nécessaire que l'on doit attendre du soulagement d'un remède quel qu'il soit. Parmi ceux que la séduction entraîne, combien y en a-t-il qui fassent attention à ce point si essentiel de convenance entre le remède & leur constitution présente, qui sachent estimer quelle dose leur convient, & pendant combien de temps ils doivent la continuer? Il n'y en a pas un seul, & je dis plus; il est impossible de le faire. Il faudroit en effet pour cela connoître soi même son état & les propriétés du remède. Le premier point est une nuit épaisse, où presque tous les malades s'égarent; le second est un mystère, dont la connoissance feroit perdre

au remede son prétendu mérite: ne soyons donc plus étonnés si nous voyons tous les jours tant de spécifiques produire des effets funestes, & tomber dans le discredit. Il n'y a que les remedes dont la nature & les propriétés sont clairement connues, qui doivent & qui puissent soutenir leur réputation; encore faut-il qu'ils soient appliqués par des mains intelligentes qui en sçachent proportionner l'usage au besoin du malade.

Or c'est dans la classe de ces remedes rationnels que nous pouvons ranger le Salep; sa nature est connue, c'est une racine bulbeuse, sans odeur, qui mâchée ne laisse dans la bouche d'autre impression que celle d'une substance visqueuse & mucilagineuse, qui ayant perdu toute son humidité par l'exsiccation, se dissout aisément dans l'eau, & dans tel autre liquide que l'on juge à propos: la partie vraiment nourrissante des alimens que nous prenons tous les jours, est la portion gélatineuse & mucilagineuse: il faut de plus que cette portion se dissolve aisément: car si la viscosité étoit trop grande, elle formeroit dans l'estomac & dans les intestins une colle dangereuse, comme cela arrive très-souvent à la bouillie faite avec la farine crue, & à tous les autres

farineux dont la viscosité n'a point été détruite. La préparation du Salep avant qu'on nous l'envoie , celle qu'on lui donne encore pour le réduire en poudre très-fine , lui enlèvent cette grande viscosité qu'il avoit avant que d'être desséché. La facilité avec laquelle il se dissout dans l'eau , le lait , le vin &c. en est une preuve.

Non seulement la portion gélatineuse du Salep est très-nourrissante , & n'exige que peu de forces de la part des instrumens de la digestion pour être changée en notre propre substance , mais elle est encore très efficace pour modérer l'acrimonie bilieuse , pour adoucir & calmer les douleurs. » S'attachant plus fortement » aux solides , dit *Degnerus* , elle enduit » les intestins corrodés d'un baume très- » doux & très-salutaire , & par cette » raison elle l'emporte de beaucoup sur » les autres gélatineux , mucilagineux , ou » gommeux.

Manière de s'en servir.

Suivant *Albert Saba* , les Chinois & les Persans en prennent la poudre , à la dose d'un gros , deux fois le jour , dans du vin ou du chocolat.

» Le Père Sericy nous apprend que les

142 MERCURE DE FRANCE:

» Indiens en prennent une once le soir
» à l'eau & au sucre, mais la plus saine
» partie, ainsi que l'Européen, le prend au
» lait à la dose d'une demie-once : on le
» pulvérise dans un mortier, & on fait
» bouillir cette farine dans du lait avec
» du sucre pendant un demi-quart d'heu-
» re; il en résulte une bouillie agréable
» avec laquelle on fait son déjeuner : l'on
» peut mettre quelques gouttes d'eau rose
» ou de fleur d'orange.

Degnerus a donné une préparation un peu plus détaillée de ce remède. On fait infuser un gros de cette racine réduite en poudre très-fine dans huit onces d'eau chaude; on la fait dissoudre à une douce chaleur; on la passe ensuite à travers un linge pour la purifier des petites ordures qui pourroient s'y être jointe. La colature reçue dans un vase se congèle, & forme une gelée mucilagineuse très-agréable. On en donne au malade, de deux heures en deux heures ou de trois heures en trois heures, une demie cueillerée, ou une cueillerée entière, plus ou moins, suivant l'exigence des cas.

Cette préparation dictée par *Degnerus* & imitée par M. Geoffroi, me paroît la meilleure, surtout quand on ne veut point faire une bouillie, mais qu'on

vent donner ce remede dans quelque véhicule liquide comme dans de l'eau simple, dans du vin, dans une ptisane; la gelée s'y étendra beaucoup mieux que la poudre. On prend par exemple le poids de 24 grains de cette poudre, qu'on humecte peu-à-peu d'eau bouillante; elle s'y fond entierement & forme un mucilage qu'on étend par ébullition dans une chopine ou trois demi-septiers d'eau. On est maître de rendre cette boisson plus agréable en y ajoutant du sucre, ou quelques légers parfums, ou quelque sirop convenable à la maladie, comme le sirop de capillaire, de pavot, de citron, d'épinevinette &c. On peut aussi couper cette boisson avec moitié de lait; on peut mêler la poudre à la dose d'un gros dans un bouillon. *Conclusion.*

Il suit de ce que j'ai dit sur les vertus du Salep, & sur la manière de s'en servir, 1.^o que l'usage de cette racine ne doit pas être borné, comme il paroît qu'on le borne en France, à servir de nourriture aux Phtisiques & aux personnes foibles & languissantes, qui ne peuvent user d'alimens solides; mais qu'il peut être d'une très-grande utilité dans les dyssenteries, les coliques bilieuses, les dévoiemens, & dans toutes les maladies

144 MERCURE DE FRANCE.

qui dépendent de l'âcreté de la lympe.
C'est principalement dans ces maladies
qu'*Albert Seba & Degnerus* en ont vanté
l'efficacité.

2.^o Qu'on peut la donner dans diffé-
rens véhicules au choix du malade, dans
du lait, du bouillon, du vin, de l'eau
&c. avantage inestimable & qui convient
à un très-petit nombre de remèdes.

3.^o Ce qui doit d'autant plus détermi-
ner à recourir à ce remède, dont toutes
les vertus ne sont peut-être pas encore
connues parce qu'on n'en a encore fait
que peu d'usage; c'est que sa nature dou-
ce, mucilagineuse & un peu balsamique,
ne laisse aucun lieu d'en craindre des sui-
tes fâcheuses; la prudence cependant
exige que son application soit conduite
& dirigée par un Médecin capable d'en
suivre tous les effets, & d'apprécier le
moment auquel on peut l'employer, la
dose qui convient, & sous quelle forme
elle doit être donnée.

Voilà, Monsieur, tout ce que je sçai
sur le Salep; si je puis dans la suite
acquérir de nouvelles connoissances, je me
ferai un plaisir de vous les communiquer.

Je suis avec l'amitié la plus sincère &c.

DES ESSARTZ, Doct. en Médecine.

ACADÉMIES.

ACADEMIES.

PROGRAMME de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille.

L'ACADÉMIE de Marseille tint, selon l'usage, son Assemblée publique le 25 Août dans la Salle de ses exercices.

M. de Sinéry, Directeur, ouvrit la Séance par un Discours historique sur la fondation de Marseille.

M. Dulard, Secrétaire en survivance, lut l'éloge de M. l'Abbé Eymar, Académicien, mort dans le cours de cette année.

M. Guys lut une Dissertation sur les tombeaux des Anciens.

M. Ricaud récita une Ode qui a pour titre : *La fermeté dans les revers.*

La séance fut terminée par la lecture d'une Epître adressée à Madame du Bocage, par M. Barthe, l'un des Académiciens. *

L'Académie ayant jugé à propos de réserver le Prix de Poésie qu'elle avoit à distribuer, en adjugera deux le 25 Août,

* Cette Epître, où d'un pinceau brillant & léger l'Auteur a peint les mœurs de Paris, a été insérée dans le Mercure de Septembre.

G

Fête de S. Louis de l'année prochaine; l'un d'Eloquence, l'autre de Poësie. Elle propose pour sujet du premier: *A quels caractères on distingue les Ouvrages de génie des Ouvrages d'esprit; & pour sujet du second: Les Tournois.* Il sera libre aux Auteurs qui s'exerceront dans ce dernier genre, de présenter une Ode ou un Poëme à rimes plates de cent vers au moins, & de cent-cinquante au plus. Le Discours ne doit pas excéder une demie-heure de lecture.

Le Prix que l'Académie décerne est une Médaille d'or de la valeur de 300 livres, portant d'un côté le buste de M. le Maréchal - Duc de VILLARS, son Fondateur & son premier Protecteur; & sur le revers ces mots: *PRÆMIUM ACADEMIÆ MASSILIENSIS*, entourés d'une couronne de laurier.

Les Auteurs ne mettront point leur nom à leurs ouvrages, mais une sentence ou devise tirée de l'Écriture ou des Auteurs profanes. On les adressera à M. *Dulard*, Secrétaire de l'Académie de Marseille en survivance, rue de la Croix d'or; & il enverra son Récépissé à l'adresse qui lui sera indiquée, ou le remettra à la personne domiciliée à Marseille, qui lui présentera l'ouvrage. On affranchira les paquets à la Poste, sans quoi ils ne seront

point retirés. Ils ne seront reçus que jusqu'au premier Mai inclusivement.

Les Auteurs sont priés de prendre les mesures nécessaires pour n'être pas connus avant la décision de l'Académie, de ne point signer les Lettres qu'ils pourront écrire à M. le Secrétaire, de ne point se faire connoître à lui, ou à quelqu'autre Académicien; & on les avertit que s'ils sont connus par leur faute ou par celle de leurs amis, leurs ouvrages seront exclus du concours. On en exclura aussi ceux en faveur desquels on aura sollicité, & ceux qui contiendront quelque chose d'indécent, de satyrique, de contraire à la Religion, ou au Gouvernement. On usera de la même sévérité à l'égard des Auteurs plagiaires; lorsque leurs larcins seront découverts.

L'Auteur qui aura remporté le Prix viendra, s'il est à Marseille, le recevoir dans la Salle de l'Académie le 25 Août, jour de la séance publique. S'il est absent, il fera présenter le Récépissé de M. le Secrétaire par une personne domiciliée en cette Ville, moyennant quoi le Prix sera délivré.

L'Académie ayant toujours souhaité qu'un exemplaire de son Recueil annuel parvint à chacun de ses Associés, tant

148 MERCURE DE FRANCE.

Regnicoles qu'Étrangers , a trouvé cet envoi d'une exécution difficile. Pour le faciliter , elle les prie de faire retirer l'exemplaire par une personne domiciliée à Marseille , à qui M. le Secrétaire le remettra sur la Lettre qui lui sera produite.

SUITE de la Séance publique de l'Académie Royale de Chirurgie, du 26 Avril 1759.

On trouvera peut-être que j'ai bien tardé à donner la suite de cette séance; mais le manuscrit ne m'en a été remis que depuis fort peu de jours.

QUOIQUE la réunion des parties divisées soit constamment le but auquel l'Art doit mener la Nature dans le traitement des plaies, cette réunion devient en certains cas le principe d'accidens fâcheux, ou plutôt la cause qui les détermine. M. Andouillé en a donné un exemple dans le récit de la cure d'une plaie par arme à feu, qui a été suivie de mouvemens convulsifs après la parfaite cicatrisation. Un Officier du Régiment du Roi, Infanterie, reçut à la bataille de *Lawfeld* un coup de fusil à la partie inférieure de l'avant-bras droit, sur l'os du rayon, à un travers de doigt

du poignet. L'entrée & la sortie de la balle étoient à peu de distance l'une de l'autre ; & dans son trajet oblique de dehors en dedans , & de haut en bas , elle n'avoit intéressé que l'expansion aponévrotique dont sont recouverts les muscles extérieurs du pouce , & le long & le court radial externe , extenseurs du poignet. M. de Garengot , Chirurgien - major du Régiment du Roi , coupa la portion des tégumens qui étoit entre les deux plaies. Les muscles & les tendons n'ayant pas souffert , des pansemens méthodiques procurèrent bientôt la guérison de cette plaie.

Quelque temps après que la cicatrice fut formée , les mouvemens de la main qui dépendent de la rotation de l'os du rayon , devinrent douloureux ; la douleur attira des mouvemens convulsifs aux muscles du bras , à ceux de l'épaule , du col , & de la tête : enfin cet accident fit des progrès au point que le malade parut attaqué d'épilepsie.

On ne négligea aucun des secours que la Médecine interne prescrit ordinairement contre ce mal ; ils n'eurent aucun succès : le vice étoit local. Quand on touchoit la cicatrice à quatre lignes de son ang'e supérieur , ou quand le malade faisoit un mouvement subit de supination ,

150 MERCURE DE FRANCE.

ou même quand la cicatrice souffroit les impressions du chaud ou du froid , il survenoit un sentiment semblable à celui qu'auroit occasionné une fusée qui partant de la cicatrice , auroit brûlé dans son cours rapide depuis cet endroit jusqu'à l'épaule & au col. Le malade en étoit quelquefois quitte pour ce sentiment de douleur ; d'autres fois il éprouvoit des mouvemens violens au bras ; tout le corps en étoit quelquefois agité : mais il ne s'en manifesta jamais aucun audessous de la cicatrice. Le poignet & les doigts furent toujours préservés de l'attaque convulsive. La secousse de tout le corps étoit annoncée par la pâleur du visage , par la gêne de la respiration , & le tremoussement involontaire des lèvres. Le malade prévenoit les suites de son accident en se jettant sur un lit , ou se couchant promptement à terre. Le mal commençoit visiblement par la partie blessée , d'où il se communiquoit par les nerfs jusqu'au cordon axillaire , & de-là à tout le système nerveux.

M. Andouillé joint à la description de cet accident quelques observations recueillies des meilleurs Auteurs , sur les affections convulsives générales , déterminées par des irritations locales. On en a vu dont

DECEMBRE. 1759. 151

la cause étoit vénérienne ; mais le blessé dont il s'agit ici n'étoit point dans ce cas.

L'inefficacité des remèdes employés, tel que les antispasmodiques de toute espèce, les Eaux de Barèges, &c. & l'augmentation du mal, dont les accès revenoient plus souvent, & même sans que la cause en fût excitée dans la partie, comme dans les premiers temps, fit adopter le conseil de M. Andouillé. Il emporta toute l'étendue de la cicatrice, & mit les tendons à découvert. La suppuration détendit les bords de cette nouvelle plaie, & le malade fit tous les mouvemens de la partie sans douleur ni convulsion. Quand la plaie commença à se fermer, il survint quelques mouvemens convulsifs. Persuadé que la gêne des tendons y contribuoit, M. Andouillé se détermina à couper le ligament particulier qui les assujettit près de leur insertion : leur jeu en devint plus libre ; cependant il y eut encore des accès épileptiques après la guérison de la plaie ; mais ils furent bien plus éloignés, moins violens & moins longs ; & en diminuant ainsi par degrés, le malade en a été absolument délivré. M. Andouillé attribue cette continuation des accidens à l'affection du principe des nerfs, laquelle n'a pu être dissipée qu'après quelque temps, quoi-

G iv

que la cause primitive fût détruite. Les bains d'Ussat, au Pays de Foix, ont paru contribuer à la terminaison heureuse de cette cure.

M. Levret, dans un Mémoire sur les infiltrations laiteuses, à la suite des couches, donna les signes qui distinguent cette maladie, d'avec les infiltrations lymphatiques, & se borna à examiner ces divers caractères dans les extrémités inférieures, plus sujettes qu'aucune autre partie du corps à l'une & à l'autre espèce d'infiltration.

Quand la partie blanche du sang, connue sous le nom de sérosité lymphatique, est épanchée dans les cellules du tissu graisseux, la tumeur a de la transparence; l'infiltration laiteuse est opaque. Les mouchetures faites à la peau dans le premier cas laissent suinter les liqueurs, dont le tissu cellulaire est infiltré; les mouchetures ne produisent pas cet effet dans l'engorgement laiteux: mais c'est principalement par l'observation de la marche de la nature, dans la formation de ces deux espèces d'infiltration, que M. Levret trouve les différences essentielles qui les caractérisent. L'infiltration sero-lymphatique commence par les pieds; les jambes sont ensuite engorgées, & les cuisses se tuméfient

en dernier lieu : au contraire c'est dans le tissu des environs de l'uterus , dans le bassin , que commencent les infiltrations lacteuses ; la tuméfaction paroît d'abord aux cuisses , d'où elle s'étend aux jambes , & de là aux pieds.

Le siége primitif de l'engorgement lacteux rend raison de l'ordre que la maladie suit dans ses progrès. Les premiers symptômes sont la pesanteur dans le bassin , des douleurs sourdes dans les aînes , de la foiblesse aux cuisses ; le cordon des vaisseaux cruraux devient douloureux ; on aperçoit quelquefois au tact , le long de son trajet , des tumeurs olivaires : la tension de la cuisse devient extrêmement douloureuse , le plus ordinairement sans chaleur , sans rougeur , & sans gonflement apparent : la jambe est ensuite attaquée des mêmes symptômes ; & pendant qu'ils se forment , la cuisse devient fort grosse , & les douleurs y diminuent : le pied passe par les mêmes états successifs d'engorgement , de tension douloureuse , & de tuméfaction , qui continue d'augmenter à mesure que la sensibilité diminue.

Lorsque le gonflement est porté à son dernier période , ce qui arrive assez ordinairement dans l'espace de huit à dix jours , la peau devient œdémateuse , le membre

G v

154 MERCURE DE FRANCE.

reste impuissant , & les douleurs sont supportables , surtout lorsqu'on le laisse dans son inaction , & qu'on ne lui fait faire aucun mouvement par cause extérieure : dans la résolution de l'engorgement , c'est la cuisse qui se débarasse d'abord , ensuite la jambe & le pied : il n'y a donc rien de commun entre l'infiltration lymphatique & laiteuse , & celle qui est purement lymphatique , que l'ordre dans lequel la Nature opère la résolution de l'une & de l'autre.

Le froid est la cause la plus ordinaire des infiltrations laiteuses ; cet accident arrive rarement avant le cinquième ou le sixième jour de la couche ; alors on est dans l'usage de permettre aux femmes de mettre les pieds à terre ; c'est enfin vers ce temps , dit M. Levret , que la plupart des accouchées commencent à secouer le joug des précautions que la prudence impose , pour donner le temps à la nature de se débarasser du lait qui peut lui devenir à charge , faute d'être employé à la nourriture de l'enfant : cela est d'autant plus vrai , qu'on ne voit jamais les femmes qui allaitent , attaquées d'infiltrations laiteuses ; & elles n'y deviennent sujettes que lorsqu'elles sont obligées de sévrer leur nourrisson , dans la circonstance où le lait est

encore abondant. Les femmes qui perdent beaucoup de lait par les mammelles, doivent se regarder comme étant dans le cas des nourrices, par rapport à la crainte des infiltrations laiteuses consécutives.

Après plusieurs autres remarques non moins importantes, M. Levret passe de la théorie à la pratique; il examine les moyens curatifs des infiltrations laiteuses. On peut les prévenir par l'administration méthodique des sudorifiques & des légers purgatifs; mais lorsque le mal est formé, il n'y a point de meilleur remède que les savons, dont les sels alkalis sont les vrais fondans de la lympe & du lait coagulé. On fait des cataplasmes avec la mie de pain & la décoction des plantes émollientes, dans laquelle on a fait fondre du savon. L'eau de savon est aussi utile en lavemens & en demi-bains. La dose est depuis quatre gros jusqu'à deux onces; sur pinte, pour les cataplasmes & les lavemens; mais pour les bains, depuis un scrupule jusqu'à un gros seulement. On seconde le bon effet des remèdes externes par l'usage intérieur de la terre foliée de tartre, du sel de *duobus*, &c. dans de l'eau de veau, de poulet, ou du lait d'amandes, suivant les circonstances. Les purgatifs administrés à propos sont aussi très-efficaces. M. Levret

156 MERCURE DE FRANCE.

donne à la crème de tartre la préférence sur tout autre ; il la rend soluble par l'addition de quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance ; mais il est bien essentiel de remarquer qu'il ne faut tenter les purgatifs que lorsque la douleur est calmée, & que la résolution commence à se faire ; sans quoi on risqueroit d'augmenter le mal.

Les injections dans la trompe d'Eustache ont fait le sujet d'un Mémoire par M. Sabatier. La trompe d'Eustache est un conduit qui s'étend depuis la caisse du tambour jusques dans l'arrière bouche, où il est ouvert par un orifice elliptique, au-dessus du voile du palais, très-près de l'ouverture postérieure des narines. Les injections ont toujours été en usage dans le traitement des maladies de l'intérieur de l'oreille ; mais on ne les faisoit que par le conduit auditif externe. C'est seulement en 1724 qu'un homme qui n'étoit point de l'art, pour se guérir d'une surdité opiniâtre, après avoir employé inutilement toute espèce de remèdes, imagina de se rincer de l'eau dans la trompe d'Eustache : son nom mérite d'être conservé ; c'est feu M. Guyot, Maître des Postes à Versailles. Il avoit des connoissances en Anatomie, acquises par simple motif de curio-

fité : son propre besoin le porta à étudier attentivement la structure de l'oreille, & après avoir conçu l'espérance de se guérir par les injections dans la trompe d'Eustache, il fit fabriquer un instrument conforme à ses vues, & par l'usage duquel il recouvra la faculté d'entendre.

M. Guyot présenta la seringue de son invention à l'Académie Royale des Sciences » MM. Winslow & Morand, qui furent chargés de l'examiner, dirent que » ce moyen étoit fort ingénieux, & jugèrent qu'on pourroit s'en servir utilement » en certaines circonstances. » Il paroît que M. de Garengeot n'a pas été satisfait de ce prononcé, qui fait désirer de sçavoir quelles sont les circonstances où cet instrument sera utile. Cet Auteur donna en 1727 une seconde édition de son traité d'instrumens de Chirurgie: la seringue de M. Guyot y est décrite & gravée dans tous ses détails, & il relève avec assez peu de ménagement les objections qu'on a faites à M. Guyot, & le jugement qu'on a porté sur son invention.

MM. Morgagni & de Haller ont parlé depuis des injections dans la trompe d'Eustache : le premier, dans la septième de ses lettres anatomiques ; le second, dans ses Commentaires sur les prélections de Boerhaave, à l'article *auditus*. M. Ver-

158 MERCURE DE FRANCE.

dier en a fait mention dans son Traité d'Anatomie ; & M. Petit , le dernier Editeur de l'Anatomie de Palfin , a mis en note dans cet ouvrage , que les injections de la trompe d'Eustache lui ont réussi. Enfin M. Jonathan Wathen , Chirurgien à Londres , a présenté en dernier lieu un Mémoire à la Société Royale , inséré dans le 49^e volume des Transactions philosophiques , où il rapporte plusieurs exemples de guérisons opérées sur des sourds , en injectant la trompe d'Eustache. Malgré des assertions aussi positives , M. Sabatier a cru qu'il falloit de nouvelles recherches pour sçavoir si les injections peuvent réellement être portées dans ce conduit , & si leur usage ne se borneroit pas à en laver l'embouchure. La difficulté de trouver l'orifice de la trompe d'Eustache , pour y adapter le syphon d'une seringue , avoit donné lieu à cette conjecture ; & l'on pourroit même penser que l'orifice trouvé , la liqueur pourroit fort bien ne pas pénétrer , à raison de l'obstacle qu'y apporteroit l'air enfermé dans l'oreille interne.

Des expériences répétées sur des cadavres ont fait connoître qu'en injectant la trompe d'Eustache , la liqueur passoit dans la caisse du tambour. M. Sabatier remar-

que judicieusement que ce qui n'est pas difficile dans une préparation anatomique pouvoit être absolument impossible sur un homme vivant. Il étoit donc question de sçavoir si l'on rencontreroit aisément cette embouchure, en la cherchant sur des parties extrêmement sensibles & fort irritables, & c'est à quoi M. Sabatier croit avoir réussi.

Il n'adopte pas l'instrument de M. Guyot. Il est, dit-il, d'un usage fort incommode, & il est difficile d'injecter la trompe par son moyen. Le tuyau destiné à entrer dans l'orifice, est introduit dans la bouche, il passe par dessus le voile du palais, & n'étant point assujetti dans cette position, il doit être facilement dérangé par les mouvemens irréguliers que sa présence occasionne. Le succès avec lequel M. Guyot s'est servi de cette seringue est cependant un préjugé en sa faveur; mais M. Sabatier croit qu'il seroit bien plus commode de porter le siphon de la seringue par la narine. M. Wathen l'avoit dit, & il fait honneur de cette idée & de son exécution à M. Douglass, qui dans ses leçons publiques montre la manière d'injecter ainsi la trompe d'Eustache. M. Sabatier a fixé d'après des mesures exactes sur la longueur des narines, prises sur

un grand nombre de sujets, quelle doit être la configuration de ce syphon. Il aura une ligne & demie de diamètre, & quatre pouces de longueur; les six dernières lignes seront courbées, & feront un angle de 130 degrés. A l'autre extrémité, le syphon porte un écrou pour être monté sur la vis de la seringue: une petite patte qui répond à la concavité de l'autre bout du syphon servira à faire connoître précisément que'le est la situation du syphon, lorsqu'il est introduit dans la narine: la disposition des parties indique assez comment il faut s'y prendre pour tâcher d'engager le bout du syphon dans l'orifice de la trompe. C'est une affaire de tâtonnement qui est d'abord assez incommode à souffrir, mais auquel les malades s'habituent. M. Sabatier a traité dans son mémoire des différentes maladies de l'oreille interne où les injections par la trompe pourroient être utiles, suivant les diverses indications que ces maladies peuvent présenter. Telles sont les inflammations de l'oreille interne, les abcès, les caries, les amas de matières muqueuses &c. Cette partie de son travail n'est pas la moins intéressante; mais sur l'objet principal il s'est chargé de suivre les recherches utiles qu'il a commencées, & de

DECEMBRE. 1759. 161
faire de nouvelles expériences pour établir la possibilité, & applanir la difficulté des injections dans la trompe d'Estache.

M. Louis a terminé la séance par la lecture d'un Mémoire sur les corps étrangers dans la trachée-artère. Nous en donnerons l'Extrait dans un autre Mercure.

ARTICLE IV.

BEAUX ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

PEINTURE.

*LETTRE d'un Amateur de la Peinture,
à M. Dupont, élève de M. Natier, en
lui accordant une gratification.*

M. Natier m'a dit, Monsieur, qu'il étoit content du zèle que vous marquez pour vous former & vous instruire dans votre profession; c'est ce qui m'a engagé à vous accorder un secours qui vous aidera à vous perfectionner dans votre ta-

lent. Ne vous occupez que de cet objet ; & vous atteindrez sûrement au but que vous vous proposez : attachez-vous principalement à acquérir la correction du dessein , en dessinant d'après la Bosse , d'après les études des grands Maîtres , & d'après nature. Souvenez-vous que la Nature est votre modèle , & que rien n'est bien dessiné ni bien peint , qu'autant qu'il lui ressemble. Etudiez avec soin ces admirables dégradations de lumière , qui par des progressions presque insensibles , (ou du moins qui ne peuvent être senties ni apperçues dans toute leur délicatesse que par des yeux pittoresques , conduits par le goût , par la réflexion & par l'habitude de bien voir ,) opèrent cette rondeur parfaite des parties , des étoffes , & de tous les corps en général , & leur assignent leur nature & leur véritable caractère , décidant de leur roideur ou de leur souplesse , de leur dureté ou de leur mollesse , & peignant sur la toile la véritable & frappante représentation de ce que l'on veut soumettre aux yeux ; font enfin la véritable source de cette magie de la peinture qui fait une illusion dont les sens ne peuvent se défendre , & caractérisent ainsi les ouvrages des grands Maîtres. N'oubliez jamais qu'il n'y a rien

de noir dans la nature, que tout y est soumis à l'impression de la lumière; qu'il faut bien se garder de peindre comme si on dessinoit avec le crayon noir & le crayon blanc; que ce qu'on appelle des tapes dans la peinture n'est qu'une ressource de l'ignorance, & qu'un aveu de la part du Peintre de l'impossibilité qu'il trouve à imiter & à suivre pas à pas la progression de cette belle harmonie des couleurs & des tons par lesquels la nature passe successivement, par une multitude de nuances différentes, toujours analogues les unes aux autres, de la partie la moins frappée de lumière à celle qui l'est le plus: le tout dans un fondu admirable où rien ne tranche, où toutes les transitions d'un ton à l'autre sont moëlleuses & rendent tout l'effet qu'on desire en conservant la vérité de la nature. Ne pouvoir faire tourner une partie, ni donner de mouvement à une figure sans des tapes dures & tranchantes, c'est représenter la nature en charge, & par conséquent la défigurer. Je parle ici pour des tableaux de chevalet, qui sont toujours posés à la distance où peut se porter l'étendue d'une vue ordinaire; car je conviens que dans les plafonds, par exemple, dans les voutes d'Eglises, il faut nécessairement, à raison

164 MERCURE DE FRANCE.

de l'éloignement des yeux où les objets qu'on peint sont placés, outrer la nature pour en rendre la représentation plus agréable à la grande distance où l'on doit considérer les objets peints, distance qui adoucit pour lors à la vue, & lui rend agréable ce qui, considéré de près, choqueroit les yeux & leur paroîtroit insupportable. Vous devez vous attacher au moins autant à la vérité & à la fraîcheur du coloris : pour y parvenir il faut bien l'étudier dans la nature, & n'être content de vous que quand vous l'aurez rendu tel que vous le voyez. Il y a des Peintres, & on peut dire que c'est le plus grand nombre, qui se font des manières, & c'est à la nature seule à leur en donner. Il n'y a qu'une bonne manière qui est celle d'imiter la nature ; c'est d'après elle que tous les Peintres copient. Toutes les copies faites d'après un même original doivent toutes lui ressembler ; & une manière qui fait écarter de cette ressemblance, est une manière qu'on ne peut trop éviter de prendre. J'ai vu beaucoup de Peintres prendre indifféremment sur leur palette tout ce qu'ils trouvent, pourvu qu'il en résulte la teinte dont ils ont besoin. Cela est bien pour ceux qui peignent à la toise ; on va vite, & on

livre un tableau qui pendant un temps fait bien son effet ; mais si l'on n'a pas allié ensemble des couleurs homogènes & amies les unes des autres, & reconnues par une longue expérience pour se bien convenir, il y en a qui poussent en noir, qui font perdre par là le ton harmonique du coloris, & qui deshonnorent au bout de quelques années des ouvrages qui sembloient être dévoués à l'immortalité. C'est par cette étude du mélange des couleurs, & des effets qui en doivent résulter, que les coloris des chairs employés par les Wandeck, les Titiens, les Rubens, &c. dureront aussi longtemps que les toiles sur lesquelles ils sont peints, tandis que le coloris de tant d'autres Peintres célèbres par d'autres endroits, semblent ne représenter plus que des Momies, & ont fait perdre aux têtes & autres parties du corps tout leur caractère & toute leur vérité. Quand on sort de dessiner on est accoutumé à ne chercher que l'effet, & pourvu qu'on l'obtienne avec les couleurs comme avec le crayon, on croit avoir bien réussi. Ce n'est pas ainsi que l'entend la nature ; elle veut qu'on la suive pied à pied, & qu'on ne l'embellisse que par les voyes dont le Créateur s'est servi pour la décorer de

cette beauté, de ces graces, de cette fraîcheur, de cette variété infinie de caractères qui la présente aux yeux attentifs comme l'objet le plus ravissant, & dont on ne peut épuiser les recherches & les délicatesses. La palette doit fournir au Peintre les matériaux dont le Créateur s'est servi pour décorer l'Univers dans toutes les espèces & dans tous les genres, & il y doit trouver tout ce qui est nécessaire pour représenter dans toute sa vérité, dans toute sa perfection & dans toute sa beauté le grand spectacle de l'Univers. En élevant ainsi vos idées, Monsieur, vous comprendrez toute la dignité de l'art auquel vous vous attachez, vous ferez naître en vous ces semences de la noble émulation qui a fait les grands Peintres; & en voulant imiter la nature, vous sentirez comme eux le désespoir d'être toujours surpassé par votre modèle. Soyez docile, modeste, gardez-vous de la présomption qui porte à croire que dès qu'on a commencé on a fini, & qui fait regarder les premiers succès comme le comble de la perfection où l'on vouloit atteindre. On est incapable d'aller loin quand on pense ainsi: le plus grand homme convient ingénument qu'il apprend tous les jours dans l'art auquel

DECEMBRE. 1759. 167

vous vous dévouez. La Nature est une maîtresse inépuisable qui a toujours quelque chose de nouveau à apprendre à ceux qui étudient d'après elle. Fortifiez bien vos aîles avant que de voler tout seul ; vous êtes dans les mains d'un grand Maître, il vous apprendra comment vous devez pratiquer tout ce que je viens de vous exposer dans ce détail. Je concourrai toujours volontiers à vous secourir, quand on me rendra de bons témoignages de vous.

N^a. Au style de cette Lettre, aux lumières qu'on y voit répandues, il est facile de juger qu'elle est écrite par un connoisseur ; mais s'il m'étoit permis d'en nommer l'Auteur respectable, on seroit surpris de voir que dans un rang si éminent on ait pu concilier avec des fonctions importantes & dignement remplies, une étude si réfléchie de la Nature, & des moyens de l'imiter.



LA PEINTURE ELUDORIQUE*,

*Nouvelle façon de peindre en miniature,
par le sieur Vincent, de Montpeil.*

LA Peinture en détrempe, celle sur l'émail, sont les deux genres qui ont été employés jusqu'ici pour la miniature ; la détrempe se fait avec des couleurs légères sur du velin ou de l'ivoire, qui la rendent agréable mais sujette à jaunir & à se dégrader. Le coloris de la détrempe ne peut jamais avoir un effet piquant & moëlleux.

La Peinture en émail a plus d'éclat avec beaucoup plus d'inconvéniens. Outre sa fragilité, ce genre a dans l'exécution des obstacles infinis parce que le Peintre y employant des couleurs qui vont au feu, il ne peut voir, il doit deviner les changemens que la chaleur va produire. D'ailleurs l'émail n'est point susceptible de ces touches vigoureuses, de ces traits saillans qui font la magie de l'art.

* Ce terme est dérivé de deux mots Grecs qui signifient *huile & eau*, parce qu'on employe ces deux liqueurs dans les procédés du nouveau genre de Peinture dont il est ici question.

La

La Peinture à l'huile est celle qui rend la nature avec le plus de supériorité, mais ses touches larges, ses couleurs épaisses, une certaine liberté de pinceau qui lui est propre, les vernis gras qui font la belle harmonie, paroissent ne pouvoir jamais être employés pour rendre le délicat, le précieux, le fini de la miniature. En effet, par les procédés ordinaires cela eût été impossible; il falloit donc recourir à de nouveaux expédiens: or c'est ce que le sieur Montpetit ose se flatter d'avoir entrepris avec succès. Il peint à l'huile les sujets les plus petits comme des portraits dont on veut orner des bracelets, des tabatieres, même des bagues. Son secret consiste à n'employer que l'huile absolument nécessaire pour attacher la couleur, à exclure toutes sortes de vernis, & à y suppléer par un crystal, qu'il rend adhérent à ses tableaux par le moyen d'un très-léger mordant passé à un certain degré de chaleur. Sa manière est de peindre à travers l'eau afin d'avoir sous les yeux l'effet que doit produire le brillant du crystal & de travailler en conséquence. L'eau a encore l'avantage d'ôter de ses couleurs l'excès d'huile qui leur seroit nuisible; en sorte que cette peinture devient vigoureuse dans ses teintes,

H

saillante dans ses traits, moelleuse dans son coloris, sans que rien puisse jamais l'altérer. Le sieur de Monpetit a consacré les prémices de ses découvertes en ce genre par trois portraits de notre auguste Monarque, qui ont été jugés dignes d'être conservés parmi les bijoux de la Couronne. Il a lieu d'espérer que cet honneur fera un préjugé légitime en faveur de son talent. Il se fait un plaisir de montrer aux Artistes & aux Amateurs sa nouvelle façon de travailler : il demeure dans une maison à porte cochère, au rez-de-chaussée, au fond du cul-de-sac de la cour de Rhoan, quartier de Saint André des Arts.

M U S I Q U E.

M. Lefebvre, Organiste de Saint-Louis en l'Isle, vient de donner au Public une Cantatille qui a pour titre, *Prométhée*, composée pour un dessus avec symphonie. Prix 36 sols. Se vend à Paris chez l'Auteur, Quai de Bourbon, Isle Saint-Louis ; & aux adresses ordinaires.

Une haute-contre pourra chanter cette Cantatille.

De *o* François, mis en Musique par L.

F. Marquis de Chambray, Mestre-de-Camp de Cavalerie; Cornette des Chevaux-légers de la garde, Chevalier-Magistral de l'Ordre de Malthe; dédié à M. le Marquis de Chambray son pere. On le trouve à Paris aux adresses ordinaires.

NOËLS, *O Filii*, Chançons de Saint Jacques, & Carillons. Le tout extrêmement varié & mis pour l'Orgue & pour le Clavecin. Par M. Dandrieu, Organiste du Roi & de Saint Méderic. Nouvelle édition revue, corrigée & augmentée de nouvelles variations tant sur les anciens Noël's que sur les nouveaux. Prix 9 liv. A Paris aux adresses ordinaires.

G R A V U R E.

LE sieur Verne, attaché à M. le Marquis de Beringhen Chevalier des Ordres & premier Ecuyer du Roi, vient de lui présenter l'estampe de son Portrait peint par M. la Porte, & gravé par M. Moitte. Au bas de l'Estampe on lit ces quatre vers:

Zélé Sujet, Ami généreux & fidèle,
 Bienfaisant avec choix, simple avec dignité,
 Courtisan sans bassesse, & grand sans vanité,
 La fortune l'a vu toujours au-dessus d'elle.

H ij

172 MERCURE DE FRANCE.

On doit donner incessamment le Portrait d'Annibal, de Marseille, mort le 18 Août 1759, âgé de 122 ans, né sous le regne de Louis XIII, le 20 Mai 1638, même année de Louis XIV. Il a toujours servi en qualité de Soldat sur les galères. Il a été peint en 1748 d'après lui-même à Marseille, par M. Viali, Peintre du Roi, qui a eu l'honneur de peindre avec succès Sa Majesté en 1716. Il est gravé par M. Lucas, Graveur à Paris.

Les Estampes se vendront chez la Veuve Chereau, rue St. Jacques; chez Joulain, quai de la Ferraille; chez Buldet, rue de Gêvres, & chez M. Viali, Peintre, Rue d'Argenteuil, derriere St. Roch.

IL paroît une Carte nouvelle intitulée *Carte itinéraire de l'Empire d'Allemagne & de ses frontières*, dressée par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin. Cette Carte se vend à Paris.



ARTS UTILES.
CHIRURGIE.

LETTRE

A L'AUTEUR DU MERCURE

*Au sujet d'une machine inventée par
Mad.^{me} le Boursier du Coudrai, pour
démontrer l'Art des accouchemens aux
Sages-femmes de campagne.*

MONSIEUR,

Tout ce qui porte le caractère d'utilité est sûr de trouver place dans votre Recueil; c'est ce qui me fait prendre la liberté de vous adresser ces réflexions, qui n'ont été dictées que par l'amour du bien public, & par la commiseration qu'on ne peut refuser au sort des malheureux habitans de la campagne, la plupart dénués des secours même les plus nécessaires dans les maux qui les accablent, & dont ils sont presque toujours les victimes. Pour peu qu'on ait habité les Provinces, on est étonné du grand nombre

H iij

de femmes qui périssent dans leurs couches , ou qui en demeurent estropiées pour le reste de leurs jours : ces accidens , qui sont peut-être une des principales causes de la dépopulation dont on se plaint depuis longtems , ne sont produits que par l'impéritie des gens qui se mêlent de les secourir. En effet que peut-on attendre d'une femme assez ignorante pour imaginer que la matrice se promène dans le corps , & qui n'a été initiée dans l'art qu'elle professe que par quelque vieille matrone aussi peu instruite qu'elle , qui ne lui a pas même appris que dans l'accouchement naturel , son emploi doit se borner à recevoir l'enfant ? Telles sont la plupart des accoucheuses , je ne dis pas seulement des villages , mais même d'un grand nombre de petites Villes de nos Provinces. Malgré cette ignorance profonde on ne les voit jamais demander du secours : mais à qui pourroient-elles s'adresser ? la plupart des Chirurgiens de village ne sont gueres plus éclairés qu'elles sur cette matiere , aussi y en a-t-il beaucoup qui ne veulent pas se mêler des accouchemens. Que deviennent donc les malheureuses femmes qui sont obligées d'avoir recours à ces fausses Lucines ? Il en périt un grand nombre , souvent

même avec leur fruit, qui quelque fois en est quitte pour être mutilé ; il y en a d'autres qui sont estropiées au point de devenir stériles pour le reste de leurs jours.

Vous sentez, Monsieur, combien les honnêtes gens gémissent sur ces malheurs, & combien ils desireroient qu'on pût y apporter remède. Mgr. le Duc d'Orléans, à qui rien n'échappe de tout ce qui peut être avantageux à l'humanité, informé de la triste situation de la plupart des femmes de ses appanages, fit choisir, il y a quelque temps, dans l'Orléanois, un certain nombre de ces Sages-femmes de village, & les ayant fait instruire par des gens habiles, il les distribua dans les campagnes, où l'on ne tarda pas à sentir les avantages d'un pareil établissement. Ce fut dans ces mêmes vues que M. le Baron de Thiers engagea Madame le Boursier du Coudrai, connue avantageusement du Public dans cette Capitale, à venir s'établir à Thiers, dont il est Seigneur. Le bien qu'elle fit dans cette Ville engagea M. de la Michaudiere, alors Intendant d'Auvergne, à l'appeller à Clermont. Témoin des malheurs qui affligeoient les femmes de cette Province, surtout celles qui habitoient dans les campagnes un peu éloi-

Hiv

gnées de la capitale , cette zélée Citoyenne ne borna pas ses soins à porter un secours assuré à toutes celles qui eurent recours à elle ; elle voulut étendre le bien qu'elle pouvoit faire au reste de la Province. Elle proposa donc à M. l'Intendant de former des élèves qui iroient ensuite s'établir dans les campagnes. M. l'Intendant faisoit un projet qui répondoit si bien à ses vues patriotiques. La plus grande difficulté que Madame du Coudrai éprouva dans cette nouvelle carrière , fut de se faire entendre de ces femmes grossières qui n'avoient aucune notion des parties sur lesquelles elles doivent opérer. Elle imagina donc une machine qui représentoit le bassin d'une femme , & qui la mettoit à portée de les faire manœuvrer sous ses yeux , & de leur faire résoudre les problêmes les plus difficiles de l'art des accouchemens. Avec ce secours elle parvint non seulement à leur faire sentir tous les inconvéniens des mauvaises manœuvres qu'elles avoient coutume de mettre en usage , mais encore la nécessité des différentes opérations qu'elle leur faisoit faire. Instruites par leurs yeux , exercées à opérer dans les cas les plus difficiles , ces femmes furent bientôt en état de servir utilement le Public. La

rapidité de leurs progrès étonna Madame du Coudrai elle-même.

Quelques flatteurs que fussent pour elle des succès aussi marqués, elle voulut avoir l'approbation du seul Corps capable d'apprécier exactement le mérite de son invention. Elle présenta sa machine à l'Académie Royale de Chirurgie, qui l'honora des plus grands éloges & l'exhorta à continuer des travaux aussi utiles. Il n'en falloit pas tant pour soutenir le courage d'une personne que l'amour de l'humanité portoit à se consacrer entièrement au bien de ses semblables; elle continua ses instructions à Clermont sous les hospices de M. de Balinvilliers, qui avoit succédé à Monsieur de la Michaudiere dans l'Intendance d'Auvergne, & qui n'avoit pas moins de zèle que lui pour tout ce qui pouvoit être de quelque utilité à la Province. Elle redoubla ses efforts, & non seulement elle perfectionna sa machine, mais encore elle composa en faveur de ses élèves un petit traité sur l'art des accouchemens, qui a mérité l'approbation de tous les connoisseurs, & la vôtre, Monsieur, puisque vous l'avez annoncé avec éloge. De nouveaux succès couronnèrent ses efforts, & furent tels qu'ils exciterent l'attention du ministère.

H v

Il a jugé que la Province d'Auvergne ne devoit pas profiter seule d'un tel trésor. Madame du Coudrai a donc été appelée à Paris : les gens de l'art, & un grand nombre de personnes de la première distinction, ont voulu voir sa machine; elles ont été également satisfaites de l'exactitude avec laquelle les différentes parties sont représentées, & de la clarté de ses démonstrations. Le phantome d'un petit fœtus de grandeur naturelle lui sert à faire connoître les différentes positions que l'enfant peut prendre dans le sein de sa mere, & les obstacles qui peuvent s'opposer à sa sortie. Pénétré des avantages qu'elle peut procurer à nos Provinces, le Ministre a résolu de les lui faire parcourir * successivement, afin de former dans chacune un nombre certain d'élèves choisies qui iront ensuite fonder des écoles particulières dans les différens districts de leurs Provinces respectives. On leur fournira à cet effet des machines conformes à celle de Madame du Coudrai, avec lesquelles elles propageront en très-peu de temps les connoissances qu'elles auront acquises. Ainsi, Monsieur, les malheureux habitans de nos campagnes seront assurés désormais de trouver des

* Elle vient d'en obtenir le Brevet.

secours efficaces dans leurs maux : on ne verra plus des femmes fécondes devenir stériles à la fleur de leur âge ; les enfans ne courront plus risque de périr en voyant le jour , ou d'être estropiés & mutilés par l'ignorance d'une Sage-femme. Sans doute qu'on portera l'attention jusqu'à interdire à toutes celles qui n'auront pas été instruites dans ces nouvelles écoles l'exercice d'un art dans lequel les moindres fautes sont des maux affreux.

Quels éloges ne doit-on point aux Citoyens zélés qui procurent ces avantages à la société, & aux Ministres qui les encouragent & les mettent à portée de faire tout le bien dont ils sont capables ! Ce sont ces sortes de bienfaits qui ne sortent jamais de la mémoire des hommes, & qu'ils se plaisent à transmettre à leur derniers neveux. J'ai cru, Monsieur, que vous ne refuseriez pas d'annoncer à nos Provinces un établissement si utile, & que vous voudriez permettre que je payasse ce léger tribut de louanges au Ministre éclairé qui s'occupe si utilement de notre bonheur, & à la Citoyenne vertueuse qui seconde si avantageusement ses vues.

J'ai l'honneur d'être &c.

*OBSERVATION sur la Taille. Par
M. HOIN, Chirurgien de l'Hôpital de
Dijon.*

P A R M I les Pierreux que j'ai taillés publiquement cet Automne à l'Hôpital, il y avoit un enfant nommé *Jean Buys*, natif de Beaune, âgé d'environ six ans, que je n'aurois point exposé à l'opération si je n'y avois pas été forcé par l'extrême violence des douleurs que la pierre occasionnoit. Les tumeurs scrophuleuses dont le col de cet enfant est garni des deux côtés, exigeoient que la taille fût différée; mais il n'y avoit aucune espérance de prolonger la vie de *Jean Buys* jusqu'à la guérison de ses écrouelles. Le cas étoit trop urgent pour m'arrêter aux craintes quoique légitimes que m'inspiroit la présence d'un virus propre à nuire au succès de l'opération. Je taillai l'enfant le 12 Septembre; il n'a pas eu la plus légère fièvre pendant le cours de son traitement: il a été le premier guéri de ceux sur lesquels j'ai opéré le même jour, & sa playe est parfaitement cicatrisée depuis le 26 du même mois.

Ce n'est point par rapport à la méthode, que je publie cette courte Observation, puisque le lithothome caché n'a pas contribué à cette cure. J'ai employé plusieurs fois cet instrument, d'après sa correction par M. Caqué : l'usage m'a convaincu qu'il ne falloit ni le rejeter, ni s'en servir toujours ; & que, comme les circonstances d'une opération varient, cette variété devoit déterminer sur le choix des instrumens propres à la mieux faire. Elles m'ont décidé à tailler Jean Buys avec le gorgeret à lame cachée, beaucoup moins vanté, quoiqu'il soit très-utile. Je ne publie donc cette Observation que parce qu'elle vient à l'appui de plusieurs autres pour confirmer une vérité très-importante sur laquelle on passe peut-être encore trop légèrement lorsqu'on la rencontre dans les écrits des grands Praticiens qui nous l'ont apprise : *C'est qu'il y a plus de cas que l'on ne pense où l'on doit prudemment s'écarter des principes les plus universellement reçus.*



A R T I C L E V.
S P E C T A C L E S.

O P E R A.

LE Mardi 6 Novembre on a remis au Théâtre *Amadis de Gaule*, représenté pour la 1^{re} fois le 16 Janvier 1684, repris le 31 Mai 1701, le 13 Mai 1718, le 4 Octobre 1731, le 8 Novembre 1740. Cet Opéra, dont le Sujet fut donné, dit-on, par Louis XIV à l'inimitable Quinault, n'est pas mis dans la première classe de ses Poèmes lyriques. L'intrigue n'en est fondée que sur une jalousie mal-entendue, & dont Oriane seroit guérie dès le premier Acte, si Florestan lui disoit ce qu'il doit lui dire naturellement.

Ce premier Acte est foible & ne tient à rien. Le cinquième Acte est superflu & sans aucun intérêt; mais tout le Poème est écrit avec cette facilité, cette élégance, cette harmonie, qui font de la Poésie de Quinault le modèle du genre lyrique.

Le dialogue des Scènes est aussi juste que rapide: chacun n'y dit que ce qu'il doit dire; & les mouvemens favorables à

l'expression du chant , naissent du fond du Sujet , sans jamais détourner ni ralentir le cours du dialogue. Les deux Scènes d'Archalaüs avec Arcabonne sont des chefs-d'œuvres , mais surtout celle du quatrième Acte. La Scène de l'Ombre d'Ardan au troisième Acte , est un morceau admirable de la part du Poëte , & Lulli l'a secondé dans la peinture de ce tableau terrible, autant que pouvoient le lui permettre les difficultés qui s'opposoient alors à l'exécution d'une Musique savante.

Le quatrième Acte d'un bout à l'autre est un des plus pathétiques & des mieux écrits qui soient au Théâtre. Dans ce Poëme comme dans tous ceux de Quinault on est surpris de voir les vers les plus coulans & les plus simples exprimer les idées les plus fortes avec autant de précision que d'énergie.

ARCABONNE à Archalaüs.

Vous m'avez enseigné la science terrible
Des noirs enchantemens qui font pâlir le jour ;
Enseignez-moi , s'il est possible ,
Le secret d'éviter les charmes de l'amour.

.....

A M A D I S.

J'ai vu le danger sans effroi ,
Lorsque mes jours heureux étoient dignes d'envie,

Puis-je craindre la mort , dans un temps où la vie
N'est plus qu'un supplice pour moi ?

.....
L'Ombre d'ARDAN à Arcabonne.

Ah ! tu me trahis , malheureuse !

Ah ! tu vas trahir tes sermens.

Je retombe ; le jour me blesse.

Tu me suivras dans peu de temps :

Pour te reprocher ta foiblesse ,

C'est aux Enfers que je t'attends.

.....
ARCABONNE, à Arcalaüs.

Entre l'amour & la haine cruelle ,

J'ai cru pouvoir me partager ;

Mais dans mon cœur l'amour est étranger ;

Et la haine m'est naturelle.

.....
L A M E S M E.

Fiez-vous à l'amour jaloux ,

Il est plus cruel que la haine.

C'est ce mélange de force & de douleur auquel nos meilleurs Poètes ont vainement tâché d'atteindre , qui faisoit dire plaisamment à un Gascon homme de goût , enchanté d'un Opéra de Quinault :
Cet homme-là a désossé la Langue.

Le défaut qu'on reproche à l'Opéra

d'Amadis, c'est d'être triste; & ce défaut est relatif au goût de notre siècle, qui semble décidé pour la Musique vive & légère. Les Directeurs ont tâché d'y remédier par des airs de danse & de chant d'un caractère plus brillant que la Musique de Lulli. Du reste ils n'ont rien négligé pour donner au Spectacle de cet Opéra toute la pompe dont il est susceptible.

Le tableau de l'enchantement d'Urgande, d'Alquif & de leur suite, dans le Prologue, est peut-être un des plus beaux que l'on ait vus sur ce Théâtre.

La décoration du troisième Acte représentant le tombeau d'Ardan, est d'un caractère majestueux & sombre, & devrait servir de modèle à celle du tombeau de Ninus dans la Tragédie de Sémiramis.

Le Palais du cinquième Acte est de la plus grande beauté; & l'on n'a rien épargné pour y ajouter la richesse des ornemens à la noblesse du dessein.

A l'égard des habits, quoiqu'en disent quelques critiques, ils sont tels qu'ils doivent être, & le Costume y est observé. L'habit d'un Chevalier étoit son armure; cette armure étoit composée d'un casque, d'une cuirasse, d'un écu, &c; elle avoit pour draperie l'écharpe & la cotte de maille; c'est ainsi que sont vêtus

Amadis, Florestan, & leur Suite. A l'égard des petits détails, ils doivent toujours être sacrifiés à la noblesse du vêtement. Ceux qui demandent une imitation servile dans le Costume, voudroient-ils qu'une Chinoise parût sur la Scène avec des cheveux plats noués au sommet de la tête ? qu'Orosmane s'assît sur le Théâtre à la maniere des Orientaux ? qu'un Romain se couvrît la tête d'un pan de sa robe, & que dans un triomphe de l'ancienne Rome on portât sur la scène du foin pour étendard ? L'imitation dans le costume doit être assez fidèle pour rappeler au Public instruit les temps & les lieux où se passe l'action ; mais cette vraisemblance n'exige pas une imitation scrupuleuse ; & s'il est permis d'imiter en beau, c'est surtout sur un Théâtre où tout doit concourir à la magnificence du spectacle & à l'illusion des sens.

Il n'étoit pas possible de mieux distribuer les rôles de l'Opéra d'Amadis qu'on l'a fait dans cette reprise : celui d'Arca-bonne, l'un des plus fortement conçus & des mieux peints du théâtre lyrique, est très-bien rempli par Mlle Chevalier. M. Gelin n'a pas eu lieu de développer tous ses talens dans celui d'Arcalaüs : la fureur y domine d'un bout à l'autre, & il ne demande que de la force. Ceux de

Corisande & de Florestan sont peu de chose, mais ils ont été parfaitement bien chantés par Mlle Lemiere & M. Larrivée. On étoit bien sûr que Mlle Arnoud joueroit celui d'Oriane avec tout le sentiment & toute l'intelligence possibles; qu'elle le chanteroit avec goût; & que le caractère touchant de sa voix ajouteroit encore au pathétique de son action; mais on craignoit avec raison que la délicatesse de ses organes ne pût soutenir la situation pénible & violente du quatrième Acte; qu'Oriane remplit presque seule & sans aucun relâche. Une indisposition accidentelle s'est jointe à la fatigue du rôle, & l'Actrice a été obligée de le quitter pour quelque temps. Mlle Dubois l'a chanté après elle aussi bien qu'on pouvoit l'attendre, & le Public l'a encouragée par de justes applaudissemens.

Enfin, le Mardi 20 du mois, Mlle Lemiere a voulu s'éprouver dans ce rôle; & Mlle Dubois, en le lui cédant, a pris celui de Corisande. Mlle Lemiere a dû voir, par l'accueil que lui a fait le Public, combien ses talens la lui rendent chère, & combien il desire de la conserver; mais elle a dû sentir de même qu'un rôle aussi passionné, aussi fort, n'est point assez analogue au caractère de son organe.

188 MERCURE DE FRANCE.

Tout l'art du chant ne peut donner à la voix le volume, le pathétique & la force qu'elle n'a pas. Quant à l'action théâtrale, il y a des choses qu'elle a très-bien jouées, & dans lesquelles elle a été fort applaudie. Le trouble & la crainte ont pu l'empêcher de rendre également bien quelques autres endroits du rôle, & l'on seroit injuste de la juger sévèrement à cet égard sur une première représentation.

Quant à la partie des danses, il n'y a rien à desirer. Mlle Vestris a fait la plus vive impression dans l'enchantement d'Amadis. M. Vestris s'est surpassé dans une chaconne au cinquième Acte. Je n'ai plus de termes pour exprimer le ravissement du Public, & les applaudissemens unanimes qu'il donne au brillant, à la précision, à la légèreté, à la noblesse, en un mot à la perfection de la danse de Mlle Lani.

On ne peut pas dire que cet Opéra ait pris avec chaleur; mais soutenu par tant de beautés réunies, il seroit bien étonnant qu'il n'eût pas un succès durable.



COMÉDIE FRANÇOISE.

LE Vendredi 9 Novembre, M. Duranti, pere de la jeune Actrice dont j'ai annoncé le début & le succès dans les rôles de Soubrette, a débuté lui-même dans les rôles de valet, par celui de Pasquin dans la Comédie de la Coquette, & par celui de Scapin dans les Fourberies de Scapin. Quoique son extrême timidité ait répandu un peu de gêne & de froideur dans son jeu, le Public n'a pas laissé d'y voir & d'y applaudir le talent. L'Acteur rassuré par ces encouragemens, a beaucoup mieux joué encore le Dimanche suivant le rôle de Frontin dans le Muet, & celui de Pasquin dans le Triple Mariage; & il y a été très-applaudi. Le Vendredi 16, son succès a été le même dans le rôle de Pasquin de l'Homme à bonne Fortune. On lui trouve en général beaucoup d'intelligence & de vérité. Il semble avoir pris pour modèle feu Deschamps cet excellent Comique. Il n'a point encore assez d'expression dans le visage, ni de chaleur dans le jeu; mais on sçait combien la contrainte d'un début refroidit &

concentre le talent d'un Acteur; & l'on espere qu'à mesure que celui-ci perdra de sa timidité, il se ranimera davantage.

Le Samedi 10 du mois, M. Cochois a débuté dans l'emploi de feu M. la Thorilliere, qui à force de travail étoit parvenu à plaire au Public, & qu'on a perdu dans le temps où son talent étoit le plus goûté; M. Cochois, dis-je, a débuté par le rôle de Lisimond dans le Glorieux; & le Jeudi 15, il a continué son début par le rôle de Forlis dans les Dehors-Trompeurs, & par celui de Scarnarelle dans l'École des Maris. Cet Acteur a de la facilité, une belle voix, un bon masque, point de charge, point de grimaces; son action est aisée & naturelle; il a même, dit-on, dans le jeu du visage quelque chose qui rappelle Duchemin; mais on lui reproche d'être froid encore; & s'il peut animer son jeu, sans rien perdre de l'aisance & de la vérité qui en font le caractère, on ne doute pas qu'il ne devienne un excellent Comédien.

Le Lundi 12, on a donné une Tragédie nouvelle, intitulée *Namir*. Cette Pièce n'a point réussi: l'Auteur en est inconnu.

COMEDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens donnerent le 29 Octobre, comme je l'ai annoncé, la premiere représentation des *Faux Devins*, Comédie en trois actes & en vers libres.

L'indisposition du sieur Chamville auroit retardé cette premiere représentation si Madame Bognioli n'avoit offert la veille d'apprendre le rôle quoique très-long, & ne se fût mis en état de le jouer. Madame Bognioli avoit déjà remplacé cet Auteur dans la nouvelle Ecole des Femmes. Le Public a fort applaudi au naturel & à l'intelligence qu'elle a mis dans son jeu; & il n'avoit jamais paru mieux sentir le mérite de la Scène du premier Acte entre le Chevalier & Méhite. Le rôle d'Erafte dans les *Faux Devins* étant moins favorable, Madame de Bognioli y a moins brillé; cependant la Scène d'Erafte & de Julie dans le second Acte, terminée par une reconnoissance entre ces deux Amans, a fait beaucoup de plaisir par la maniere dont elle a été jouée: Mademoiselle Catinon faisoit le rôle de Julie, & l'a très bien ren-

192 MERCURE DE FRANCE.

du. La Pièce en général n'a point réussi ; l'Auteur l'a retirée après la troisième représentation : elle a servi du moins à faire connoître de quelle utilité Madame Bognioli peut être à ce Théâtre, qui feroit en elle une très-bonne acquisition.

Les Faux Devins furent suivis d'un nouveau Ballet sérieux héroï-comique, qui a pour titre, *la Dispute des Faunes & des Bergers pour les Amadryades*. Ce Ballet, qui est de la composition du sieur Pitro, offre aux yeux du Spectateur des tableaux agréables ; les airs de violon en sont bien choisis. Le sieur Pitro s'y distingue dans ses diverses Entrées, & le Ballet en général est bien exécuté ; mais on peut dire que Mlle Catinon en fait le principal agrément. Elle y danse surtout dans un pas de quatre, avec une légèreté surprenante.

Le Lundi 19 Novembre, on a donné une Pièce nouvelle intitulée *l'Impromptu de l'Amour ; & Vénus & Adonis*, Ballet Pantomime du sieur Pitro. La Pièce & le Ballet ont réussi. J'en rendrai compte dans le Mercure prochain.



CONCERT

CONCERT SPIRITUEL.

LE Concert Spirituel du Jour de la Toussaint a commencé par une Symphonie de M. Milandre, suivie de *De profundis*, Motet à grand Chœur de M. de Mondonville. Ensuite M. Gaviniés a joué un Concerto de sa composition; le Public l'a écouté avec le plus grand silence, & a redoublé ses applaudissemens en lui demandant sa romance. Mlle Lemiere a chanté un petit Motet. M. Balbastre a joué un Concerto de sa composition. Mlle Fel a chanté un petit Motet, & le Concert a fini par les Israélites à la Montagne d'Oreb, premier Motet François de M. de Mondonville, dont la reprise a fait beaucoup de plaisir.

SUPPLEMENT à l'Article des Sciences
& Belles-Lettres.

ACADÉMIES.

L'ACADÉMIE Royale des Belles-Lettres tint le 13 son assemblée publique d'après la S. Martin: au commencement de la

séance, M. le Beau, Secrétaire perpétuel de l'Académie, annonça que M. Schmid, fils du Principal du Collège de Berne, avoit remporté le Prix qui devoit être distribué cette année. M. le Beau lut ensuite successivement les éloges de feu M. de Lamignon Président du Parlement, & de M. l'Abbé de Fontenu. Ces lectures furent suivies de celles de trois Mémoires, l'un de M. le Beau, frere du Secrétaire, sur *le Margitès d'Homère*, un autre de M. le Comte de Caylus, sur *le Temple & sur la Diane d'Ephèse*, & le troisieme de M. l'Abbé de la Bletterie, dans lequel il supplée le cinquieme Livre des *Annales de Tacite*.

Cette Académie, pour Sujet du Prix qu'elle doit donner à Pâques en 1761, propose d'examiner, *ce qui est resté en France, sous la premiere race de nos Rois, de la forme du Gouvernement qui subsistoit dans les Gaules sous la domination Romaine.*

Je rendrai compte dans le Mercure suivant de l'Assemblée de l'Académie des Sciences à sa rentrée après la Saint-Martin.



HISTOIRE.

M. PHILIPPE DE PRETOT, Censeur royal, a recommencé au mois de Décembre 1757 un Cours complet, public & gratuit, d'Histoire universelle, ancienne & moderne, sacrée & profane, qu'il a divisé en trois Parties : la première contenoit les premiers âges du Monde, & les quatre grandes Monarchies, jusqu'à la décadence de l'Empire Romain en Occident : la seconde, le démembrement de cet Empire, & les Peuples qui naquirent de ses ruines ; ce qui nécessairement amenoit l'Histoire de France, qu'il a conduite jusqu'au commencement de la troisième race de nos Rois.

M. Philippe a fourni avec succès les deux premières années de son Cours de l'Histoire universelle. Il ne lui reste plus à traiter que la troisième Partie, la moins obscure, peut-être, mais la plus intéressante, & la plus épineuse. Voici à-peu-près le plan qu'il en a tracé dans une séance du mois de Septembre dernier.

La France, l'Espagne, & l'Angleterre, dont les intérêts ont tant de rapports, marcheront de pair à-peu-près, & feront

la première section des conférences de cette troisième année. L'Allemagne, dont les révolutions sont liées si intimement avec l'Italie, surtout par la querelle des Empereurs & des Papes au sujet des investitures, & par les factions des Guelphes & des Gibelins, doit aller sur la même ligne pour les siècles de ces fameux démêlés; & ce sera la seconde section du travail de M. Philippe.

Les Couronnes du Nord, c'est-à-dire, le Dannemarck, la Suède, la Russie, & même la Pologne, rempliront la section suivante. Mais pour ne rien omettre du plan général & de l'exécution que M. P. s'est proposés, il conclura ses conférences par reprendre l'Empire d'Orient, où il l'a laissé au moment de la ruine totale de celui d'Occident, dans le cinquième siècle; ce qui amènera naturellement l'histoire succincte des Arabes & des Turcs, puisque ces derniers détruisirent entièrement sous Mahomet II l'Empire Romain, l'an de Jesus-Christ 1453.

Au moyen de cet ordre, M. Philippe suivra la progression respective des branches qui forment la chaîne complète de l'histoire moderne: il s'attachera de temps en temps au développement des Arts & des Sciences, aux grands Hommes en

DECEMBRE. 1759. 197
tout genre, aux progrès de l'esprit hu-
main; mais surtout aux principes & aux
causes des révolutions des Etats.

M. Philippe joindra, comme il a fait
jusqu'ici, les démonstrations sensibles de
la Géographie à celles de l'Histoire. Sa
demeure est rue de la Harpe, vis-à-vis la
rue des Deux-portes, & son Cours a re-
commencé pour l'Histoire moderne, le
Dimanche 18 Novembre, & continuera
sous les Dimanches & Fêtes à 10 heures
du matin, jusqu'au mois d'Août 1760
inclusivement.

A R T I C L E V I.

NOUVELLES POLITIQUES.

De PETERSBOURG, le 15 Octobre.

L'IMPÉRATRICE de Russie vient de rendre une
Ordonnance par laquelle il est enjoint de lever
quarante-cinq mille hommes de recrues dans les
Provinces. On se propose de les faire partir pour
la Pologne avec sept mille hommes de troupes
régliées, qui doivent aller renforcer l'armée aux
ordres du Comte de Soltikoff.

De HAMBOURG, le 20 Octobre.

Les armées du Prince Henry & du Maréchal

1798 MERCURE DE FRANCE.

de Daun en Saxe ont fait divers mouvemens. Les Prussiens ont été obligés d'abandonner la position avantageuse qu'ils occupoient. On continue de travailler aux fortifications de Dresde. Cette Ville sera dans peu une des meilleures Places de l'Empire. Elle est défendue par une garnison de dix mille hommes.

Du 5 Novembre.

Les corps avancés des Suédois ne sont qu'à huit milles de Berlin. Le Général Manteuffel qui est chargé de s'opposer à leurs progrès, doit recevoir un renfort de dix mille hommes détachés de l'armée du Roi de Prusse, & qui avoient d'abord été destinés pour celle du Prince Henry. Mais les nouveaux ordres envoyés par l'Impératrice de Russie ont déterminé le Roi de Prusse à garder ce corps de troupes.

On prétend que le Comte de Soltikoff avoit effectivement pris la résolution de terminer la campagne & d'aller prendre des quartiers en Pologne; que le Baron de Laudon l'avoit prié de différer cette retraite jusqu'à la fin d'Octobre; & que sur ces entrefaites un Courier de Peterbourg étoit arrivé & avoit apporté au Général des Russes l'ordre de continuer les opérations, d'hiverner en Silésie, & d'y assurer ses quartiers. Le Prince Henry paroît déterminé à se maintenir dans son camp de Torgau.

Un convoi de Navires Anglois est entré dans le Weser, & a débarqué à Nienbourg trente-huit canons, deux mortiers, & quinze cens hommes de recrues.

De DRESDE, le 3 Novembre.

Le corps aux ordres du Duc d'Artemberg se porta le 25 du mois dernier à Dornitz, dans le dessein d'ôter au Prince Henry la facilité de s'é-

DECEMBRE. 1759. 195

tendre sur la rive gauche de l'Elbe, & de couper la communication de son camp avec Léipsick. Le lendemain le Duc d'Artemberg poussa un détachement au-dessous de Torgau. Le Prince Henry qui craignit les suites de cette disposition, donna ordre aux Généraux Finck & Wunsch de passer l'Elbe, & de faire les plus grands efforts pour joindre le Général Rebentisch, qui couroit risque d'être coupé. Ces deux Généraux trouverent les passages occupés par les troupes du Duc d'Artemberg, & résolurent de forcer ce Général à changer de position: l'action s'engagea le 29. Les Prussiens chargerent avec vivacité, & furent repoussés deux fois; une troisième attaque leur fut plus avantageuse. Le Duc d'Artemberg s'est replié sur Eulenburg.

De CASSEL, le 6 Novembre.

Le renfort que le Prince Ferdinand a envoyé au Général Imhoff, passa le 30 du mois dernier le Roer à Grevensbruck. Il marcha ensuite sur Lipstadt, où il a dû prendre la grosse artillerie destinée au siège de Munster. Cette Ville est exactement bloquée. Le poste le plus avancé est à Rosel dans une bruyere à demie lieue de la Place. Il est de cent cinquante hommes qui travaillent à l'établissement d'une batterie. Le corps d'armée du Général Imhoff est campé entre Appelhusen & Nötelen. Le parc d'artillerie a été formé entre Symmerisheyden & Obscrow. Différens détachemens occupent Cosfeld, Lede, Dulmen, Lingshausen, Pulderen & Albac.

De LONDRES, le 20 Octobre.

Le Cour a reçu plusieurs lettres du Canada, dont le contenu vient d'être rendu public. Elles

I iv

portent en substance les nouvelles suivantes :

Les troupes aux ordres du Général Wolf débarquerent le 2 Juin dans l'Isle d'Orléans. Deux jours après, le sieur Monckton, Brigadier, fut détaché avec quatre bataillons pour déloger quelques troupes ennemies, qui occupoient la pointe de Lévi. Il fit cette entreprise le 30, tandis qu'un second détachement commandé par le Colonel Carleton s'établissoit à la pointe occidentale de l'Isle. On travailla aussitôt à construire des batteries à la pointe de Lévi. Seize cens Ennemis traverserent le fleuve dans l'intention de détruire nos ouvrages; mais ils furent repoussés & obligés de se retirer avec perte. La Compagnie du Capitaine Dancks, qui avoit été postée dans les bois pour couvrir nos travailleurs, fut attaquée par un corps d'Indiens, & entièrement détruite.

Le camp du Général Wolf n'étoit séparé de celui du Marquis de Montcalm, que par la riviere de Montmorenci. Nos troupes firent plusieurs tentatives pour passer cette riviere; mais elles trouverent le bord opposé tout-à-fait inaccessible; & les Indiens qui le gardoient leur tuerent une quarantaine d'hommes. Le 31 Juillet le Général Wolf fit embarquer à la pointe de Lévi un détachement sur les esquifs de la flotte. Le vaisseau *le Centurion* entra dans le canal pour protéger les troupes contre le feu des batteries de l'Ennemi. On garnit d'artillerie les hauteurs. Treize Compagnies de Grenadiers aborderent avec deux cens hommes du second bataillon Américain. Ils avoient ordre de ne commencer l'attaque que lorsqu'ils verroient les brigades des sieurs Monckton & Townshend à portée de les soutenir. Leur ardeur ne leur permit pas d'attendre ce secours. Ils attaquèrent une redoute, & furent foudroyés par le feu des François. Il fallut les rappeler, &

renoncer à cette attaque, où nous avons eu deux cens hommes tués, & près de sept cens blessés.

Quelques jours après le Général Wolf envoya à Chambaud un détachement de douze cens hommes, & le magasin que les ennemis y avoient formé fut brûlé. Ce Général, de concert avec l'Amiral Saunders, reconnut attentivement l'état de la place, & la position de l'armée Françoisé qui occupoit un camp retranché le long de la côte de Beauport, depuis la riviere de Saint-Charles, jusqu'au saut de Montmorency: Il jugea qu'il étoit impossible de réussir dans le siège de Québec, à moins qu'on ne vint à bout de tirer l'armée Françoisé de sa position & de l'engager à une bataille. Après avoir pris l'avis des Officiers-Généraux, il fut résolu qu'une partie de la flotte remonteroit la riviere pour attaquer les vaisseaux ennemis, & que les bateaux plats seroient employés à débarquer les troupes à trois milles au-dessus de la ville. Cette résolution fut exécutée le 8 Septembre.

Le débarquement se fit le 12 une heure avant le jour à quelque distance du Cap Diamant. Le lendemain l'action s'engagea. Le front de l'ennemi étoit couvert par des broussailles. Les François commencerent l'attaque & chargerent notre droite avec beaucoup de vivacité. Cette attaque devint funeste aux deux Généraux. Le Marquis de Montcalm fut tué à la tête de ses bataillons. Le Général Wolf eut le même sort; & les Commandans en second des deux troupes furent dangereusement blessés. On se battit de part & d'autre avec acharnement. Nos Grenadiers fordirent sur l'ennemi la bayonnette au bout du fusil, & le firent plier de toute part. L'attaque fut moins vive à notre gauche. L'Ennemi tenta plusieurs fois de prendre en flanc; mais ses

mouvements furent toujours arrêtés par l'activité de nos troupes : enfin restés maîtres du champ de bataille , nous nous emparâmes d'une pièce de canon , & nous fîmes quatorze Officiers prisonniers de guerre.

Notre avantage avoit été considérable , mais il n'étoit pas décisif. Nos Généraux prirent toutes les mesures nécessaires pour bien fortifier leur camp. Le 17 , nous n'avions point encore de batterie établie , & les travaux de la tranchée étoient à peine commencés. Sur le soir , contre notre attente , le Commandant de la Place demanda à capituler. Les articles furent dressés pendant la nuit , & signés le jour suivant à huit heures du matin. Nos Généraux ont accordé à la garnison tous les honneurs de la guerre. Les habitans ont été maintenus dans leurs possessions , & dans la jouissance de leurs privilèges. On s'est engagé à leur conserver le libre exercice de leur religion. On s'est déterminé à leur accorder toutes leurs demandes , parce que la saison étoit déjà bien avancée , & qu'on craignoit qu'une plus longue résistance de leur part n'exposât les troupes & surtout la flotte à de fâcheux accidens.

La garnison vient d'être embarquée sur plusieurs de nos bâtimens , qui doivent la conduire en France , où elle a demandé d'être transportée. Nous avons trouvé dans la ville six petits canons de bronze , cent quatre-vingt-dix canons de fer , seize mortiers , & quantité de bombes , de boulets & de munitions. (L'arrivée des Officiers François les met à portée de détruire la mauvaise impression que les papiers Anglois ont pû donner sur leur conduite.)

Du 28.

L'Amiral Saunders a fait embarquer la Garnison Françoisite de Quebec , avec tous les prison-

niers que nos troupes ont fait dans le Canada. Il mande qu'il a eu avis que les François ont abandonné tous les Forts qu'ils avoient sur l'Ohio, après les avoir démolis ; & qu'ils ont fait dire aux Indiens qu'ils étoient obligés de se rapprocher de Montréal, mais qu'ils étoient de retourner sur l'Ohio l'année prochaine.

Du 6 Novembre.

Depuis qu'on a été informé que le Capitaine Thurot étoit parti de Dunkerque, on a été très-attentif à découvrir la route de son escadre, & à prendre des mesures pour faire échouer ses desseins que l'on ignore. Quelques bâtimens Hollandois qui sont entrés dans nos Ports ont déclaré qu'ils avoient apperçu cette escadre à la hauteur de Texel, faisant voile vers le Nord. Le Chef d'Escadre Boys a ordre de la poursuivre. Il arriva le 25 du mois dernier à Edimbourg, où il s'arrêta quelques heures pour renouveler ses provisions ; & il en partit ensuite pour aller à la recherche de cet ennemi. On a détaché plusieurs corvettes qui ont ordre de croiser le long des Côtes orientales d'Angleterre & d'Ecosse. Le Chevalier Brett doit se porter incessamment sur la Côte d'Irlande, pour veiller à la sûreté de ce Royaume.

L'Amiral Broderick continue de croiser à la hauteur de Cadix, pour empêcher la sortie des vaisseaux qui faisoient partie de l'escadre du sieur de la Clue, & qui ont relâché dans ce Port. Le Chef d'Escadre Duff est avec dix vaisseaux devant la baye de Quiberon en Bretagne.

L'Amiral Hawke est devant Brest avec vingt-un vaisseaux de ligne. Il a informé la Cour que le Maréchal de Conflans avoit reçu des ordres positifs de mettre à la voile, & qu'on doit s'attendre qu'il les exécutera incessamment. L'escadre de l'Amiral Hawke a été affoiblie par le

détachement qu'il a eu ordre de faire de quelques vaisseaux de guerre qui sont partis pour aller croiser à la hauteur du Cap de Finistère. L'objet de ce détachement est d'arrêter l'escadre du sieur de Bompard, qui est en route pour revenir sur les Côtes de France.

Le 31, on dépêcha un Courier au Roi de Prusse. On le dit chargé de porter à ce Prince le renouvellement du Traité de Subside entre les Cours de Londres & de Berlin. Le subside accordé à Sa Majesté Prussienne pour l'année prochaine, est d'un million de livres sterling. On assure que le Traité avec le Landgrave de Hesse-Cassel sera renouvelé incessamment, & que ce Prince fournira un nouveau corps de six mille hommes à la solde de l'Angleterre.

Un Courier arriva de Petersbourg ce même jour. On n'a rien publié jusqu'à présent du contenu de ses dépêches. Mais on sçait que le sieur Keith, Ministre du Roi à la Cour de Russie, a été trompé dans l'espérance qu'il avoit conçue d'engager cette Couronne à retirer ses troupes.

De LA HAYE, le 31 Octobre.

Les contestations survenues entre les Etats-Généraux & le ministère Anglois, sont sur le point d'être terminées. Conformément aux dernières instructions que nos Députés avoient reçues de Leurs Hautes Puissances, ils présentèrent le 18 de ce mois aux Ministres de Sa Majesté Britannique un Mémoire dans lequel ils exposoient que les Etats-Généraux s'étoient toujours prêts aux voies de conciliation ; mais que le ministère Anglois avoit paru faire peu de cas de leurs représentations, en refusant d'y répondre par écrit, que Leurs Hautes Puissances desiroient sincèrement le maintien de la bonne intelligence entre

Les deux Nations, qu'Elles demandoient seulement que leurs Sujets ne fussent point troublés dans la jouissance des droits & des prérogatives qui leur ont été accordés par les Traités, & notamment par celui de 1674. Le ministère Anglois a promis à nos Députés qu'ils recevroient incessamment une réponse satisfaisante.

Il reste pourtant encore une difficulté, c'est que la Cour de Londres prétend interdire à nos Négocians tout commerce avec les Ports de France. Elle désigne spécialement les Ports de la Seine & de son embouchure. On ne croit pas que la République consente à une interdiction si préjudiciable aux privilèges de la neutralité qu'elle a embrassée.

De WESEL, le 1. Novembre.

Le 15 du mois dernier, le Marquis de Gayon & le sieur de Boisclaireau, Lieutenant-Colonel, Commandant sous les ordres, sont sortis de Munster avec un gros détachement & du canon. Ils se sont portés à trois quarts de lieue de la ville sur le chemin de Roxem, jusqu'au ruisseau derrière lequel les Ennemis avoient un camp de Cavalerie & d'Infanterie. On a fait canonner ce camp pendant une heure & demie. Les Ennemis ont été obligés de le lever après avoir perdu beaucoup de monde.

Le 16, le sieur de Boisclaireau, ayant à ses ordres le sieur de Montfort, Lieutenant-Colonel à la suite du Régiment de Provence, sortit de nouveau pour aller attaquer un autre camp des Ennemis, placé sur la bruyère de Dyburg, composé de deux bataillons & de deux escadrons. Le sieur de Boisclaireau arriva sur le camp sans être aperçu, tomba sur l'Infanterie, tandis que le sieur de Canavad, avec un détachement de Dragons de Thianges & de Volontaires de Cler-

mont, tomboit sur la Cavalerie. On s'est emparé des armes aux faisceaux ; & des chevaux au piquet. Quelques Grenadiers des Ennemis & quelques Cavaliers ont voulu faire résistance ; mais tout a été pris, tué ou mis en fuite. On a ramené à Munster près de deux cens prisonniers & une pièce de canon. On a pris aussi un drapeau du Régiment de Marshal. Les troupes sont rentrées dans Munster après avoir mis le feu au camp. Nous avons eu six Officiers blessés & une trentaine de soldats tués ou blessés.

Du Quartier général de Klein-Linnes , le 28 Octobre.

Le Comte de Melfort ayant sous ses ordres le sieur Delaar , Lieutenant-Colonel des Volontaires de Flandre , a attaqué la nuit dernière le poste de Nordecken. Il étoit occupé par deux cens Dragons du Régiment de Finckenstein , soutenus de cinquante Hussards noirs. Le poste fut forcé avec perte de la part des Alliés de plusieurs hommes tués & blessés, de cent vingt-six chevaux enlevés , & de quarante-cinq prisonniers.

Du 9 Novembre.

Le Maréchal de Contades partit d'ici le 31 du mois dernier , après avoir remis le commandement de l'armée au Duc de Broglie.

Il n'y a eu aucun mouvement dans l'armée ni dans celle des Ennemis , & tout est de part & d'autre dans la même position.

Le fourrage qui s'est fait avant-hier , aux ordres du Prince de Condé , a eu tout le succès possible. Les Ennemis en ont attaqué la chaîne en plusieurs endroits ; mais ils ont été repoussés partout.

Nous n'apprenons rien d'intéressant du corps de troupes que commande le Marquis d'Armen-

DECEMBRE. 1759. 207
tieres sur le Bas-Rhin. On sçait seulement que
le Général Imhoff a reçu les secours qui lui ont
été envoyés par le Prince Ferdinand.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

DE VERSAILLES le 8 Novembre.

LE 2 de ce mois, le Roi tint le Sceau.

Sa Majesté a disposé en faveur du Comte d'Erce
de la charge de Sénéchal & Gouverneur du
Neboufan, vacante par la mort du Marquis
d'Espagne.

Du 15.

Le Roi a accordé au sieur Fremyn de Fon-
tenille, Sous-Brigadier de la seconde Compa-
gnie des Mousquetaires, le Gouvernement de
Rhetel-Mazarin en Champagne, vacant par la
mort du sieur Fremyn de Fontenille, son frere,
Mestre-de-Camp & Capitaine au Régiment de
Marcieu, Cavalerie, tué à la bataille du pre-
mier Août.

Sa Majesté a donné l'Abbaye d'Airveaux, Or-
dre de S. Augustin, Diocèse de la Rochelle, à
l'Abbé de Stoupy, Chanoine de l'Eglise de Liège
& Vicaire Général de ce Diocèse.

Celle de Bugue, Ordre de S. Benoit, Diocèse
de Périgueux, à la Dame d'Aubuisson, Religieuse
& Prieure de la même Abbaye.

Et celle de Fontaine-Guérard, Ordre de Ci-
teaux, Diocèse de Rouen, à la Dame de Cha-
teaumorand, Religieuse aux Filles de Notre-Da-
me de Limoges.

208 MERCURE DE FRANCE.

Les Maréchaux d'Estrées & de Contades sont arrivés ici le 10 de ce mois, & ont eu l'honneur de saluer le Roi.

Le Grand-Maître de Malthe a accordé au Comte de Maulevrier du Fay la permission de porter la Croix de l'Ordre, en reconnoissance des services rendus par ses ancêtres en 1645, lorsque l'Isle fut menacée d'être assiégée.

On lit dans le Mercure précédent que le Grand-Maître de Malthe a accordé le même honneur au Marquis de Montpesat; il faut lire, au Duc de Montpesat. Il portoit le titre de Marquis avant que le feu Pape dont il étoit sujet lui eût accordé celui de Duc ou de Prince, de même qu'à ses descendans.

Du 17

On vient de publier un Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, en date du 6 de ce mois, où il est dit que Sa Majesté a vu avec la plus grande sensibilité le zèle & l'empressement de ses fidèles Sujets à prévenir ses desirs, en portant leurs vaisselles à l'Hôtel des Monnoies, avant l'enregistrement & la publication des Lettres-patentes du 26 du mois dernier; & voulant pourvoir à ce qu'il ne se commette point d'abus au sujet des reconnoissances qui doivent être données par les Directeurs des Monnoies, & assurer d'une façon invariable le remboursement de ces reconnoissances, ainsi que le paiement des indemnités qui y sont attribuées, le Roi ordonne qu'au 8 Janvier prochain, l'état des vaisselles & argenteries portées dans chaque Monnoie, & des reconnoissances délivrées en conséquence, sera arrêté & signé par les Directeurs & Contrôleurs, visé dans les Provinces par les Juges-Gardes, & dans les Villes de Paris & de Lyon, par les Premiers Présidents & Procureurs Généraux Commissaires des Mon-

noies. Cet état fera envoyé au Contrôleur Général des Finances, & l'Adjudicataire des Fermes générales aura ordre de payer entre les mains des Directeurs des Monnoies, en deniers comptans, sur le prix de son bail, par préférence à la partie du Trésor Royal, les sommes nécessaires pour le remboursement des reconnoissances, & des indemnités qui y sont attribuées, conformément aux états qui seront arrêtés chaque année au Conseil de Sa Majesté.

Le 8 les Docteurs de la maison & société de Sorbonne ont tenu assemblée pour l'élection de leur Proviseur, & ils ont élu unanimement l'Archevêque de Paris.

Le 12, l'ouverture du Parlement se fit avec les cérémonies accoutumées par une messe solennelle, à laquelle le sieur Molé, Premier Président, & les Chambres assisterent, & qui fut célébrée par l'Abbé de Sailly, Chantre de la Sainte-Chapelle, & Aumônier de Madame la Dauphine.

On apprend de Brest que le vaisseau du Roi, *l'Achille*, commandé par le sieur de Marimires, Capitaine de vaisseau, est arrivé dans ce port le 5 de ce mois, avec les frégates *le Zephire* & *la Syrenne*, commandées par les Sieurs Chevalier de Grasse, de Bar & de Brosley du Maz, revenant du Cap de Bonne-Espérance & de la baye de tous les Saints.

Le 7, l'escadre commandée par le sieur de Bompert, Chef d'Escadre des armées navales, a aussi mouillé à la rade de Brest. Elle est composée des vaisseaux *le Défenseur*, qu'il commande; de *l'Hector*, commandé par le Comte de Roquefeuille; du *Courageux*, par le Comte de Coufage; du *Diadème*, par le sieur de Rosily de Meros; du *Prothée*, par le Chevalier Fouquet; du *Sage*, par le sieur Guichen, Capitaines de vaisseau; de *l'An-*

210 MERCURE DE FRANCE.

phion, par le sieur Riouffe; & de la *Fleur-de-lys*, par le Chevalier d'Oisy, Lieutenant de vaisseau. Cette escadre qui revient de la Martinique & de Saint Domingue, a apporté une quantité considérable de sucre, d'indigo & de café pour le compte du commerce.

M A R I A G E.

Le 10 Septembre, le Marquis de Vareilles, fils du Comte de Vareilles, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Enseigne des Gardes du Corps de Sa Majesté, a épousé la Dame Veuve de Léguité, Comtesse née du Saint Empire. Le Roi & la Famille Royale ont honoré de leur signature leur Contrat de Mariage.

M O R T S.

Messire Joseph-André, Marquis d'Espagne, Gouverneur & Sénéchal du Comté de Néboufan, Premier Baron des Etats de ce Pays, mourut au Château de Ramefort le 8 Octobre, âgé de soixante-cinq ans.

Dame Renée-Elisabeth de Maupeou, Dame de **M A D A M B**, fille de feu Messire René-Théophile, Marquis de Maupeou, Lieutenant - Général des Armées du Roi, Inspecteur Général d'Infanterie, Veuve de Joseph-Pierre, Comte de Laval-Montmorency, Colonel du Régiment de Guyenne, Infanterie, & l'un des Menins de Monseigneur le Dauphin, fille unique du feu Maréchal de Montmorency - Laval, est morte à Paris le 4 Novembre, dans la trente - unième année de son âge.

Messire N. de Lacroix, Abbé Commanditaire de l'Abbaye Royale de Saint - Syphorien, Ordre de Saint - Benoît, Diocèse de Beauvais, mourut à Beauvais le 9, âgé de quatre-vingt-six ans.

SUITE du Catalogue de M. le Chevalier
BLONDEAU DE CHARNAGE.

NOMS DES MAISONS.	NOMBRE DES TITRES.
AMETTE.	1.
AMFREVILLE.	1.
AMY (L').	10.
AMICAULT.	1.
AMIOT.	6.
AMIRAUT, OU ADMIRAUT.	3.
AMOURS (D').	2.
AMPROUX.	1.
AMULTON.	1.
ANAPPIER. R. Voyez HANNAPIER.	
ANAST. I. A.	
ANCEAU.	2.
ANCEAUME.	3.
ANCELME.	3.
ANDELOT. I. A. & R.	
ANDEUSE.	1.
ANDIGNE'. I. G.	
ANDIGNI.	1.
ANDINO.	1.
ANDOINS (D').	2.
ANDRAS.	2.
ANDRAULT, & ANDRAU.	5.
ANDREAS.	1.
ANDRE'.	6.
ANDREY. I. G.	
ANRENAS.	3.

212 MERCURE DE FRANCE

NOMS DES MAISONS.	NOMBRE DES TITRES.
ANDRESOT. R.	
ANDREVEL. I. A.	
ANDRIEU.	6.
ASNE (L').	2.
ANNEAULT (D').	10.
ANNEQUIN.	2.
ANERDET.	1.
ANERDY.	1.
ANERLY.	1.
ANNEVILLE (D').	6.
ANRIE. I. A.	
ANFROY.	10.
ANGELY.	10.
ANGENNES (D').	9.
ANGEMOST.	1.
ANGENOUST.	1.
ANGER.	12.
ANGERVILLE.	20.
ANCEVILLE. I. A.	10.
ANCIBERT.	10.
ANGIRARD.	10.
ANGLADE (De l').	2.
ANGLADES.	10.
ANGLARD (D').	6.
ANGLIBERNIER (D').	1.
ANGLURE.	6.
ANGOT.	10.
ANGOULAIN.	1.
ANGOULEVANT.	3.
ANGUECHIN (D').	8.
ANGUETIN.	20.

NOMS DES MAISONS.	NOMBRE DES TITRES.
ASNIERES.	5.
ANJORANT.	2.
ANJOU (D').	4.
ANIQUET.	2.
ANISSON.	2.
ANLEZY (D'). I. A.	
ANQUETEL.	2.
ANQUETIL.	1.
ANSTRUDE. I. G. & I. A.	
ANTHENAISE.	7.
ANTOINE.	4.
ANTHOINET.	2.
ANTHON.	7.
ANTHONNIS, & ANTONIS.	12.
ANTRAVES.	1.
AOUST (D').	1.
APCHON.	3.
APCHIER. Un Mémoire imprimé.	
APELABONI.	1.
APPOUEL.	1.
APPOUGNY.	1.
AQUA (D').	2.
AQUAQUIA.	2.
ACQUET.	2.
ARADON.	4.
ARAGEPIED.	1.
ARAYEPIED, OU ARRAICEPIED.	1.
ARAGON.	4.
ARAMBAR.	1.
ARRAS (D').	6.
ARTALESTE. I. A. R. &	2.

214 MERCURE DE FRANCE.

NOMS DES MAISONS.	NOMBRE DES TITRES.
ARBELOT. R.	1.
ARBONNEAU.	1.
ARBOUSSIER. I. G.	
ARCHAMBAULT,	5.
ARCHE (L').	2.
ARCHER (L')	4.
ARCHIAC.	4.
ARCHIER.	2.
ARCHINBAUD,	1.
ARCY. I. A.	
ARCISSAC.	1.
ARCO.	2.
ARONAT (D').	1.
ARÇONNEUR (L').	3.
ARDENS (Des). I, G.	
ARDRET.	1.
ARDIER.	1.
ARDILLIER,	1.
ARJON (D'),	1.
AREIS.	1.
AREMBERG.	1.
ARENE.	3.
ARÈRES (D')	1.
ARÉSIN.	1.
ARREST (D'),	2.
ARREVAUT.	2.
ARGENNES. (D'),	1.
ARGENT (D') R.	
ARGENTIER,	4.
ARGY (D').	1.
ARGILLEMONT,	1.

NOMS DES MAISONS.	NOMBRE DES TITRES.
ARGILLIERE (D').	1.
ARGILIERES.	5.
ARGONNE.	2.
ARGOUCES.	20.
ARGOUJON.	2.
ARGUMVILLIERS.	1.
ARRIAT.	1.

Le favorable accueil que l'on fait à l'objet de ce Catalogue engage l'Auteur à rendre publics ses Mémoires pour servir à l'Histoire générale & particulière du Royaume & à l'Histoire généalogique des familles : il est garant de tous les faits qui se trouvent dans l'ouvrage, & il n'y en a aucun dont il ne produise le titre original, toutes les fois qu'il en sera besoin.

Cet ouvrage que l'on transcrit à présent, contient le Catalogue d'un grand nombre d'Archevêques, Evêques, Abbés, Abbeses, Prieurs, Prieures, Gentilshommes ordinaires de la Chambre & de la Maison de nos Rois, de leurs Gentilshommes servans, de leurs Ecuyers ordinaires, des Ecuyers de leur écurie, de leurs Panetiers ordinaires, de leurs Valers tranchans, des Gouverneurs ou Capitaines de Provinces, de Villés & de Châteaux forts, des Baillifs d'Épée, des Châtelains, des Maîtres des Eaux & Forêts, des Médecins de nos Rois, des Intendans de leurs écuries & livrées, des grands Fauconniers & des Gentilshommes & Trésoriers de la Fauconnerie de France, des Sénéchaux, des Verdiers & des Viguiers. Cet Ouvrage sera encore enrichi d'anecdotes curieuses & intéressantes prises dans les

216 MERCURE DE FRANCE:

titres originaux ou dans les ouvrages des meilleurs Auteurs qui seront cités exactement; l'Auteur se propose d'en faire imprimer le premier volume dans le courant du mois de Février prochain: les Familles qui ont droit d'y être nommées pourront s'adresser à lui: Sa demeure est à Paris, vielle rue du Temple, près de l'Hôtel de Soubise dans la maison de M. Taillart Apothicaire; l'Auteur ne recevra à ce sujet ni mémoires ni copies quoiqu'en forme probante. Il les respecte, mais il n'en fera pas usage; il exige nécessairement les titres originaux. Le Public éclairé connoit combien cette précaution est indispensable, & combien un semblable ouvrage est intéressant. On s'apperçoit que ce qui le rend encore recommandable, c'est qu'on n'y trouvera aucun fait qui ne soit fondé en preuve autentique.

A N N E E S.

Le Vinaigre des Quatre-Fleurs en couleur bleue à l'usage des bains; le Vinaigre de Mille-feuilles en couleur verte à l'usage de la table; le nouveau Ratafiat des Dames ou le Pavois des Jaloux & le Cassis blanc, furent présentés à Leurs Majestés Impériales au mois d'Août, dernier par le sieur Maille leur Distillateur, ordinaire, qui furent très-satisfaites de ses compositions, par l'usage qu'Elles en ont fait, M. le Baron de Vanswieten, Conseiller & premier Médecin de Leurs Majestés a reconnu une qualité parfaite dans la nouvelle méthode de préparer le Ratafiat de Cassis, pour fortifier l'estomach & aider à la digestion des alimens. Le jugement d'une personne telle que M. le Baron de Vanswieten, dont les rares talens sont connus

connus dans toutes les Cours de l'Europe, est un sûr appui aux vertus du Cassis. Il n'a pas moins approuvé le Vinaigre Romain pour conserver les dents, les blanchir, arrêter le progrès de la carie & les raffermir dans leurs alvéoles, comme aussi différens autres vinaigres pour les dartres, boutons, taches de rouleur, blanchir la peau, guérir le mal de dents. L'on trouve chez le sieur Maille différens vinaigres, comme aussi toutes sortes de liqueurs, eau d'odeurs à l'usage des bains & toilette. Les personnes qui désireront se procurer ces différentes marchandises, s'adresseront pour le Cassis Impérial & autres liqueurs, ratafiat & eau d'odeurs, à son magasin à Séve près Paris route de la Cour, & à Paris pour les Vinaigres, rue S. André des Arts, la troisième porte cochère en entrant à main droite. Les bouteilles de pinte du Cassis blanc Impérial sont de quatre livres, & celles du Ratafiat des Dames ou le Pavor des Jaloux, de trois livres. Les moindres bouteilles de Vinaigre, soit pour les dents ou le visage, sont de trois livres, ainsi que les deux annoncés au présent Avis. En écrivant une Lettre d'avis au sieur Maille, soit à Paris ou en son magasin, & remettant l'argent par la poste, le tout franc de port, il fera les envois très-exactement.

Le sieur LA SERRÉ, Distillateur de Montpellier, débite depuis quelque temps avec un grand succès un Elixir qui apaise dans l'instant la douleur des dents, arrête la carie, cautérise le nerf des dents, & les conserve dans le même état sans qu'il soit besoin de les faire arracher. Une expérience répétée a déjà constaté la vertu de ce remède. Il y a des bouteilles de 3 liv. de 1 liv. 16. s. & de 1 l. 4. s. Sa demeure est dans l'Abbaye Saint-Germain des Prés, vis-à-vis la grande grille.

K

H O P I T A L

DE M. LE MARÉCHAL DUC DE BIRON.

Dix - neuvième traitement depuis son établissement.

LE nommé Lafare, Compagnie de Guer., entré le 25 Mai, & sorti le 3 Juillet, parfaitement guéri.

Le nommé la Gayté, Comp. d'Hallot, entré le 23 Mai, & sorti le 10 Juillet. *Item.*

Le nommé Delaurier, Comp. de Champignelles, entré le 23 Mai, & sorti le 19 Juin, *Item.*

Le nommé César, même Comp. entré le 31 Mai, & sorti le 10 Juillet, *Item.*

Le nommé Dubois, même Comp. entré le 7 Juin, & sorti le 10 Juillet, *Item.*

Le nommé le Sueur, même Comp. entré le 7 Juin, & sorti le 17 Juillet, *Item.*

Le nommé Pernay, même Comp. entré le 7 Juin, & sorti le 17 Juillet. Ce Soldat avoit outre les symptomes les plus graves, deux tumeurs d'une grosseur extraordinaire, le scorbut, & une hydropisie. Le remède l'a guéri de toutes ces complications.

Le nommé Latour, même Comp. entré le 28 Juin, & sorti le 7 Août, parfaitement guéri.

Le nommé Saint-Louis, même Comp. entré le 19 Juin, & sorti le 28 Août, *Item.*

Le nommé Baron, Comp. d'Hallot, entré le 26 Juillet, & sorti le 4 Septembre, *Item.*

Le nommé Bourdelet, Comp. de Latour, entré le 2 Août, & sorti le 18 Septembre, *Item.*

Le nomme Picard, Comp. de Tourville, entré le 9 Août, & sorti le 18 Septembre, *Item.*

L'on imagine de reprocher au sieur Keyser de ne citer jamais que des Soldats aux Gardes ; comme s'il avoit jamais été permis de citer des malades guéris en ville, & comme si ces citations de Soldats, par noms & Compagnies, n'étoient pas revêtues de toute l'attenticité possible.

M. Keyser supplie le Public d'observer que depuis l'établissement de son Hôpital il y a guéri plus de 450 Soldats sans qu'il en soit mort un seul, & sans qu'il soit arrivé à aucun le moindre accident, quelques efforts que ses ennemis fassent pour insinuer le contraire. L'analyse que l'Académie Royale des Sciences a fait faire de son remède vient de détruire pleinement & sans retour les idées vagues & l'imputation hasardée de l'Auteur du Traité des Tumeurs & Ulcères, qui sans connoître en aucune façon la composition de ce remède, avoit imaginé, (sans doute pour effrayer le Public) d'y faire entrer le Sublimé corrosif. M. Keyser compte rendre avant qu'il soit peu cette analyse publique, & y ajouter les témoignages de la même Académie qu'il se flatte d'obtenir d'après les nouvelles épreuves qu'elle voudra bien faire faire encore sous ses yeux.

LETTRE de M. Keyser à Messieurs ses Correspondans, tant dans les principales Villes du Royaume, que dans l'étranger.

J'AI reçu, Messieurs, toutes les Lettres dont vous m'avez honoré. Je suis sensible comme je le dois à toutes les marques de bonté & de zèle

K ij

que vous n'avez cessé de me témoigner jusqu'ici. Je vous fais mille remercimens du mépris & du renvoi que vous m'avez fait du sot imprimé en forme de prophétie, qui vous a été adressé sans doute par quelqu'un de ces Anonymes dont les écrits sont aussi méprisables que leurs personnes, gens qui ne s'occupent qu'à imaginer des noirceurs pour satisfaire à la fois leur jalousie & leur envie de nuire. Je suis également pénétré de reconnaissance du peu de croyance que vous avez donnée à tout ce que l'Auteur du Traité des Tumeurs & Ulcères a légèrement avancé contre mon remède, dont vous connoissez & avez été à portée de voir les effets beaucoup mieux que lui.

Vous sçavez, Messieurs, que lorsqu'il a été question de vous envoyer ce remède, je ne vous ai jamais demandé que ce que l'honneur, la justice & la vérité pouvoient exiger de vous. Je suis même persuadé que j'aurois très-mal réussi s'il en eût été autrement. Vous sçavez qu'aucun motif d'intérêt n'est encore entré dans notre correspondance, puisque non seulement je ne vous ai encore fixé aucun prix, mais que je vous ai toujours prié de faire des essais, de m'en dire votre sentiment avec franchise, & de soulager les Pauvres dans l'occasion. Ce sont ici des faits, Messieurs: vous sçavez qu'il n'y a point de mystères entre nous, & que je ne vous ai jamais demandé ni grace ni faveur. La querelle que l'on me fait, quoiqu'injuste & désapprouvée des honnêtes gens, devient longue & sérieuse. C'est la cause du Public, c'est la vôtre, c'est la mienne, & il est aisé de voir que je ne crains pas de la plaider ouvertement, ne voulant avoir que la vérité pour moi, & ne réclamant que ce que vous m'avez mandé avoir fait & vu.

Vous avez depuis quatre ans eu la bonté de

me témoigner par quantité de lettres remises à Mgr le Maréchal Duc de Biron, & qui seront présentées avant qu'il soit peu à l'Académie des Sciences, une satisfaction générale, en m'envoyant même les détails des guérisons nombreuses & étonnantes que vous avez opérées partout. Suivant vos certificats, vos lettres & vos aveux, je les ai successivement fait insérer dans les différens Mercurus.

Vous sçavez, Messieurs, si ces détails ont été faux, si vos Certificats ont été factices, mendicés ou extorqués, & vous trouverez sans doute bien singulier, pour ne pas dire plus, que sans voir, sans rien examiner, dans le temps que j'annonce que ces Pièces sont entre les mains d'un Maréchal de France, il se trouve quelqu'un qui ose les combattre, doute de leur réalité, & veuille raisonner imprudemment de ce qu'il ne connoît pas.

Vous avez reconnu de plus par les analyses que vous avez bien voulu faire faire partout sous vos yeux, & celles que vous avez faites vous-même, la légèreté de la première imputation de mon adversaire, n'ayant trouvé ni reconnu aucune trace de Sublimé corrosif dans le remède; cependant je dois vous prévenir que quoiqu'il en ait été bien persuadé lui-même, ou qu'il ait du moins fait semblant de l'être, il vient de m'attaquer de nouveau, & avec plus de vivacité que jamais dans un extrait de son dernier ouvrage accompagné de Lettres qu'il a intitulées *Lettres de Médecins de Paris, de Province, &c.* Or comme vous êtes, Messieurs, en état actuellement de sçavoir à quoi vous en tenir par vos propres faits anciens & journaliers, je vous prie de vouloir bien faire acheter ces belles & magnifiques lettres ou plutôt libelles contre moi, qui ne se vendent

222 MERCURE DE FRANCE.

que 18 sols chez Cavelier à Paris, afin de comparer tous les raisonnemens dont elles sont remplies avec ce que vous avez vû.

Je finis en vous priant de me continuer votre amitié, mais en vous recommandant de n'avoir jamais que le bien public en vue, de n'avoir à mon égard aucune complaisance quelconque.

Dans les cas où vous ne seriez pas contens, ou que vous auriez des raisons particulieres de ne plus vous servir de mon remede, je vous supplie de l'abandonner ou de me le renvoyer tout uniment, mon intention n'ayant jamais été de vous demander grace, ni faveur, ni de vous gêner d'aucune façon; ayant, (quelque chose que puisse dire mon adversaire,) beaucoup moins en vue les motifs d'intérêt & de fortune, que l'avantage public & le salut des Citoyens.

Quant aux autres reproches que mon adversaire me fait dans ses lettres, j'aurai l'honneur de lui répondre incessamment, & je ne suis pas embarrassé de mettre les personnes vraies & impartiales de mon parti, comme je me flatte de l'avoir toujours fait. En attendant je vous prie d'être persuadés que tant que vous verrez subsister cet Hôpital, ce sera une preuve indubitable de l'efficacité de mon remede; car il seroit extravagant de croire que M. le Maréchal de Biron s'obstinât à l'y faire administrer à moins d'une suite constante de guérisons réelles.

Quelqu'un qui avant de se mettre en état de connoître & de juger mon remede disoit tout haut à qui vouloit l'entendre qu'il m'écraserait; qui ayant vu en diverses occasions de belles cures & des effets étonnans, toujours seul de son avis, toujours déclamant contre moi, sans justice & sans raison, quoi qu'ayent pu lui

dire plusieurs Médecins célèbres & d'habiles Chirurgiens, n'a jamais voulu convenir ni de la maladie, ni de la guérison ;

Quelqu'un qui ayant reconnu chez MM. Piat & Calet sa première erreur à l'égard du sublimé corrosif, ayant dit en présence de témoins qu'il étoit galant homme, qu'il se rétracteroit, loin de suivre ces sentimens généreux, imagine & employe de nouveaux moyens pour m'écraser & intimider le Public mal-à-propos ;

Quelqu'un qui lorsque j'ai cité 3 ou 4 mille cures opérées par vous, Messieurs, & par moi, tant à Paris que dans les Provinces, ne dédaigne pas de se joindre avec le sieur Thomas & le sieur Maunier pour me susciter un pauvre garçon Perruquier qui n'a pas été traité par moi, libertin obstiné qu'on n'a pas guéri à cause de sa débauche continuelle même pendant le traitement, qui n'a pris qu'une centaine de dragées au plus, lorsqu'il en faut cinq à six cents pour un traitement ; à qui l'on a fait signer un certificat qu'il désavoue par un autre certificat qui est entre les mains de M. le Maréchal de Biron ;

Quelqu'un qui lorsque l'Académie des Sciences est suppliée de vouloir bien examiner & juger publiquement la composition du remède & ses effets, moyen approuvé du Public & de tous les honnêtes gens, n'a rien de plus pressé que de faire assembler la Faculté pour tâcher de s'opposer à cette démarche, & finit par nier la compétence de l'Académie, quoiqu'il y ait plusieurs de ses Confreres, & d'habiles Chirurgiens reconnus pour être plus en état que qui que ce soit de terminer la querelle d'une façon juste & décente ;

Quelqu'un enfin qui n'a mis dans tout ceci que de l'injustice, de l'entêtement & de l'animosité ;

224. MERCURE DE FRANCE.

fité, n'est pas je crois au tribunal des gens équitables & éclairés un ennemi bien redoutable.

Plusieurs de vous, Messieurs, m'offrent d'écrire à mon adversaire & de lui prouver que ses raisonnemens ne tiennent pas contre des faits. J'accepte vos offres; mais en même temps M. le Maréchal Duc de Biron m'ordonne de vous mander de vouloir bien lui envoyer directement la copie signée des lettres que vous écrirez au Médecin, ou bien un détail abrégé de ce que vous avez fait, de ce que vous avez vu, & de ce que vous pensez du remède; mondit Seigneur voulant outre les preuves qu'il a acquises, connoître la vérité de toutes parts. Vous êtes soixante; il n'y a parmi vous que deux personnes à qui on puisse donner le nom de mes élèves; cette cause vous intéresse. Soyez mes Juges, & montrez-vous soit en me confondant, soit en confondant mon adversaire, les Partisans de la vérité.

J'ai l'honneur d'être &c.

KEYSER.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Mercure du mois de Décembre, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression.
A Paris, ce 30 Novembre 1759. GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

L A Beauté & la Modestie, Fable.	Pag. 5
Le Temple des Desirs.	7
Portrait de Cyclade.	15
La mauvaise Mere, Conte moral.	21
Vers à Madame la Comtesse de Carcado.	43
A l'Inconnu qui me donne des aubades.	44
Portrait de Madame D*** pour le jour de sa fête.	<i>ibid.</i>
Vers envoyés pour Bouquet à M. B*** Curé de S. J*** de C***.	46
Jugement sur les principaux Auteurs Anglois.	48
Vers de Madame de *** à M. B. ***.	66
Réponse de M. B***. à Madame de ***.	67
L'Amour commode, Epître.	69
Le Larcin inutile, Epigramme.	71
Réflexions diverses.	72
Extrait d'une Lettre de M. Adanson.	81
Enigme.	84
Logogryphes.	85
Chançon.	86

ART. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Œuvres Philosophiques de M. Hume traduites de l'Anglois.	87
Lettre de M. de Grace à Madame C***. sur le système religieux des Grecs.	104
Annonces des Livres nouveaux.	128 & <i>suiv.</i>

ART. III. SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

Lettre à M. ***. sur le Salep.	132
--------------------------------	-----

226 MERCURE DE FRANCE.

ACADÉMIES.

Programme de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille.	147
Suite de la Séance publique de l'Académie de Chirurgie, du 26 Avril.	148

ART. IV. BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

PEINTURE.

Lettre d'un Amateur de la Peinture, à M. Dupont.	161
La Peinture Eludorique.	168
Musique.	170
Gravure.	171

ARTS UTILES.

CHIRURGIE.

Lettre à l'Auteur du Mercure, au sujet d'une Machine inventée par Madame le Bourcier du Coudrai Accoucheuse.	173
Observation sur la Taille par M. Hoin.	180

ART. V. SPECTACLES.

Opéra.	182
Comédie Française.	189
Comédie Italienne.	191
Concert Spirituel.	193

ART. VI. Nouvelles Politiques.

Mariage & Morts.	210
Suite du Catalogue de M. le Chevalier Blondeau du Charnage.	211
Avis.	216
Hôpital de M. le Maréchal Duc de Biron.	218

La Chançon notée doit regarder la page 86.

De l'Imprimerie de SEBASTIEN JORRY,
rue & vis-à-vis la Comédie Française.

